647

MÜNCHEN 2 1963

SOCIETATEA ACADEMICĂ ROMÂNĂ

FONDUL BIBLIOTECA
ZAHU PANA

Revista Scriitorilor Români

2

MÜNCHEN 1963

Copyright 1963 by
Societatea Academică Română
(Rumänische Akademische Gesellschaft)
Preysingstrasse, 83 — MÜNCHEN, 8

LA VIE D'ENACHITZA VACARESCO

historien et poète

par son arrière petite-fille

HÉLÈNE VACARESCO

PROLOGUE

O glorieux essaim des ancêtres chanteurs dont je sens l'ardente théorie
Se soulever au vol du rythme dans mon coeur,
Lorsque je songe à vous je chante comme on prie...

H. V.

Enachitza Vacaresco!... N'est-il pas celui qui pendant toute une époque de notre pays a su dominer son esprit et son essor, bâtir les assises de sa langue, composer et proposer hors de nos frontières le visage attrayant et douloureux de notre patrie, promené d'elle une image qui excita un intérêt nouveau?... N'a-t-il pas et d'une façon définitive marqué le temps de son passage sur la terre, connu l'exil, proclamé les droits à l'existence de la Roumanie et levé devant tous la face altière de ses protestations et de son héroïsme à tout moment écrasé et invincible, le Grand Enachitza... Pour lui, nul faste, nuls rappels ne sont nécessaires. Sur sa mémoire plane immortellement cette phrase que tout vivant et tout trépassé envieront: Immortalité d'un grand amour. Cet amour pour le sol adoré que tant de malheurs nous auront disputé, on le retrouve à chaque seconde de sa vie et même dans ses erreurs. Le plus magnifique de nos prosateurs, Al. Odobesco, a d'une encre indélébile fixé la monographie d'Enachitza Vacaresco. Allié de sa descendance, héros lui-même de la langue roumaine, il ne perdit jamais de vue la mémoire de celui dont il suivit

---

* Acest text excepţional, pe care, dată importanţa-i vădită pentru istoria literaturii, culturii şi societăţii româneşti, şi ţinând seamă de personalitatea autoarei, îl tipărim chiar în limba franceză în care a fost scris, apare prin îngrijirea şi bunăvoinţa domnului Alexandru Ghika, căruia Societatea Academică Română îi înoeşte şi aici cele mai vii mulţumiri.

si bien l'exemple. La monographie en question est à tous points de vue un chef d'oeuvre et s'appuie à une documentation solide et qu'on cite sans cesse. D'autre part, les plus brillants parmi nos jeunes littérateurs décrivent, consultent et exaltent avec bonheur l'âme de mon illustre aïeul. Il ne m'appartient pas de les rejoindre. Je ne possède ni leur talent ni leurs droits à user avec bonheur de ce verbe maternel dont je me suis dépouillée. Je m'approcherai de l'âme de l'ancêtre, comme je m'approche de la pierre qui renferme sa poussière et, en une série de visions rapides, je le reverrai. Que passe sur moi le souffle d'une après-midi de Juin où à l'enfant que j'étais Eminesco a demandé: «Sais-tu de qui tu es la petite-fille?» — le grand-père, l'aïeul se confondaient dans la ferveur de notre Eminesco, et tandis qu'il me caressait les cheveux, il murmurait: «...pauvre petite. Quel héritage... Repousse-le, mon enfant». Eminesco était déjà brisé par son destin... Téméraire, j'ai accepté l'héritage sacré, mais je l'ai porté sous d'autres cieux, tout comme Enachitza lorsque, repoussé par l'étranger qui dominait les siens, il s'en alla emportant son ardeur devenue plus abondante à force de nostalgie... Cette nostalgie, elle, se lève aujourd'hui en moi et me dévore d'une fièvre sans répit. Séparée de ce qui me rattache encore à ce monde, chaque jour, à toute heure, mon désir part vers nos villages blancs, nos villes chantantes, nos paysans, nos pâtres, ma maison, notre Vacaresti!

AU TEMPS DE SON HEUREUSE GRANDEUR

Écoutons, pour nous la décrire, le récit qu'en a fait un des chefs de l'Église, l'évêque d'Argesh, homme cultivé et d'une finesse d'esprit peu commune et que la vie de poésie et d'érudition du grand boyar avait touché au point de le décider, lui, apôtre aux moeurs monacales, à se rendre chez son savant ami, lequel, suivi d'un beau cortège, avait été le trouver au moment des fêtes de Pâques. «J'entrai, dit l'évêque, par un portique dont le seuil franchi me dévoila une masse d'hommes armés d'armes de toutes sortes... C'étaient des serviteurs, des gens de la glèbe, des Arméniens, des Pandours... On entendait des rumeurs, des bruits, des cris divers, car retentissaient à la fin une foule de flûtes, trompettes, de tambours et de tambourins au hénissement des étalons et autres montures recouvertes de harnachements d'or et d'argent. Et que d'hommes, que de guerriers munis de lances, de fusils, de pistolets, de hallebardes... Effrayé à l'extrême, j'avançai de mon mieux et, ne voyant personne pour m'arrêter, j'arrivai à la porte d'une grande salle...». — On devine l'émoi du pauvre évêque venu là simplement dans l'espoir d'avoir avec l'homme illustre une conversation, peut-être même de confesser un pénitent. Mais laissons-le entrer... — «Je fus dans cette grande salle ébloui par les flammes qui s'échappaient dorées autour de moi. L'agréable bruit des violons, des cornemuses mêlées à la douceur que répandaient maintes voix de femmes me bercèrent au point que je me sentis mes pieds et mes poignets enchaînés comme dans un carcan de fer. Mais je ne sais comment, je me trouvai tout-à-coup délivré et vite je m'enfuis et passant et courant à travers tout ce que je viens de décrire, je parvins non sans difficulté au portail sauveur et je remerciai le Seigneur... Car par miracle, les pieds libres, je m'étais vu arraché à ce comble d'iniquité...». Odobesco ajoute que le récit du pieux évêque nous donne l'image de ce qu'était la Cour du *spatar* et de son intérieur. Il fut néanmoins parfait pour ses épouses successives, car, veuf deux fois, il eut trois femmes [1], belles et spirituelles, qui charmèrent son foyer, dont il vantait les charmes, qu'il célébra souvent dans ses vers. Sans doute les trois épouses admettaient-elles le luxe un peu libertin qui régnait dans leur demeure et auquel, à l'exception des banquets et des fêtes officielles offertes par le boyar, elles ne prenaient aucune part. Les annales du temps ne nous apprennent pas si de ces trois grandes dames il ne s'en trouva pas une au moins qui ne se sentît jalouse des danseuses, des bayadères, des tziganes ailées et chantantes qui rendaient harmonieuse toute la partie du Palais où ces dames ne se rendaient que pompeusement et lui, Vacaresco, fort rarement, occupé qu'il était par ses nombreuses charges, ses voyages, ses aventures politiques au cadre étroit d'un pays, d'une race humiliés, foulés aux pieds et que des vaillants tâchaient en un effort inouï de tenir debout... Quelle incessante lutte et que de douleurs! Mais Vacaresco était avant tout et toujours poète, poète implacablement, poète avec faste et ivresse, poète dans la poussière des tribulations, comme

[1] Marié en premières noces à Elena Rizo-Rangabé, ensuite à Elena Caragea et enfin à Ecaterina Caragea.

au faîte de sa gloire. Il était né dans une atmosphère de légende. On se plaisait à raconter à l'enfant le miracle de sa venue au monde. Et tous les matins ses parents le menaient, devant l'image, mystérieuse à ses yeux, d'un saint vêtu d'argent et de pierreries. « Agenouille-toi », lui disait sa mère [1], et peu à peu il apprit que c'est à cet habitant du Paradis qu'il devait d'avoir vu le jour; « St. Stelian te protège, murmurait-on autour de lui et tous à l'unisson racontaient comment les prières passionnées de Stéphane Vacaresco [2] et de sa femme avaient arraché au Saint, devenu leur messager auprès de Dieu, le bonheur d'avoir enfin un fils. La Cour des seigneurs d'antan auxquels appartenait Stéphane était somptueuse. Le souvenir des croisades, un reflet de la féodalité se mêlaient à ces moeurs de l'Orient voisin qui veillaient sur le plaisir de civilisation toujours vivant aux nostalgies de notre peuple. Mais par ailleurs il gardait en lui la sainteté de la foi et l'amour de toutes les traditions. La Roumanie aura toujours connu ce balancement de son histoire entre l'Europe et l'Asie, donc toujours mêlées la mysticité de celle-ci à la mise au point occidentale. Ce double attrait, le soin de ne se laisser prendre complètement ni par l'une, ni par l'autre, ont créé à ce peuple tourmenté une synthèse où se retrouvent et toutes ses origines et le pouvoir d'en faire agir selon l'heure toutes les vertus, de même que d'en subir les fatalités moissonneuses de la pensée asiatique.

Ému par ses songes d'adolescent, il voyait en une chevauchée illustre le chef de sa famille accompagner hardiment ce Prince dit Rodolphe le Noir (Radu-Vodă Negru) percer les Carpates et sans halte mener sa troupe à la conquête d'une terre qu'il comptait garder à jamais. La chevauchée est rude; l'âpre bise des montagnes souffle sur l'aventure prodigieuse — l'ennemi, le Magyar peut surgir d'une seconde à l'autre, les sentiers sont brouillés, les rochers se dardent sur des ravins sans fond. Il ne sont là qu'une poignée de guerriers, mais fièvreux, résolus. Planter leur étendard au lieu où le drapeau de Rome a marqué leur patrie et ainsi prolonger les belles plaines, celles qu'ils laissent derrière eux, se trouver ainsi un nouveau lieu de résistance, rejoindre la fortune trajane installée, depuis des siècles, très loin aux rives du Danube; quel destin

(1) Catinca Vacaresco née Donea.
(2) Ştefan Vacaresco, grand *spatar* (1690-1763).

fabuleux!... Avec des moyens de fable également, ils le purent accomplir. Et au-dessus de nos annales magnifiques, au vent des Carpates, les panaches de ces Rois de nos Annales, de ces chevaliers de l'immortelle chevauchée se dardent vers le soleil d'une destinée que nous savons impérissable. Or, un guerrier, neveu de Rodolphe le Noir, était à ses côtés qui plus tard devait semer en Roumanie une postérité de poètes, de martyrs de la foi et dont Enachitza écoutait avec enchantement chanter en soi le sort magique. Il ne savait lequel d'abord entendre... Tantôt, au frémissement des saules auprès de la fontaine, il voyait venir à lui le jeune héros de la chevauchée chère à sa race et, suivant par la pensée ce bâtisseur d'églises, cet apôtre dont il découvrait la ferveur, il le regardait vivre et jeter sur la Valachie enivrée une descendance qui ne se lassait pas de servir, de créer, de périr au nom d'une idée et à la lumière d'un sacrifice... Qui es-tu?, demandait-il à ces ombres. — « Moi, je m'appelle Négoïtza. J'arrive avec les miens de la blanche cité qui porte un nom romain: Alba-Julia. Et dans les sanctuaires que j'ai fait élever, longtemps, oh très longtemps après que je serai cendre, des prêtres chanteront et, dans les crépuscules étoilés, des veilleuses, devant l'icône où resplendit Marie, prieront pour mon âme et pour celle des miens. Des prêtres qui traîneront leurs voix et leurs dalmatiques d'or contre les pierres devenues saintes par mes soins. Et j'ai sur mon blason une aigle blanche... ». En attendant, que trouvait devant lui et autour de lui Enachitza « le Prédéstiné » ?...

Aux frontières, comme aujourd'hui l'Autriche imbue d'elle-même, la Russie riche, toute-puissante, tiraillant au fond de ses entrailles un peuple qui ne pouvait pas voir la lumière, tant était monstrueuse la matrice où il s'enfermait. Enveloppé d'ardeurs héréditaires, des récits que parents et serviteurs allumaient, hauts flambeaux autour de lui, livré aux enseignements de Maîtres étrangers, tel entre autres un certain Weber, allemand et latiniste renommé, conduit ainsi pas à pas vers cet amour de la civilisation occidentale qui dirigea sa vie, le jeune Vacaresco eut vécu le plus enviable des rêves si à tous moments l'infortune, l'incohérence, l'agitation sans répit qui habitaient son pays n'eussent éveillé en lui des sursauts, des ferveurs qui obscurcissaient où illuminaient d'étranges incendies ses horizons. Il les voyait hérissés d'armes, habités de visages sinistres. Sur la terre que tout l'incitait à chérir, des

bandes d'espions, de malfaiteurs, de traîtres se levaient dans le tourbillon d'une politique désespérée, que les boyards, les siens, les alliés de sa famille, ses oncles, ses cousins, dont quelques-uns avaient régné, les Ghika, les Cantacuzène, étaient obligés de mener pour opposer une résistance quelconque aux périls venus du dehors. Les boyards... hier encore sur les champs de bataille près des princes valeureux sortis de leurs rangs — et maintenant souvent ahuris par la diversité de la lutte entre eux et avec l'étranger, l'une portant l'autre, la première inspirée par les gens qui ne traversaient nos frontières que pour les abattre et voulaient soumettre un peuple atteint de ce besoin de liberté dont nous voyons aux pires heures de leur histoire séparer les nations prédestinées. Le peuple était de toutes parts soumis à une volonté d'écrasement, de suppression. La Porte, la Russie, l'Autriche se disputaient un sol si étroit par rapport à leur étendue, si faible par rapport à leur puissance, que, n'eût été la querelle entre eux de ces Empires, la Valachie, la Moldavie avec la Bessarabie et la Bucovine, la Transylvanie seraient devenues la proie de l'un des trois vautours, dont tour à tour les serres s'exerçaient sur elles. Par crainte de l'adversaire, le trio ne parvenait pas à posséder l'objet de sa convoitise: trio pour nous sinistre et qui gagnait en cruauté ce qu'il perdait comme espoir ou comme longueur d'attente.

Il n'avait que quinze ans lorsqu'il suivit ses parents à l'île de Chypre. Durant l'exil chypriote, comme plus tard à Rhodes, devant les diamants bleus de la Méditérranée, son entendement se développait rapidement, au souffle de l'exil et de l'injustice, mais parcouru en tous sens par ces frémissements de l'histoire que nous verrons sans cesse agiter son esprit. Et l'inépuisable tragédie se déroulait dans l'ombre. Quelques rapports de diplomates trop occupés pour appuyer sur une situation morale à laquelle ils ne voyaient point d'issue, le dédain des grandes dynasties installées sur les différents trônes d'Europe et qui n'avaient avec nos souverains, ou autochtones ou imposés par la Porte, aucune parenté, assuraient à la Moldavie et à la Valachie d'alors des sacrifices et des combats sans gloire. Avares de détails psychologiques, n'équivalant parfois qu'à des travaux d'enregistrement, nos chroniqueurs ne proposaient aucun attrait à la curiosité des historiens étrangers penchés sur celle de leur patrie ou des peuples avec lesquels il fallait plus ou moins compter. Et cependant, sous son ciel éblouissant, au parfum qu'épandait la fertilité

d'une argile étonnamment féconde, les pauvres soi-disant négligeables pays possédaient toutes les grâces du Ciel: une population de paysans aux âmes encore mieux habitées que celles de leurs Seigneurs et où stagnait sous forme de défense passive une civilisation dont on ne soupçonnait guère l'existence et, venue de Rome et à travers Byzance, en ligne directe, une foi qui portait avec elle la chaleur divine des sentiers où se sont posés les pieds du Sauveur. Les paysans... nos paysans. Les mêmes parmi le trouble et la fureur; les mêmes aux combats comme à la charrue, les mêmes depuis et avant les croisades et marqués par elles, mêmes que ceux qui sur le Danube jetèrent le pont de Trajan, les mêmes courbés sur le sillon ou porteurs de la flûte du pâtre et de ce manteau poil de chèvre dont parle La Fontaine.

De retour de Chypre et de Rhodes, le père et l'oncle d'Enachitza, c'est à dire Stéphane et Barbou (1), trouvèrent la Valachie débarrassée de Racovitza (2) et sur le trône un ami cher à leur famille, un de leurs cousins, le voïvode Charles Ghika. Ainsi la joie du retour leur devint deux fois douce et d'autant que l'éminent voïvode se mit à aimer et à apprécier le jeune Enachitza et à l'employer à la Cour parmi les boyards que nos Princes élus par eux, leurs camarades et amis appellaient, à partager les soins et les soucis de leurs charges. Avec fougue, avec piété, Enachitza se voua au bonheur de voir, sur ses conseils de jeune homme pieux, s'élever cette église Spiridon, défigurée aujourd'hui et qui, bâtie par le voïvode Ghika (3), réunissait à la grâce d'un style châtié, une invraisemblable richesse de couleur. — « C'est dans cette église, nous dit Odobesco, que Ghika fit peindre le portrait de Vacaresco ». — Odobesco déplore le « plan fantastique » auquel on doit le remplacement de la vieille église Saint-Spiridon par une église moderne, dans l'acceptation péjorative de ce mot. « Mais le portrait de notre Enachitza y est encore » ajoute Odobesco. Et plus loin il écrit: « M. J. Vacaresco (mon grand-père) a eu l'heureuse inspiration de faire copier ce portrait qui représente à la fois et les qualités et les défauts de Vacaresco. Un visage allongé,

(1) Barbou Vacaresco, grand *ban*.
(2) Constantin Racovitza, prince régnant de Valachie.
(3) Scarlat Ghika, prince régnant de Valachie.

plutôt pâle, au front large, un nez droit et régulier, une bouche souriante et dont la lèvre voluptueuse est voilée à peine par une légère moustache, des yeux d'un brun verdâtre, une barbe d'un châtain léger qui flotte doucement sur sa poitrine, voilà l'ensemble de cette figure qui sur-le-champ inspire du respect et de la sympathie et que rehaussent avec un certain orgueil le fier redressement de tout le corps et le haut bonnet de zibeline posé avec grâce sur ses cheveux. Il porte sur ce portrait son costume favori, qui se compose d'une veste couleur chamois et serré par une ceinture qui retient un poignard dont le manche d'émail est semé de pierreries. Et par-dessus vient une mante vert pâle, bordée et doublée de zibeline également. Vacaresco tient à la main un rouleau de papier qui, défait, présente à la vue les mémorables paroles par lesquelles il devint illustre à jamais, paroles qui constituent le legs le plus noble qu'il eût été donné à un homme de génie d'adresser à sa postérité ».

L'exil à Chypre de Barbou et Stéphane Vacaresco fût en somme favorable à Enachitza... L'éphèbe au long regard épuisa la mélancolie d'une situation critique entre toutes, mais il tira de ce séjour à Chypre une douceur qui l'accompagna toute sa vie.

Vacaresco fut bien plus historien que poète, si par poète on entend l'auteur d'un certain nombre de vers. Il nous reste de lui quelques poèmes, dont l'un sous forme populaire est présent à tout âme roumaine et qui, à force d'être aimé, obtint de la gloire. « O tourterelle amertumée ». Plus d'un, même devant moi, a dit les stances éplorées, sans savoir qu'elles avaient été composées par Enachitza. Très tôt chez celui-ci la conviction naquit de la véritable captivité où nous nous trouvions face à l'histoire. La pauvreté de nos annales, pauvreté soigneusement élaborée par les voisins qui ne désiraient d'aucune façon nous voir prendre l'essor, ce manque de détails quant à notre passé, de son temps déjà pourvu de ces drames, qui, victoires ou défaites, figurent une part de la grandeur des nations, révoltait l'adolescent. Il avait la curiosité de communier avec tous les peuples. A noter une halte heureuse dans les déstinées de ces Vacaresco lorsque, revenus d'exil, honorés de tous, liés d'amitié avec le souverain Charles Ghika, ils recommencèrent à s'occuper de la vie de leur pays, auquel le jeune Enachitza offrait la fougue d'un apprentissage qui déjà dépassait la maîtrise.

Celui que l'on pourrait sans ambage surnommer notre premier européen, devait voir des calamités successives s'abattre sur lui et, pour commencer, sur sa famille. Le malheur veillait et en sentinelle attentive le désignait au ressentiment de Constantin Racovitza. Celui-ci revient sur le trône. Les beaux jours, les actes bienfaisants de Charles Ghika vont crouler. Racovitza ne songe qu'au pillage et à la vengeance. Il méritera ce titre de « Néron de la Roumanie » que les historiens lui ont accordé. Sur la route de ses crimes, debout, puissants, restent Stéphane et Barbou Vacaresco. Stéphane et Barbou Vacaresco doivent périr. Mais Racovitza balance: il lui paraît impossible d'agir ouvertement. Les annales du temps et qui sont en général si avares du détail psychologique de l'anecdote, les annales anémiques où se retrouve à peine le trait essentiel, le trait de spiritualité qui dégage et hausse en relief le caractère d'une nation, ces chroniques privées de vie ont cependant laissé se filtrer jusqu'à nous le récit recueilli par Odobesco du crime de Racovitza. — « Cette fois, dit Odobesco, Racovitza résolut de se débarrasser des Vacaresco plus sûrement que par l'exil. Ceux-ci se trouvaient chez eux, à la vigne dans la *Valea* (vallée) Orli, près de Sacuieni. Racovitza fit empoisonner les deux frères, Barbou et Stéphane par leur cuisinier». Odobesco d'ajouter: « Le nouveau Vatel historique ne se donna pas la mort comme celui de Louis XIV, mais il tua ».

Malheur... Damnation... A la grande joie du populaire qui naturellement blâmait le crime et déplorait la mort des deux boyards, le cuisinier, aïeul, dit-on, d'une famille qui par compensation donna des hommes d'Etat en renom à la Roumanie, passa au service du prince régnant, qui, pour le récompenser de la mission si bien remplie, le couvrait de faveurs. Mais le châtiment guettait. La justice immanente tenait ses assises secrètes et décréta que Vatel II mourrait lui aussi comme ses victimes, face à un fumet attirant. Et tandis que le meurtrier, père de ragoûts célèbres et de sauces savoureuses, se tenait sous la voûte d'un clocher, tandis que l'odeur montait jusqu'à ses narines d'un potage à sa façon, vengeur chargé de l'ire divine, le clocher s'abattit sur lui, et du cuisinier illustre, il ne resta que... des miettes.

Le pays tout entier fêta l'aventure moins encore par compassion pour les Vacaresco que par la haine que leur inspirait le Souverain tout entier. Tout bas aux portes des autels les prêtres citaient en exemple aux péni-

tents les foudres de la colère divine. Enachitza se demandait s'il lui fallait s'en aller de nouveau ou rester — chercher à Constantinople le moyen de se venger et surtout d'obtenir la disgrâce de son atroce ennemi.

Enachitza songe... Sur la pente ou l'entraîne sa pensée, cet envahisseur, il le voit, il l'écoute... le Russe, l'Autrichien, le Musulman... Il se questionne... La Russie, parce que forteresse où brille notre religion, l'attirerait, mais les czars ne sont que des sauvages qui portent la religion comme une dalmatique éblouissante sur laquelle apparaît et commande le spectre de la tyrannie... L'Autriche convient à cette soif de civilisation qui le dévore. Nous sommes au plein du 18e siècle. Marie-Thérèse a pris part au démembrement de la Pologne et par plus d'un exploit de souveraine sans scrupule d'âme a, dans la grandeur de son règne, préparé ce que les amateurs de la loi de justice immanente appelleront l'expiation: c'est-à-dire le sort de Marie-Antoinette. Un décret, inscrit aux registres célèstes et que Jésus est venu confirmer, veut que l'innocent paye pour le coupable et même et surtout alors que l'on suppose le crime devant le Seigneur.

...Mais l'Autriche est attirante, et surtout pour un esprit avide de la connaissance de l'Occident. — Et, puis, peut-être un jour, au cas où l'Autriche entrerait en contact intime avec la Valachie, y trouverait-elle des éléments agréables a sa politique armée de plus de douceur que celle de la Russie.

En attendant, le jeune homme voit une vision se lever avec obstination en lui: — Certes, l'Ottoman est cruel. Il a pris à l'Europe des océans de sang, les populations qui lui sont soumises gémissent à chacun de ses pas. Mais, par endroits, Constantinople demeure grecque et son Phanar où sont prisonniers tant de descendants de l'Empire de Constantin garde en son sein des historiens, des poètes, des penseurs qui sur leurs fronts humiliés vainement portent la lumière platonicienne et les guirlandes des Panathénées... Il est vrai que certains hommes sortis du Phanar ont le plus pesé sur notre destinée. Plusieurs d'entre eux furent choisis simplement par la faveur changeante du Sultan, mais d'autres n'amenèrent-ils pas chez nous le regret et le respect, l'amour de la gloire antique, fidèlement nourrie en eux par la grâce ionienne que les eaux de Marmara partagent avec l'Egée? *Drogman* ... Interprète au service du Sultan, donc serviteur de la Porte, mais, comme dans le cas de Mavrocordato, le soi-disant serviteur cache un Maître absolu, que les mains sur lesquelles repose le Coran ne sauraient plier... Donc Vacaresco ira à Constantinople... Des légendes circulent sur le faste de cette Cour musulmane qui cherche à effacer le prestige fabuleux du Basileus abattu.

Enachitza Vacaresco veut à tout prix la visiter, y faire entendre la voix d'un roumain, parler et faire parler de son pays. Ce sera le drame, la hantise, l'exploit de toute sa vie. — Un mur d'airain bâti par l'intrigue et le malheur, un mur d'airain s'élève qui enterre sa nation et la dérobe à l'intérêt qu'elle pourrait susciter. Ce mur d'airain on ne saurait le détruire; mais y creuser des fentes. Oui. — Oh! pourquoi pas? Ces fissures dans son esprit, il les crie déjà. Il ira a Constantinople. La présence encore de Racovitza en Valachie lui conseille de s'en éloigner, et sans la crainte de n'y pouvoir revenir. Racovitza se livra à des orgies qui sans cesse renaissent de leurs cendres. Il boit cent fois plus qu'une terre désséchée par le simoun, et, pour le reste, il est une véritable collection de vices variés. Racovitza ne saurait vivre longtemps. Et puis Vacaresco se fera des amis, fréquentera le Phanar illuminé pour lui par la clarté de l'Hellade; il trouvera quelque *pacha* ému comme lui par toute cette sagesse éparse le long de la Propontide et plus loin. Et il s'est mis à apprendre le turc et le persan. Il parle le grec comme sa langue, agile sous ses habits orientaux à l'étrange splendeur, le beau jeune homme aux allures de seigneur suscite la sympathie, la curiosité, le bon accueil. Le désir de savoir le dévore. On le découvre historien en herbe, poète, homme politique. La politique et l'histoire seront chez lui une source de fiévreuse activité, que secrètement la poésie colore.

Vacaresco abandonne la lyre pour la parole et pour la plume. Le rythme cependant le guide. Et c'est parce que poète qu'il aimera la politique, parfum variable, souffle souvent pestilentiel dont ne pouvaient se passer ni un Milton ni un Arioste ni un Dante ni Shelley ni Victor Hugo, Chateaubriand et Lamartine. Le séjour à Constantinople marque un moment décisif de son sort. Comme les héros shakespeariens, il avait pu se dire avec: « Mon coeur est grand, mais il se brise de silence ».

Pour lui déjà ce qui entrait dans sa nature, c'est le goût de l'aventure *extra muros*, de l'aventure de toute heure. Or, grâce à Racovitza et à ses sbires, il lui était difficile d'aborder le moindre mouvement de rébellion.

Se libérer? La Turquie offrirait-elle asile à ce dément? Déjà, s'y rendre, s'y faire agréer de tous, ne fut pour lui que l'affaire de quelques mois. L'Empire Ottoman avait déjà connu quelques revers. Le Sultan, qui ouvrait et fermait la porte à des politiques diverses, était connu pour sa douceur. Sans doute était-il, lui aussi, vaguement atteint par ce mal de l'Occident, dont Vacaresco représentait l'apparition dans nos Principautés.

Une nouvelle soudaine: Racovitza est mort. — Oh! bonheur!... Voilà encore un Ghika sur le trône de Valachie! Alexandre Scarlat Ghika a hâte d'avoir Vacaresco auprès de lui.

Nous sommes en 1767. Vacaresco n'a alors que 27 ans, mais 27 ans mûris au soleil et sous les nuages des événements les plus divers... les plus rares.

Le nouveau gouvernement l'appelle. « Qu'il arrive, oh, qu'il arrive! » criaient de toutes leurs voix les boyards fatigués de l'administration déréglée imposée par Racovitza. Et le voilà au milieu d'eux reprendre sa fortune, l'immense héritage laissé par ses parents et jusque-là enseveli aux gouffres d'une iniquité encore récente. Vaisselle d'or récupérée, brocarts, broderies, tapis splendides exilés eux aussi, mais dans les demeures de ces partisans étrangers de Racovitza, affluent maintenant au palais de Vacaresco, qui peu à peu refait le faste auquel cette fortune lui donne droit. En attendant, il va tâcher de gérer celle du pays. Ghika [1] lui confie les finances. Et nous le voyons se livrer à des tentatives à la Sully, se débattre saisi à la gorge par le désordre voulu des occupations, lesquelles en disparaissant ne veulent admettre ses traces d'elle que le ravage et les abus.

Alexandre Ghika part, son cousin Grégoire III avait été élu à sa place, mais cette place Cantacuzène la convoitait, il achalanda une poignée de cosaques qui détrôna Grégoire III Ghika et l'emporta hop, hop, au galop des petits chevaux hérissés, que dans sa course de mort connut Mazeppa. Grand tumulte au camp de boyards. Les haines, les fureurs, l'espérance, le courage sont débridés.

Sauvera-t-on Ghika? On apprend qu'il se trouve à St. Pétersbourg. On s'assemble, on se consulte. Ira-t-on à Pétersbourg? Catherine y règne à bride abattue, choisit ses amants à la diable, et après avoir le matin

---

[1] Alexandre Scarlat Ghika, prince régnant de Valachie.

fait pendre à qui mieux mieux quelques-uns de ses sujets, écrit à Voltaire et à Diderot, fourriers de la liberté et de cette Révolution française qu'elle se permettra plus tard de détester!

Vacaresco a compris le côté implacable de Catherine, qui enverra Potemkine chercher en Moldavie, aux environs délicieux de Jassy, la mort de l'ivrogne héroïque jadis par elle adoré. A Constantinople, Vacaresco a appris à se méfier des Russes. À quoi bon se rendre chez eux, tomber dans le piège sans doute depuis longtemps préparé. Il tâche de savoir ce qu'en somme Mihail Cantacuzène (1) compte en obtenir. La tête-à-tête entre les deux boyards chargés d'une nébuleuse mission est ineffable.

Regardons-les qui, embarrassés de leurs opulents costumes, effrayés un peu du devoir qui leur incombe, se questionnent dans la salle plafond bas d'une de ces auberges qui, au coeur de la Valachie d'alors, gardait la poésie d'un caravansérail. Pas de chameaux, mais, dans le cortège, de hauts seigneurs, des chevaux montés par des courriers agiles et caparaçonnés, des berlines à forme de gondoles sur roues, et des ânes aux selles vermeilles sur lesquelles se démènent en criant bouffons et cuisiniers, des valets et des danseuses. Pris d'un dégoût et d'une brusque inquiétude, Vacaresco s'attable à côté de son compagnon de route, Mihail Cantacuzène. Il veut s'en expliquer avec lui. Ils n'iront pas à Pétersbourg. C'est entendu: ils s'efforceront de rejoindre le feld-maréchal Rumiantzof (2), qui se trouve dans le pays et là on lui dira: que lui dira-t-on? Ceci doit être considéré et discuté longuement. Vacaresco redoute le russe au-dessus de tout autre parmi les persécuteurs de la Valachie: le russe est le voisin périlleux entre tous. La fantaisie agissante des grands de la cour, de ces généraux fous de brutalité déplaît à sa délicatesse d'homme cultivé. Les humanités lui défendent d'admettre l'inhumain, or inhumaine lui paraît la Russie. Que lui dirons-nous, dit-il en se penchant vers Cantacuzène, qui regarde à travers les vitres briller des constellations parmi lesquelles il cherche son étoile. Du bout de sa cigarette, de son doigt aux bagues étincelantes, il montre à son ami le ciel. Que m'importe ce qu'il nous veut, c'est à nous de lui demander

(1) Mihail Cantacuzène, grand *ban*, général major en Russie, marié à Elena Vacaresco, cousine d'Enachitza.

(2) Pierre Alexandrovich Roumiantzof (1725-1796), gouverneur et feld-maréchal russe.

ZAHU PANA
133 BENNETT AVENUE
YONKERS, NEW YORK 10701

des faveurs. Des faveurs? Mais, s'il a déjà envahi le pays, emmené prisonnier un de nos princes? Eh!, justement alors, c'est qu'il est le plus fort. Cantacuzène avait compté obtenir de l'amitié de Vacaresco un succès de premier ordre. Doucement, celui-ci demande à Mihail: « Dites franchement, dites-le-moi tout de suite. A la question que vous posera le maréchal, afin de savoir lequel de nous tous vous paraît digne d'être élu prince sous l'égide de la Russie? », Cantacuzène répond: « Moi ». — « Ah, s'il en est ainsi, s'il s'agit de recommander quelqu'un, je me recommanderai moi-même aux bonnes grâces du maréchal », déclare Vacaresco. « Ah! quelle réponse, celle entre toutes que pourrait faire tour à tour chacun d'entre les boyards, qu'en pensez-vous? » — Et Vacaresco d'expliquer que la domination de l'empire russe serait lourde à porter comme aucune et que tout prince élu sous l'égide de la Russie aurait à subir de ce fait un véritable esclavage. Mais les espoirs des boyards se tournaient de plus en plus du côté de la Russie, le voyage accompli à petites journées les amena a Buzeu, ville de Valachie située aux bords d'un fleuve rapide, d'allure torrentielle en automne et dont les berges douces serpentent parmi les feuillages légers. Buzeu et ses environs sont déjà occupées par les troupes de la Czarine. Vacaresco contemple avec douleur ces cavaliers montés sur des chevaux magnifiques et armés de lances et d'épées. Ils regardent avec dédain du haut de leur montures la ville hier encore paisible, le cours d'eau où se baignent les soldats qui chantent ou poussent des cris sauvages, dont l'écho fait frémir de terreur la population. — Contre eux on est sans armes, sans troupes, sans le moindre moyen de résistance, même passagère. Leur parler? A quoi bon? Ils se contenteront de traîner derrière leur horde puissante celui que, par un hasard de politique, et surtout d'entière soumission, ils placeront sur le trône laissé vacant par le départ du malheureux Grégoire Ghika. Le feld-maréchal n'est pas sans goûter le plaisir que lui procure la vue du bizarre cortège qui marque l'endroit où Vacaresco et Cantacuzène et plus tard Brancovano [1] ont planté leur tente de soie miraculeusement décorée. Vacaresco a apporté de Constantinople l'art de disposer autour de la sienne étoffes, cymbales, icônes même, et le russe demeure ébahi de tant de richesse et sans

[1] Nicolae Brancovano, beau-frère d'Enachitza.

doute se promet bien que sitôt installé avec ses bataillons à Bucarest il en prendra sans scrupule sa part. Auprès de la tente d'Enachitza, il en est une dont on se rend compte qu'elle restera obstinément close.

Veillée par des serviteurs somptueusement vêtus et le glaive au poing, cette tente, on se le répète, doit tenir entre ses toiles un groupe de femmes appartenant à la famille de Vacaresco. Il n'a pas de harem, mais une épouse à laquelle il est fort attaché, elle a certainement voulu accompagner son mari, jouir de l'aspect multiple que vaudra à la mission dont il est chargé cette expédition sur laquelle la Valachie a les yeux fixés. Vacaresco songe. Il réfléchit, sa conversation avec Cantacuzène, le peu de confiance que lui inspire l'adversaire le travaille; le feld-maréchal les a tous fait prier à dîner sous sa tente d'azur striée de longues bandes vertes et dont la splendeur lutte victorieusement avec celle des tentes plantées en face par les boyards. Cette science de la décoration, qui devra plus tard créer chez les russes tant d'oeuvres de génie, les anime déjà. C'est vers dix heures du soir que l'on ira en pompe s'asseoir à la table du feld-maréchal. Cantacuzène est en train de s'habiller. Vacaresco doit faire de même. L'obscurité règne, percée par les feux des bivouacs. Le feld-maréchal attend. Debout et d'une surprenante beauté, ce feld-maréchal avait un moment plu à l'Impératrice, mais Potemkine rapidement l'évinça et le commandement qu'il exerçait relevait justement du désir qu'avait eu le favori en herbe de l'éloigner de St.Petersbourg.

Donc, superbe, au milieu de ses officiers, le feld-maréchal attend. Cantacuzène arrive. Brancovano aussi. Ils présentent les officiers, cousins et amis qui les ont accompagnés. Mais Vacaresco, où est-il? Vacaresco en retard, quelle indélicatesse et bientôt on murmure: quelle insolence! Les yeux du maréchal lancent des éclairs redoutables. Où est Vacaresco? Qu'on l'amène et tous sentent que bientôt on le verra arriver, mais entre deux soldats et peut-être, oh terreur, couvert de chaînes. Vacaresco, où est-il? Qu'on le cherche sous sa tente, et vite et rudement. Sous sa tente? mais la tente n'est plus là ni celle dont on avait remarqué qu'elle était close toujours; le cortège qui tout à l'heure encore menait grand tapage près du fleuve a disparu. Seuls sont restés les bouffons, les tziganes, les petits ânes bariolés, les danseuses qui maintenant courent éplorées se mettre sous la protection de Cantacuzène. Vacaresco s'est enfui. Il court encore, il éperonne son cheval et à ses côtés, en selle, sa femme et quelques-

unes de leurs parents et derrière lui, toute une bande d'amis et de serviteurs dévoués chevauchent éperdument, tandis que le russe gronde, tempête, hurle, s'arrache les favoris, mais il décide de ne pas le faire suivre, car ceci retarderait la marche des affaires. Et puis, entre temps, le feld-maréchal avait appris que ce Vacaresco était un faiseur d'embarras, qu'il disposait d'un rang élevé dans le pays où sa bonne mine, son intelligence, ses réparties, sa générosité pour les pauvres lui valaient un véritable culte. A quoi bon s'encombrer d'un ennemi qui, par sa disparition, rendait service au souhait des russes? Ils ne visaient que le plaisir de s'installer au coeur de la Valachie, de s'y planter pour un temps très long à l'orée de l'empire ottoman, et de là on pourrait observer, menacer, réduire peut-être le musulman abhorré.

Vacaresco avait longuement préparé sa fuite et s'était assuré de la complicité d'un nombre considérable de ses pareils et savait ne pouvoir compter sur les promesses de la Russie. On s'était d'abord imaginé, disait-il, que les Russes parviendraient à chasser les ottomans d'Europe et ceci était doux aux nations chrétiennes. L'expédition de 1769 devait créer dans l'âme des roumains une durable déception. Profonde fut la douleur de ceux qui, entraînés par les russes, grossirent leurs rangs, les uns par amour de l'ordre, les autres par dévotion, d'autres encore par l'espoir des pillages qui se préparaient, et d'autres encore par la terreur que leur inspiraient les Turcs.

Fidèle à son principe d'agir sans cesse au lieu de se jeter sous la botte cloutée du cosaque, Vacaresco a rejoint Bucarest. La ville se sent à la veille de ne plus s'appartenir, tout espoir d'échapper à l'occupation russe a disparu, mais ils ne sont pas encore là ceux qui, cinq ans durant, dirigeront les affaires de la principauté, et ne lui permettront ni d'être ni de respirer. Il rassemble en hâte sa parenté, ses amis, les boyards qui pensent comme lui, il enlève ce qu'il peut emporter de précieux et, l'ennemi aux talons, il quitte son pays. Ailleurs, en Autriche ou peut-être en Turquie, on pourra se retrouver, se remuer, penser, parler, protester; n'est-il pas apprécié de tous, de tous aimé? Il frôle la frontière valaque, s'installe à Brasov, lieu que le russe ne saurait atteindre, car l'Autriche veille sur cette partie de la Valachie, et là, enveloppé des Carpates aux sommets inégaux, il respire l'air de la patrie, ses forêts, ses neiges.

A Brasov viennent le trouver des messagers turcs et autrichiens.

Vacaresco écrit, s'engage dans le dédale de ces langues qu'il désire posséder à fond. Il est pris au mirage d'une Grèce nouvelle qui lui paraît en train de renaître, et dont il est amoureux. Il tente à nouveau de s'affirmer, apprend d'un congrès où seront discutées les affaires de la Valachie, en train peut-être d'échapper à la mainmise russe, et se rend à Focsani muni d'un laisser-passer autrichien. Ne dirait-on pas que cet autrefois connut nos modernes cauchemars? Passeports, laissez-passer, visas, feuilles de route. Au fond, nul ici-bas n'aura rien inventé. Reconnaissons dans les avions, les chars des dieux, dans la voix inopinée des fées lointaines, le téléphone etc. Vacaresco constate que son passeport autrichien n'a aucune valeur aux yeux des autorités russes. On discute, il proteste, se met en colère... Qu'importe...! On le jette dans un camp de prisonniers, lisez camp de concentration (Il me semble écouter une conversation radiophonique). Et cet adorateur d'Apollon sent sa lyre fondre sous les rayons implacables du frère des Muses. Le soleil d'été le brûle jusqu'aux moëlles... Il va mourir du soleil.

Alors, à ce maréchal Roumiantzoff, qui naguère encore l'avait enveloppé de prévenances mensongères, il écrit, et d'un style impeccable, une lettre pleine de respect, traite le maréchal de « mon Patron », lui fait entendre à quel point la bonté à son égard, la bonté césarienne de l'Empereur d'Autriche lui est sensible qui l'a armé d'un passeport en règle, et de même que Diogène dit à Alexandre: « Ôte-toi de mon soleil » — le soleil exerce sur moi une véritable tyrannie. Il est désarmé, a été arrêté en plein armistice, mais ne demande rien, ou rien du tout que d'être envoyé un peu plus tôt le matin au lieu où se trouvent les prisonniers de guerre saisis les armes à la main. Communiquée à ses officiers par le maréchal lui-même, cette lettre obtint l'effet voulu. Et voilà Vacaresco libre d'errer autour encore de cette patrie qui jusqu'en l'année 1774 sera soumise à la Russie.

Dans la pauvreté de nos chroniques, soudain les lettres de Vacaresco jettent un trésor, et le récit qu'il fait de ses voyages, de ses impressions. Ceci constitue chez nous une incroyable nouveauté. Il est vrai que, colorée d'une couleur fluide, sa prose s'alourdit souvent de ces mots imposés par les invasions, l'apport de l'autorité étrangère et notre religion elle-même, venue de Byzance, fortement implantée en Russie, nous vient chargée de mots, de syllabes, qui trahissent cette communauté entre les langues

dont Rome était la première à souffrir, au point qu'elle cherchait chez ses historiens et chez les gens du peuple la véritable pureté du latin. De plus, le titre que Byzance donnait aux nobles, aux serviteurs de la Cour et à ceux de l'armée et de l'Empire, étaient, malgré la chute de celui-ci, restés vivants et en usage en Valachie. Ils encombrent l'écriture de Vacaresco. Il en usait comme dans les conversations et les discours de la societé et des dignitaires de l'époque.

Seul réfugié en lui-même, possesseur d'un bien dont il ignorait la valeur, le paysan gardait en sa douceur première le verbe que par ailleurs un inévitable voisinage violait. Vacaresco sans doute aura souffert de l'infirmité qui accablait en l'affaiblissant notre langue, enfant effarée en qui sonnait l'appel caché de sa grandeur, alors étouffée comme un corps gracile sous la noire lourdeur d'une cuirasse. Malgré l'alerte douloureuse que ramenait chaque aurore, malgré l'oeil guetté par mille avatars, entre autres le voisinage des contagions qui d'Asie se précipitaient sur l'Europe, peste et choléra et fièvres circulaient impunément en tous lieux, malgré les trahisons écloses de toutes parts, et la maladie grave de sa première épouse qu'il adorait et qu'il finit par perdre, Vacaresco entendit en lui l'appel qui le pressait de remédier contre le mal dechaîné sur sa langue natale. Envahie comme le territoire où sommeillait la vierge limpide, le parler des aïeux, Vacaresco se mit à considérer, puis à comprendre que toute langue qui ne possède une syntaxe ferme ne saurait se défendre contre l'ennemi venu du dehors.

Sa science du grec et du latin lui permit d'apprendre que, pareilles à des amantes invincibles mêlées à la chair de ceux qui les étreignent, il est des expressions, des sonorités même dont aucun langage ne saurait se débarrasser. Il les fait siennes. Maîtresse ou servante, elle l'enrichirait à son insu. Ainsi l'homme errant emportait, aussi précieux que le sol foulé par ses premiers pas, le bruit, le sens, le rythme sacré auxquels il rêvait d'élever un sanctuaire, ô, le plus modeste des temples, embarrassé en son architecture; mais bâti d'une pierre telle, qu'elle pourrait supporter le poids des travaux destinés à l'embellir dans l'avenir. Chassé, traqué, marqué déjà par plus d'une tragédie, il t'écoutait venir à lui, idylle ou commandement, tendre et pressante et de si loin guerrière ce qui dans la mêlée des barbaries nous avait servi de ralliement et permis à nos pères de rejoindre le berceau et la tombe: notre langue. « LIMBA

NOASTRĂ », le roumain. Enachitza, mon père: « Que ne suis-je, hélas, que ta petite-fille; que ne puis-je comme tant d'autres nous le font, te dire l'hommage d'une race qui pour la première fois à travers toi a compris la beauté de ton oeuvre et le culte de notre verbe »...

C'est durant ce séjour forcé, cette étrange errance autour de la patrie interdite, que Vacaresco élabora son dessein. Entre deux voyages malaisés allant avec précaution le long de telle zone interdite, à tel morceau de territoire où une stricte surveillance le suivait, et que le joug sous lequel il baissait la tête fût russe ou autrichien, ô douce compagnie, enchanteresse Béatrice, la langue maternelle murmurait à son oreille: « tu es toujours dans ta patrie! » C'est à Brasov (Kronstadt) qu'il a surtout la sensation de se trouver chez lui, en pleine atmosphère roumaine et centre de notre histoire puissante en ses racines. La cité transylvaine enlevait un peu à son coeur cette amertume de l'éloignement, ce sentiment de captivité, que le destin semblait vouloir lui imposer.

Il va et vient, présente à la Turquie une pétition signée des boyards compagnons de sa peine, se fait des relations importantes parmi les envoyés de l'Autriche, crée un centre de politique fervente en faveur des voeux qui les lancine tous: voeu de liberté, voeu de retour, disparition des chaînes dont leur pays porte l'incessante brûlure. Reçu partout avec honneur, il n'est plus poète que par mégarde, et aux moments bien rares où la poésie lui est permise. Remarquons qu'à la poésie proprement dite il aura préféré celle de l'aventure créatrice et, entre toutes, celle qui s'appelle la politique.

Que n'obtient-il durant ces années d'exil? L'Autriche à travers lui devient favorable, la Russie s'inquiète de l'intrigue — l'ours se sent gratté au nez par le moucheron... C'est à Brasov, où l'Empereur Joseph II se rend pour affaires, que Vacaresco lui sera présenté.

L'enthousiasme que ce Prince inspira à Enachitza a sans doute valu à ce souverain un coin de tendresse dans mon âme, mais il est une raison autre encore, qui me fait le regarder au loin avec un respect affecteux et tel qu'aucun autre Empereur hors Napoleon III et très, très loin dans l'histoire, Trajan n'en aura inspiré à un roumain. Joseph II a voulu du bien aux nations soumises au joug de l'Autriche. Elles ont existé pour lui et autrement que pour sa mère, la dominatrice entre toutes que fut

Marie-Thérèse, souveraine magnifique pour ce qui était de son Empire, mais détestable et détestée par les peuples qu'elle traitait en microbes contagieux. Elle tenait ces Cendrillons obscures sous son joug de marâtre et ne leur témoignait que du mépris, ne se doutait pas qu'un jour le monument assuré par sa gloire s'écroulerait sous la pantoufle de ces malheureuses Cendrillons.

Or, par un de ces pressentiments qui traversent le destin de certains êtres créés pour la bonté, Joseph II fit de son mieux pour tenter de comprendre les Cendrillons en question, pour étudier leurs moeurs et enfin pour leur accorder une situation dans l'Empire. Entre les doctrines de Catherine II, grande autant par ses crimes et ses vices que par ses qualités de souveraine, et celles de Marie-Thérèse, ces femmes inhumaines passant leur temps autant à condamner et à écraser qu'à assurer le bien de leurs sujets, Joseph II apparaît lumineux et doux.

C'est en Transylvanie qu'il sera présenté au souverain. Mais laissons-lui la parole. Aussi bien cette rencontre aura-t-elle rayonné sur toute sa vie. Écoutons-le:

« En cette année 1773 au mois de Mai, l'Empereur roi des romains, Joseph II, voulant se rendre en Galicie et Lodomerie, pays qu'il venait de conquérir et passant par l'Ardeal (Transylvanie), arriva à Brasov, où il demeura trois jours, et nous accorda à nous, les boyards roumains hôtes de cette ville, des honneurs particuliers.

A peine descendu au Palais préparé pour le recevoir, il nous envoya le médecin impérial pour nous dire que, fort attristé par le sort qui nous tenait loin de notre Patrie, il comptait que nous nous trouvions à l'aise comme réfugiés, dans une partie de son Empire. Il nous fit en même temps connaître qu'il nous recevrait en audience privée le lendemain à 10 heures... — Donc, nous remerciâmes le médecin et le lendemain nous nous rendîmes tous chez l'Empereur. Je fus en cette occasion chargé de traduire en italien ce que les boyards disaient en roumain. Nous fûmes reçus avec tant de bienveillance et même d'affection qu'après nous avoir demandé si nous étions satisfaits du général commandant de la place et de tous les fonctionnaires, sur notre réponse affirmative il se tourna vers le général et le remercia en notre nom. Ce général, qui s'appelait Anholtz, en eut les larmes aux yeux, tant l'approbation de son souverain lui était précieuse. Mais, l'Empereur donna l'ordre que fussent traités et jugés

par les Roumains seuls toute querelle, tout litige, qui pourrait s'élever vers eux. Nous serions entre nous les seuls juges des questions qui nous concernaient, et de même que les Transylvains, tant au point de vue politique que militaire. Après quoi, nous fûmes invités à nous rendre, avec les nôtres, et le soir même, chez le général pour prendre part à ce qu'on nommait une assemblée (sic). Nous étions là avec nos femmes, lorsqu'entrant dans le salon, à 8 heures, l'Empereur se dirigea droit vers moi disant:

— « Signor Vacaresco (il avait appris mon nom à l'audience du matin), je vous engage à vous donner quelque peine, et à me servir de guide et de traducteur tout le long de cette soirée ». Je m'inclinai, l'assurant que cette soirée serait pour moi la plus heureuse de celles que jusque-là j'avais vécues, et le pressant par son coude gauche (sic), je me trouvais ainsi content de le conduire et ceci dura au-delà de minuit, car l'Empereur adressait aux dames et aux boyards des paroles de douceur, de courtoisie et de consolation. Au moment de se retirer, il nous invita à nous rendre demain matin hors de la ville près du camp ou s'exercent les soldats. Là encore l'Empereur nous parla de façon consolante et amicale, et, tandis que nous rentrions chez nos hôtes, l'Empereur continua sa route vers « les terres polonaises ».

Septembre 1774! L'exil a pris fin. Brasov, la douce adieu...

On attend Vacaresco. Une fois de plus il prend le chemin de Constantinople. Il lui faut s'instruire de ce que pense, de ce que veut la Porte qui vient d'accorder à Alexandre Ypsilanti [1] le droit de régner sur la Valachie. Ypsilanti appartenait à une des plus nobles familles de la Grèce.

L'espoir de la Valachie se fixait sur lui. Allait-on avoir un de ces érudits dont l'aïeul intellectuel faisait si grand cas, ou l'un de ces bas tortionnaires qui, selon une expression créée à leur usage, révélaient sous un gant de crin une main de fer? Le voir de près chez lui, c'est-à-dire au Phanar et à la Cour du Sultan, valait mieux que de le voir à Bucarest, entouré des intrigants et des flatteurs que le Hospodar suscitait autour de lui. Donc, à Stamboul, Vacaresco questionne, se sert des amis conservés là-bas, respire à nouveau le climat de la Propontide qui lui remplit les

[1] Alexandre Ypsilanti, prince régnant de Valachie (1774-1782).

narines et le jette aux bras de l'Asie et de l'Hellade, l'une plus attirante que l'autre, et dont le regard par moment se noue pour le conquérir tout à fait. Entre Ypsilanti et le grand boyard une amitié éclôt qui ne disparaîtra jamais et qui plus tard, au cours des générations à venir, ressuscitera à travers des alliances où, avec le sang, se mêlait le souvenir.

Ypsilanti éprouve pour la Valachie une sympathie profonde. Pour vivre, pour franchir l'époque d'abattement où l'ont plongé des années de désastre et d'oppression, à ce peuple, attrayant entre tous, il faut des lois. Il chargera Vacaresco de rédiger le premier code roumain dont se vante notre histoire, code lumineux et d'une surprenante technique, celle-ci à peine éclose, appuyée à l'obscurantisme où nous avaient jetés nos détestables dominateurs, les uns barbares, les autres qui espéraient nous rendre tels. Il est généralement admis que l'élaboration, la création elle-même et l'écriture du Code Ypsilanti est dû presque en son integrité à Vacaresco. Nos rhéteurs, nos gens de loi, l'Eglise elle-même lui en accordèrent un hommage notoire, transmis jusqu'à nous. Ce règne d'Ypsilanti pourrait nous paraître l'heure la plus claire de sa vie, heure de grandeur et de travail, heure de rêve et de relative tranquillité. Arrêtons-nous au seuil où il nous engage à le regarder. Les charges les plus importantes, les plus hautes fonctions lui sont octroyées. Bien plus, dès qu'il en accepte une, d'autres sont là, qui l'obligent à se dépenser en un labeur de géant. Mais il a le culte du travail et ce culte écrase en son âme cet attrait du plaisir dont on sent qu'il a parfois quelque peine à se débarrasser.

Cet Apollon s'entourait de Briséis, observe finement Odobesco. Il aime autour de ses convives écouter les extravagances de cette boufonne tzigane « Pitulicea », dont la fantaisie se débride jusqu'à faire lancer par celle-ci des épigrammes semées de chaudes images et qui atteignent en plein visage les invités du boyard et le boyard lui-même. Mais embaumé par une couche de ces parfums que l'astucieuse tzigane distribue avec art et une volubilité restée célèbre, la blessure est guérie — le boyard Brancovan, le boyard Falcoyano prenaient mal les plaisanteries de Pitulicea. L'audacieuse qui était à la fois mime, danseuse, saltimbanque, est restée célèbre dans notre famille. Brancovano et Falcoyano adoraient Enachitza, parent des deux boyards et attaché à Brancovano par le souvenir et la gloire de leurs grands-pères, morts ensemble à Constantinople

sur l'échafaud (1). Mais l'affaire Pitulicea s'arrangera. Vacaresco goûte le temps de son heureuse grandeur.

Renvoyer Pitulicea? Vraiment on ne saurait y songer. La femme d'Enachitza admettait la présence de Pitulicea, riait de ses saillies et de ses tours. Les étrangers sollicitaient d'être conviés aux fêtes dont elle était le principal ornement. La bouderie des deux boyards persistait... le bruit se répandit soudain que, désolé de ne plus les voir chez lui, Enachitza avait renvoyé Pitulicea et, sur les conseils d'un évêque, allait la faire enfermer dans un couvent. Pitulicea, disait-on, avait résisté à l'ordre qui condamnait l'audacieuse à une vie étroite et morne. Mais en dehors de ses manifestations scéniques, Pitulicea disposait d'une certaine dose de piété. Chargée de balayer l'église consacrée à St. Jean-Baptiste et de veiller à l'éclat des icônes, elle racontait volontiers qu'elle avait entendu les saints la remercier de ses soins, et que Saint Jean-Baptiste — ô le pauvret — lui avait même confié un soir qu'il lui serait reconnaissant de poser sur sa tête coupée, juste entre les cheveux et l'auréole, quelques fleurs des champs de celles qui lui rappelaient les prairies de Galilée. Donc, la disparition de Pitulicea dans un cloître ne pouvait à personne paraître extraordinaire... Brancovano et Falcoyano reprirent les douces habitudes de l'amitié. On les vit à nouveau paraître aux repas comme aux fêtes, et de Pitulicea plus question. Tout à coup, grande nouvelle. Ils donneront chez eux une fête et des plus brillantes et dont le programme circulait déjà de main en main. A la veille de Noël on verrait, chez eux, un *Vicleim*, sorte de parade aux marionettes où l'on voit Hérode le mauvais poursuivant les victimes de son édit cruel et, défilant avec lui aux sons d'une musique à la fois sacrée et rustique, les trois Mages. Jésus est dans sa crèche et leur tend les bras. La Vierge et Joseph sont ravis. Des groupes d'enfants suivent. Aujourd'hui encore l'adorable cortège traverse en hiver du 24 Décembre au 7 Janvier les rues de notre capitale — il fleurit aussi en province. Que serait le *Vicleim* des Vacaresco? Sans doute un spectacle de tout premier ordre de beauté, et humaine et liturgique. Le chef de notre Eglise et le prince régnant Ypsilanti y étaient conviés.

Vacaresco s'était lié avec Ypsilanti d'une ferme et affectueuse amitié. Le soir tant attendu arrive. L'éblouissante théorie se déroule. Et d'abord

(1) Enache Vacarescu, décapité en 1714 en même temps que la famille Brancoveano.

défilent les personnages de la Cour d'Hérode, Hérode lui-même, costumes magnifiques — et c'est tantôt une flûte champêtre, tantôt la *cobza* (violon agreste) qu'on entend... les présents des Rois Mages gisent dans les cassettes d'or. Après les avoir reçus avec une divine complaisance et doté le boeuf et l'âne de licols dorés, l'Enfant Jésus quitte la crèche et distribue aux dames présentes des bijoux splendides dont elles se parent sur-le-champ, et à l'épouse de Brancovano un léger diadème de rubis, car, dans la descendance de Brancovano le martyr, comme chez les Vacaresco, les femmes affectent de porter des rubis évocateurs du sang répandu par les martyrs à Istanboul. Émotion générale.

La Sainte Vierge chante. Elle célèbre son fils et la terre où on l'aime et bénit ceux qui sont morts pour la foi... Tout à coup, scène étrange. Hérode, jusque-là relégué au fond de la vaste salle et qui semblait cacher sa honte et n'exister plus, accourt, se jette aux pieds tantôt de Brancovano tantôt à ceux de Falcoyano et dans des vers exquis, naturellement composés par Enachitza, sollicite de la bonté céleste son pardon à lui Hérode et celui de Pitulicea. Hérode et Pitulicea n'en font qu'un. Brancovano et Falcoyano n'y peuvent tenir. Ils pleurent d'attendrissement. Et voilà Pitulicea arrachée au couvent où d'ailleurs elle n'a jamais mis les pieds. Triomphe du spirituel sur le temporel.

Une aventure qui illuminera tous ses jours va compléter la série des incidents, dont Vacaresco a su développer en lui et pour les autres l'importance insigne. Il convient de permettre à Vacaresco lui-même de nous faire le récit de l'événement qui agite ses esprits. Ce récit sera pompeux et commence comme un Evangile.

« En ce temps-là, alors que régnait sur la Valachie le sage Alexandre Ypsilanti, dont le règne a duré quelque trois ans... Je ne sais dans quelles circonstances ceci advint que les lumineux fils du souverain s'évadèrent non seulement de la Cour, mais de la Valachie, et parvinrent ainsi en Ardeal. Connaissant l'affection profonde du Prince pour ses fils et sa façon de les élever, et la peine qu'il prenait afin de les voir briller dans le monde, parés de tous les dons, et d'autre part sachant le dévouement du Prince envers l'Empire Ottoman, je n'ai pu attribuer la disparition de ces deux rejetons heureux qu'à un seul fait: nourris de grec et de latin, connaissant à fond l'italien et le français, entourés d'hommes

éminents et dignes d'éloges, et ayant étudié l'histoire et la géographie, l'envie, le délire les saisissant de voir les pays de l'Europe dont ils ignorent le gouvernement et les moeurs, et ne pouvant, pour satisfaire leurs voeux, obtenir ni l'adhésion de leurs parents ni celle de l'Empire, ils s'évadent, ils s'en vont au loin ».

La voilà dans toute son âpreté cette démence de quitter un sol où ils se sentent à l'étroit, la voilà, cette soif d'Occident, qui ne finiront jamais de tourmenter Vacaresco et dont nous retrouvons la force chez ses jeunes contemporains. Malgré la douleur du Prince qu'il aime, Vacaresco ne songe pas à les blâmer. Le scandale est terrible. Ypsilanti et sa femme se lamentent, et à la manière orientale, avec gémissements et invocations de tous les dieux, avec agenouillements devant les iconostases. La flamme se reflète dans les rubis de leurs diadèmes. Des cierges brûlent, inondant de rayons les visages sereins immuablement de tous les saints. Auquel faudra-t-il d'abord s'adresser? Saint Pantélimon, murmure la mère au milieu de ses soupirs. Il est jeune — il doit être le guide des jeunes gens, et savoir les ramener au sens de leur devoir. Je vous promets le secours de St. Spiridon, proclame Vacaresco: dans l'église que nous lui avons, Ghika et moi, fait bâtir, les messes, les prières ne discontinuent pas; le nasillement des prêtres fait jusqu'à la troisième rue retentir les murs.— « Où sont-ils, où sont-ils?, gémit le père. Assassinés par des cosaques ou des pandours, ils gisent sanglants aux bords d'un étang abandonné. Aïe, aïe, continue la mère, ils sont pendus. J'ai rêvé de deux arbres couverts de crânes, aïe, aïe ».

Les évêques aux longs manteaux d'or arrivent. Ils portent des icônes centenaires et comme étonnées d'être arrachées au sein des basiliques où l'encens les avait noircies au point d'avoir voilé leurs auréoles.

Constantinople s'émeut, bien plus, Constantinople s'indigne. Comment ces jouvenceaux imprudents et pleins d'insolence se sont-ils permis de quitter ces lieux de lumière et de douceur et d'abondance que sont la Cour de leurs parents et tout entier l'Empire ottoman? Le grand Vizir Izet Pacha a envoyé mille marques de sa sympathie. Mais on blâme les fuyards. Humilié, déchiré, le Prince Ypsilanti veut se décharger de ses fonctions augustes. Il rentrera dans l'ombre, s'ensevelira aux gouffres de l'oubli. Qu'on l'abandonne, que son nom à jamais entre dans le silence.

Une nouvelle circule. La rumeur se confirme, les fils du Prince sont à Vienne (Betchi — car c'est le nom que chez nous au 18ème siècle portait la capitale de l'Autriche). A Vienne? On décida de dépêcher un messager à la Cour de Vienne... « Et ce messager ce fut moi, ajoute triomphalement Vacaresco ». Il tressaille de joie... Il oublie tout... Il oublie entre autres la ravissante et douce Elena Caragea, sa fiancée qui, au jour même où il doit partir, arrive en pompe de Constantinople, la date de leurs fiançailles au grand faste étant fixée au surlendemain. Mais lui, le promis, le boyard au regard irrésistible, le svelte héros de tant d'héroïsmes, il a retrouvé une autre fiancée, douce à ses yeux autant que cette Elena éclose aux portes des Dardanelles, au lieu où fut Troie. Il a trouvé son amoureuse par excellence, la grande route et ses auberges. Il s'arrêta en Transylvanie, étudia le terrain qu'il s'apprêtait à conquérir, et finit par comprendre qu'en effet, puisqu'il avait reçu mission de se rendre à Vienne, il devait s'y rendre. Un hiver rude: des neiges infranchissables, des nuits sibériennes, quinze jours pour aboutir au but rêvé, et voilà Vacaresco à nouveau en situation de revoir l'Empereur qu'il aimait et qui lui avait déjà fait connaître sa joie de le recevoir à sa Cour. Kaunitz [1] reçut Enachitza avec un empressement qui lui fut de bon augure. Marie-Thérèse avait eu en lui une confiance que lui continuait Joseph II, mais un *imbroglio*, une affaire déplorable blâmée par tous les alliés de l'Autriche, avaient conseillé à Kaunitz de se retirer auprès de son Empreur.

Il s'accommodait de l'étiquette, de cette atmosphère de grandeur qui planait au-dessus de toutes les têtes dans l'entourage d'un souverain orné du titre multiple et éblouissant d'Empereur d'Allemagne, de Roi de Hongrie, de Roi des Romains, et une foule d'autres dont l'énumération serait fastidieuse. Kaunitz s'informa auprès de Vacaresco pour apprendre à quel moment il désirait être reçu par l'Empereur. Vacaresco avoua qu'il attendait certains messagers qui devaient l'atteindre bientôt et par lesquels il apprendrait si les jeunes Princes ne se trouvaient pas cachés en Transylvanie. Il excusa leur étourderie, décrivit le chagrin du Prince Ypsilanti et remercia l'Empereur d'avoir daigné s'y intéresser, puisque Sa Majesté allait aider le Prince de Valachie à récupérer ses enfants.

[1] Venceslas Antoine, prince de Kaunitz (1711-1794), homme d'État autrichien.

Vacaresco et Kaunitz se perdaient en courtoisies et phrases alambiquées, « fleuries comme un bois de rosiers ». Vacaresco excellait à ce jeu, et l'autre se piquait de le surpasser. Mais laissons parler Enachitza: « Après avoir admis mes souhaits quant à l'audience chez l'Empereur, et m'avoir félicité d'avoir à ce point bien agi, Kaunitz, dit-il, me prit par la main, et nous voici dans une salle d'Assemblée (*sic*) où étaient réunis tous les ambassadeurs étrangers de même que les dames les plus brillantes de Vienne. Je fis leur connaissance, et fus par tous accueilli avec bienveillance, tant et si bien que sur-le-champ l'Ambassadeur d'Espagne m'invita au bal qu'il donnait le lendemain soir en l'honneur du Carnaval. Avant mon arrivée à Vienne (Betchi), après un voyage de vingt jours, procédant à travers l'Italie, le Grand-Duc Paul [1] de Russie, avait fait son apparition à la Cour de Vienne, afin d'assister aux fiançailles de sa belle-soeur, et pour renouveler l'alliance entre les deux Cours en cette année 1781. Ce soir-là donc Kaunitz me montra une fourrure de zibeline et une tabatière de brillants que lui avait offertes le Grand-Duc de Russie. Il saisit cette occasion pour vanter mon grand manteau de fourrure, de zibeline également... Plusieurs parmi les grandes dames qui se pressaient autour de moi me demandèrent de leur montrer de plus près les châles d'Orient qui formaient la ceinture d'une veste brodée d'or et couverte de pierreries que je portais sous la fameuse zibeline ». Elle s'ouvrait sur sa poitrine permettant aux diamants, aux saphirs et aux rubis de se faire admirer.

D'un geste noble et modeste, il détacha les colliers, les broches, les parements éblouissants dont il était couvert et offrit à chacune de ces dames le bijou qu'il lui demanda de choisir. Du coup le Grand-Duc Paul de Russie et sa munificence furent vaincus. Kaunitz, lui, se contenta de la bague, une large opale qu'il avait prié Vacaresco de lui laisser prendre en signe d'amitié.

« La nôtre, dit-il, ne subira pas les changements de lumière, les reflets imprécis que nous aimons dans l'opale... ». Jusqu'à une heure avancée de la nuit, tenant sous le charme de sa conversation et l'aimable Ambassadeur d'Espagne et tous ses invités, Vacaresco parla de la Valachie, de sa soeur moldave, de son peuple, de sa race, dressant devant l'audi-

[1] Le futur Tzar Paul Ier (1796-1801).

toire émerveillé des vérités historiques jusque-là ignorées de tous, et des visions de cet avenir dont il était certain que sortirait rayonnante et libre la nation à laquelle il appartenait. Pour la première fois devant ces hommes, devant cette politique aveugle et pleine d'elle-même, qui, de dédain en dédain, avait fini par ne rien considérer des terres situées au-delà du terme qu'ils posaient à leurs intêrets immédiats et à leur égoïsme humain, se levaient, poussière d'or semée de sanglantes rougeurs, le germe, le pollen, la poussée de sève qui sous l'argile ou dans la lumière assureraient la féconde survivance de la Roumanie. Pour la première fois, en cette nuit de Janvier 1782, et dans la capitale de l'Autriche, et devant les représentants des Puissances parvenues à leur maturité, et qui, de longtemps encore, ne devaient pas se soucier de nous, devant l'Anglais, devant le Russe superbe et méprisant, devant ce M. de Breteuil [1] aux manières rudes, et dont le manque de tenue, la voix rauque et l'impertinence surprenaient de la part d'un Français, cet Ambassadeur de France dont le séjour à Vienne fut de courte durée, mais avec lequel Vacaresco se lia aussi. Par la suite, et après avoir été apprécié par l'Impératrice de Russie, Catherine II, Breteuil fut le dernier ministre de la monarchie française. Ses relations avec mon aïeul devaient être interrompues, mais ils s'étaient rendu service mutuellement. Au valaque épris de vie intellectuelle, assoiffé de connaissances politiques, Breteuil parla de la France, et au Français ignorant tout du Danube, dont pour lui le cours s'arrêtait à Vienne, le valaque apportait un monde de révélations, à ses gens bizarres, inouïes et en tous cas instructives. Vacaresco, qui tout le temps de son séjour à Vienne ne cessa de fréquenter l'Ambassadeur de France, s'était attaché l'attention de M. de Breteuil, au cours de cette fête chez l'Ambassadeur d'Espagne, et dont notre voyageur fut le héros. Breteuil ne l'oublia jamais.

Le bonheur que venait de lui offrir son prestigieux séjour à Vienne s'était évanoui. Il ne songeait plus qu'à partir. D'ailleurs sa mission avait pris fin. Et tristement il songeait, égrenant de ses belles mains un chapelet qui lui venait de son savant ami Ildil — le chapelet battait ses genoux et jusques à ses sandales vermeilles brodées d'argent, constel-

---

[1] Louis Auguste, baron de Breteuil, diplomate français et ministre sous Louis XVI (1730-1807).

lées de corail et de perles. Dehors, à petits flocons nonchalants, la neige tombait, d'une chute infatigable, pareille à celle des amours et des illusions soudain refroidies et se perdant peu à peu au sein de leur propre linceul... La situation se présentait à lui sous les aspects les plus noirs. Des messages se succédaient, qui émanaient tous de la décision ottomane. Alexandre Ypsilanti n'était plus prince de Valachie; il quittait Bucarest. L'essentiel était là... Quand tout à coup une dernière nouvelle lui parvient, rassurante et pour le Prince et pour lui.

C'est le Prince qui avait demandé à abandonner le trône. La formule est neuve, adaptée à ces temps, à l'ahurissement que provoque la tyrannie. Vacaresco doit-il se réjouir? Les charges les plus merveilleuses pleuvent sur lui. Il est *caïmacan*, *spatar* etc. Mais qu'il rentre au plus vite. Aï, c'est là que réside la blessure. Rentrer? et au plus vite — se séparer de cette Cour, de cette civilisation qu'il vante et qu'il adore, de ce climat «césarien» où abondent, assure-t-il, les idées, la nouveauté, cette adaptation occidentale qu'il aimerait étudier de près, à loisir... Il s'ouvre de ses regrets au baron de Breteuil et à Kaunitz. Ceux-ci s'indignent. Mais non, il ne doit point partir. Et son audience chez l'Empereur? Et la politesse envers le Grand-Duc Paul de Russie, « les Nords » comme les appelle Marie-Antoinette dans ses lettres à son frère et à Mercy Argenteau, ces « Nords » on ne les menera pas en pompe à Marly, parce qu'ils sont fatigués, étourdis par le nombre et l'éclat des fêtes que Versailles déroula en leur honneur. Vienne imitait Versailles... On y était au plein des dîners, des danses, des pantomimes, auxquels « les Nords » assistaient pareils à des divinités somnolentes, leurs yeux bleus ouverts sur le vide de leur attention absente... Les fêtes? Peut-être au fond Vacaresco ne s'en souciait-il guère. Mais les conversations avec Breteuil, avec les autres, les ministres, les envoyés spéciaux avec les russes de la suite du Grand-Duc, et sur qui les effluves de Pétersbourg flottaient soutenus par l'image de Catherine alors à la cime de ses agissements impériaux. Partir? Non, Kaunitz a raison. Il faut à tout prix que Vacaresco ait un entretien avec l'Empereur, qu'il prenne congé et des « Nords » et de l'Archiduc Maximilien, électeur de Cologne, et de tous ceux qui ont eu pour lui des attentions et des bontés. Donc, il reste à Vienne quelques jours encore. L'audience chez l'Empereur a lieu le matin à 10 heures. Mais que Vacaresco nous la décrive. Face à la froideur de nos chroniques, dit Odobesco, le

récit de cette audience et ses détails fait entrer enfin nos chroniqueurs dans la phase décisive où ils pourront enfin se libérer des vieux usages et décrire avec liberté. Une heure de grâce « a sonné dans la littérature roumaine »... «Je me rendis à la Cour le lendemain à 10 heures du matin. Et pénétrant en coupé dans une première Cour, car dans la seconde seule la famille impériale a accès, je descendis au bas d'un perron que je franchis pour entrer dans un pavillon aux piliers de marbre soutenus par les lions; je me trouvai donc dans une salle où personne n'entre hors ceux qui seront reçus par l'Empereur; les autres, y compris la garde, restant à l'extérieur. Je passai dans une autre salle, où je trouvai la garde du corps allemande (*sic*) qui demanda si j'étais vraiment le boyard de Valachie et qui me présenta les armes, tandis que je laissai mes serviteurs derrière moi. Je traverse une salle encore et parviens à la porte du *divan impérial* (*sic*). Là, découvrant trois gardes du corps, l'un allemand, l'autre hongrois, l'autre polonais, chacun vêtu de son armure particulière et le sabre au clair, je constate qu'ils me présentent les armes à leur tour et je traverse le *diwan* (*sic*) qui se nomme la salle des audiences. Celle-ci contient un trône que surmonte un baldaquin brodé d'or; les rideaux qui entourent le baldaquin sont d'un treillis argenté orné de perles. Cette salle a d'un côté des fenêtres et de l'autre des miroirs. Une salle encore toute tendue de brocart et de là dans une vaste chambre où, à la porte du César (mot auquel il donne l'orthographe suivante: *Chesarul*), un chambellan muni de clefs (*sic*), et qui de plus était général, m'invita d'un ton de cérémonie à attendre un moment, car c'est lui qui annoncerait l'Empereur. Disparaissant, il revint en hâte, car l'Empereur se trouvait dans son cabinet particulier; il nous dit que le souverain entrerait de suite... Tandis qu'il parlait, le son d'une clochette retentit, le chambellan se précipita, écarta le rideau d'or et me fit signe d'entrer dans le susdit cabinet. J'entrai et vis le César (*Chesarul*) au milieu de la chambre et debout; faisant deux pas, je m'agenouillai à la turque devant lui, et quand je voulus me relever, la main du César était sur ma tête. Et il me dit que je n'avais pas à m'agenouiller. Je veux lui baiser la main, il la retire. Il me reconnaît, se souvient de m'avoir vu en 79 à Brasov et me dit: *Sinior* (*sic*) Vacaresco... Vous à Vienne, et comment avez-vous pu y venir alors que vous êtes conseiller de la Principauté? Je lui répondis humblement qu'une Principauté pleine de détresse et un prince triste

à l'extrême ont mis dans mes paumes leurs larmes en me priant de les porter et de les verser aux pieds de Sa Majesté sainte, afin que par ce torrent de larmes je puise à l'inépuisable trésor de sa clémence pour rendre joyeux nos regards par le retour en Valachie des deux fils du Prince Ypsilanti. L'Empereur questionne... Pourquoi ont-ils fui? S'ils ont mal agi, c'est par satieté et à force d'avoir été trop gâtés vraiment. L'Empereur s'informe: Sont-ils intelligents? Et leurs idées? Et je lui démontrai que leur intelligence les avait poussés à agir ainsi. Quant à leurs idées, celles-ci leur inspirèrent le besoin de les pourvoir plus abondamment ici qu'en Valachie. L'Empereur répondit: Ici le secours que cherchent leurs idées ne s'obtient pas si facilement, mais par beaucoup de travail: et après un long temps. Et puis: Possèdent-ils quelques revenus personnels? La conversation avance et aboutit à un sujet des plus délicats: le problème du droit d'asile, très humain et très chrétien à la fois. L'Empereur fait entendre qu'un Souverain digne de son rang et de son héritage ne saurait forcer quiconque à quitter le territoire de l'Empire qui y serait venu chercher protection. Vacaresco riposte et non sans véhémence. Il fait entendre que l'Empereur devra user de sa toute-puissance pour forcer les fugitifs à rentrer en Valachie. L'Empereur parle de persuasion, Vacaresco entend le contraire.

Les jeunes gens seront menés de force à la frontière. Humblement, mais avec une singulière fermeté, le boyard opine que Joseph II ne saurait s'opposer à sa requête. «Mais, s'écrie l'Empereur, si je les oblige à quitter notre territoire, cette seule décision porte atteinte au droit dont nous disposons et que l'on nous envie de servir de refuge dans toute l'étendue de l'Empire à ceux qui comptent sur notre Impérial pouvoir». «Non, rétorque l'autre. Pour être véritablement un asile, un refuge, celui-ci ne peut devenir tel qu'en voyant s'observer les lois, les règles qui l'ont constitué et qui ne lui permettent de ne rendre service qu'à ceux qui fuient une sentence dans un péril réel. Mais ne le méritent point ceux qui tournent le dos au devoir et au bien, ceux qui en prenant la fuite sont cause de scandale et ceux surtout qui troublent ou blessent en agissant ainsi, et détruisent la beauté du droit d'asile». «Bravo, s'écria l'Empereur. Voilà qui est parlé avec clarté et au nom de toute justice. Oui, boyard, vous avez raison. Mais votre raisonnement, comment le faire entendre à l'armée?» Même devant ce mot suprême, l'armée, Vacaresco

ne désarme pas. Au contraire, mais son éloquence emprunte au pathétique les phrases dont il va se servir désormais. «Certes, Sire, ajoute-t-il, si j'étais plus avisé et plus vieux, car on a eu tort de choisir en moi le plus jeune des hauts conseillers valaques, j'aurais réussi à arracher à Votre Majesté l'ordre de poursuite qui nous ramènerait les fuyards. Je me suis sans doute mal expliqué». L'Empereur s'attendrit. Il réfléchit, il hésite. Il regarde cette face animée, ces yeux habités d'un feu qui se répand en vives étincelles, «tout l'homme jeune et beau», et dont le talent et le coeur se peignent dans chaque mot, et le prenant doucement par la main l'attire à lui, puis se frappant la poitrine, il s'écrie: «Tenez, je vous promets, je vous accorde ma parole impériale que nul coin de mon Empire et aucun de mes sujets n'abriteront à partir de ce jour ces jeunes imprudents». De plus, l'Empereur s'engage à les faire rechercher et secourir et accompagner jusqu'aux frontières par lui désignées.

Et Souverain et boyard causent à l'infini; ils causent pendant des heures. Joseph II veut tout apprendre, et de Constantinople et de Temesvar et de Sibiu. Le boyard aura le passeport le mieux constitué du monde, et une garde pour veiller sur lui, une garde composée de dix hussards. Un dernier adieu à cette atmosphère viennoise, qui au 18-ème siècle déjà répandait tant d'attraits, quelques visites hâtives à ceux dont l'accueil restera délicieux à sa mémoire, et le voilà en route encore. A peine en chemin avec les dix hussards trottant autour de son carrosse, heureux d'avoir réussi sa mission au point de sentir encore palpiter derrière lui le sillage tracé par sa bonne grâce, sa parole et son génie; il enlève toute bride à son imagination, qui, allant plus vite que les hussards empanachés et que les chevaux du carrosse, court et revient lui conseiller de ne pas suivre la route justement qu'on lui avait tracée, car, se figure Vacaresco, « si l'on me voit mystérieux et rapide, suivi d'une troupe et d'un cortège de voitures et venant d'une cité de luxe et de plaisirs, on m'accusera d'avoir enlevé des catins»! (*sic*).

En vérité, elle va un peu loin, cette fantaisie. Mais elle servira Vacaresco, elle le gardera d'être complètement l'un des trois personnages qu'il joue sans cesse, alors qu'il passe de l'un à l'autre, et avec quel naturel, quelle maîtrise!.. Vacaresco, homme politique, poète, homme de plaisir et de pensée profonde, voyageur invétéré, amant de l'espace et douloureusement attaché à son foyer, nature en apparence variable, mais en son

tréfond fixée comme un astre à sa trajectoire, et dont le mouvement révèle la fidelité à ses lois.

Il paraît souvent inapte à la souffrance. Mais la souffrance a tiré de lui d'ineffables accents. Les deux épouses qu'il perd, l'une après quelques années de mariage, et l'autre, la belle Elena Caragea, n'auront eu qu'à se louer de sa tendresse; il les pleure tour à tour et ensemble.

Il a l'âme d'un nomade et d'un sédentaire, ce qui lui compose une gamme de nostalgies l'une par l'autre soutenues et annihilées. Quand il est loin de chez lui, son foyer lui manque. On sent qu'il aimerait emporter ses terres comme les derviches jadis emportaient sur leurs chameaux ou sur leur dos ces tapis de prières qu'ils déroulaient ensuite aux lieux où ils s'arrêtaient.

Sa piété intense autour des autels et qui les dotait d'icônes et de joyaux admettait et ce culte du paganisme et cette curiosité de l'Islam qui l'incitait à embellir de toutes les autres sa religion qu'il chérissait dévotement et à laquelle il consacrait une perpétuelle assiduité. Sa seconde femme morte, il contracte une nouvelle alliance avec une de ces inspiratrices phanariotes qui assure la survivance dans sa maison de ce parfum de l'Hellade, dont il n'a jamais pu se passer. Le nouveau prince envoyé par la Porte est un Caragea [1], un de ceux que le Phanar appréciait le plus pour sa culture juridique, laquelle fut profitable à la Valachie. Pas de doute avec lui: comme avec Ypsilanti, Vacaresco collabore. Bientôt le prince, son parent, ne pourra plus se passer de lui et l'ère est ouverte où le poète se donnera à quelques-unes de ses études favorites. Lorsque l'on songe à l'état où se trouvait alors un pays autour duquel on avait elevé des forteresses morales exploitables et tributaires, on comprendra facilement l'action décisive qu'aura dans toutes ces entreprises un personnage devenu point de mire, phare et flambeau: le plus averti des boyards, comme aussi le plus laborieux. Vacaresco dirigeait et la conscience et l'entendement publics, se posait en révélateur d'une civilisation dont il portait les marques et même les tares avec orgueil. La civilisation a ce tort que pour la ressentir on doit tout accepter d'elle. Durant les claires années du règne de Caragea, Vacaresco se rendit souvent et même pour un temps assez long à la campagne. Dans le paysage

[1] Nicolas Caragea, prince régnant de la Valachie (1782-1783).

idéal qui suspend notre Vacaresti sur un vallon chanté bien plus tard par le petit fils de Enachitza, et en vers immortels, celui-ci promenait les mélancolies d'un lyrisme auquel le sort n'avait point donné le répit nécessaire pour se fixer. Il commence donc à concevoir cette grammaire, la première qui ait paru où la langue roumaine prend allure et, étouffée qu'elle était hier encore dans le linceul qui l'enveloppait de plis obscurs, devient souveraine, incite les inspirés à révéler leurs oracles; creuse, fouille et, se sentant à base d'éternité, commande de la même voix que celle dont Tacite saluait l'apparition d'un César victorieux. Mais, tout à coup, il doit rentrer et rejoindre la nécessité des temps, qui veut de tous un travail à la Talleyrand.

A Caragea, l'érudit et doux Caragea, prince du Phanar, a succedé *subito* un être d'extraction vulgaire, un de ces favoris du Sultan que celui-ci comble de biens et auxquels il accorde des pouvoirs absurdement illimités. L'homme s'appelle Mavrogheny [1]. Il sort du peuple, mais bien que grossier, inculte, voleur, il est à Constantinople parvenu à la dignité d'amiral. Devinons bien vite que Vacaresco fut banni et, avec lui, des boyards parmi les meilleurs. Ils partent, il part, il s'établit tantôt à Nicopoli, aux bords du Danube, tantôt aux rives de cette île de Rhodes qui lui est familière depuis son adolescence.

Désormais, Vacaresco, et pour longtemps, devra se dévouer uniquement aux travaux de l'esprit. Il s'était permis de juger que, faible par rapport aux puissances qui, en une guerre sans merci, allaient se confronter — il s'agit du conflit qui mettait face à face la Turquie et l'Autriche, d'une part, et la Russie de l'autre — son pauvre petit pays n'avait pas à prendre parti, que le seul souci de servilité menait Mavrogheny à traîner sur les champs de bataille et à livrer aux ravages des Alliés nos moissons et nos forêts qu'ils abattaient à grands coups de hache afin de se garantir contre le froid ourdi de neige l'hiver.

Voici ce que déclare l'historien Fotino, observateur patient et profond et dans les pages duquel plus d'un annaliste cherche et découvre son inspiration: « D'après Fotino, le 3 Août 1787, la Porte Ottomane et la Russie se déclarèrent la guerre et, au printemps de 1788, accompagné de forces importantes, le grand vizir Ioussouff Pacha se dirigea vers le Nord.

[1] Nicolas Mavrogheny, prince régnant de Valachie (1786-1790).

C'est alors que le Voïvode Nicolas (Mavrogheny) trouva l'occasion de s'attaquer aux boyards. Sous prétexte que ceux-ci avaient été hostiles et infidèles à la Porte, il les fit emprisonner, et menaça de les tuer leur arrachant de l'argent. Il exila les frères Brancovan, les frères Ghika, Démètre Racovitza, Jean Morouzy, Vacaresco et son fils Alexandre à l'île de Rhodes... ».

C'est à une femme, une alliée de notre famille, Elena Greceano, et de son fils, que nous devons de posséder sur cet exil de Vacaresco et de son fils un manuscrit précieux. Malgré l'horreur des temps, vaillante et sans hésiter, Elena Greceano rejoignit son époux en Valachie. Quitter Constantinople en pleine guerre n'était point chose facile. On se demande même comment elle parvint à effectuer l'étourdissant voyage. Son arrière petit-fils, mon oncle Stephan Greceano, si éclairé et admiré de tous, petit-fils des chroniqueurs Radu et Serban Greceano et historien lui-même, a transmis à Odobesco des pages sauvées des ondes sanglantes comme Moïse des eaux, et par les mains d'une faible créature à laquelle appartient toute notre reconnaissante vénération. Mais les turcs ne se résignent pas à abandonner Vacaresco. La Porte lui garde et lui témoigne une affectueuse sympathie. Peut-être les Ottomans eux-mêmes avaient-ils compris à quel point, avant tout dévoué à sa patrie, cet homme tremblait pour elle et raillait désespérément la démence qui avait mené notre nation à se mettre auprès de ceux qu'on voyait en train d'affronter le courroux de la Russie.

La Russie. Au-dessus de toutes les terreurs qui nous environnaient, Vacaresco voyait, hantise sans pitié, planer la Russie, infinie, invincible, nourricière d'hommes en qui les vertus asiatiques s'unissaient à un christianisme magique imposé par des hordes auxquelles la mort elle-même semblait un don de Dieu. La Russie blafarde, aux faces camuses, la Russie douée tour à tour de passivité et d'élans, la Russie forteresse, d'où sortaient comme du sein d'un océan des houles armées... la Russie.

Les turcs furent cléments pour Vacaresco. A Nicopole comme à Rhodes, il trouva quelques-uns des amis rencontrés à Stamboul. Logé, lui, le fastueux, dans une sorte de masure emphatique aux longues galeries vitrées qui à Nicopole surplombaient le Danube, contemplant comme Ovide le fleuve d'Hercule dérouler sa limoneuse ardeur. Il mettra à l'exécution un projet — le travail sera un jour l'un des plus singuliers

documents d'érudition, de naïveté, de révélation que possède la littérature roumaine.

Dénoncé par ses victimes, les boyards, Mavrogheny est pris et décapité au village de Bela. De quelle encre légère et rose Vacaresco ne dût-il écrire à ses amis et parents de Valachie et, selon le voeu du Sultan qui lui en avait donné l'ordre, que désormais ils étaient libres tous et que se préparait leur retour à tous. L'occupation autrichienne touchait à sa fin. Accompagné de son fils Alexandre, de cet Aleco Vacaresco, qui devait ajouter quelques rayons de plus à la gloire de leur famille, muni de laissez-passer éclatants, de recommandations flatteuses, il se rend à Adrianopole.

L'infortunée Ecaterina Caragea, sa troisième épouse, a perdu trois de ses enfants le long des trois années épouvantables passées à Nicopoli. Seul lui reste ce Nicolas Vacaresco, qui sera le père de Maria Bibesco, plus tard Princesse de Valachie et épouse de George Bibesco — la famille Bibesco n'avait pas encore apparu au nombre des familles de nos grands boyards, mais elle était destinée à briller aux cimes mêmes de notre histoire.

Vacaresco est à Adrianopole. L'Empire ottoman lui sourit. C'est ici, en regardant de près les choses, que nous pouvons une fois de plus rejoindre M. Jorga, notre Jorga universel: le Jorga qui, après nous avoir amenés à considérer avec équité ce que notre culture doit à celle des Phanariotes, après nous avoir dévoilé la tâche de martyrs accomplie par nos boyards et décrié l'injustice et la jalousie de ceux qui les attaquent et par tradition et par aveuglement, se souvenant que notre naissante démocratie est toute de patriotisme et de générosité, lui a proposé envers nos malheureux défenseurs accablés une gratitude dont nous saluons avec tendresse les symptômes — ceux-ci inattendus, car il n'est et ne sera désormais point de Roumain qui fouillant avec fureur nos annales ne se dira descendant de boyard. Le regret instinctivement d'avoir malmené ceux qui soutinrent leur partie, et malgré les attaques et malgré les outrages, est-il pour quelque chose dans l'étrange revirement. Je l'ignore et le salue avec joie...

Donc au camp des Turcs comme en Autriche, Vacaresco se remet de ses tribulations, la femme qu'il aime a failli mourir, trois de ses jeunes fils sont morts. Il a avec peine franchi trois années de tortures morales et de privations, et pour avoir refusé de se courber devant ce Mavrogheny que le Sultan à présent reniait et qui avait rempli de potences nos campagnes et nos faubourgs. Donc, le temps de son séjour chez les Turcs n'est ni le lieu ni l'occasion de le blâmer. Loin de là. Comme me le disait le noble ami Jorga, il revenait de l'étranger avec une puissance accrue et qui bientôt devait entrer en lice avec le plus séduisant, mais aussi le plus licencieux de nos Princes, je veux dire ce Mourouzy [1] qui, malgré tout, lui fut au début sympathique. La cour de Mourouzy était cour de lettrés, ou plutôt d'intellectuels à la Brantôme. Venus de France, ils entretenaient dans l'esprit du Prince le goût des joutes légères et capiteuses. On versifiait à la Cour, on s'y amusait à toute heure et la Cour finit par devenir comme une sentine de la Régence. D'abord Vacaresco se sentit attiré par ce milieu au charme frivole, le jeune prince commença par le séduire... Odobesco nous donne de ce Mourouzy une pétillante et fulgurante image. Après nous avoir raconté le conflit qui amena le Prince à obliger l'archevêque Filaret de se retirer dans une demeure surveillée aux pieds de la colline de Bucarest qui porte son nom, Odobesco poursuit: «Un journal français contemporain nous le décrit se divertissant au milieu d'un cercle d'Européens, se livrant à des jeux d'esprit, il est intelligent, éclairé, mais amant du luxe et du plaisir, véhément jusqu'à la fureur, irritable, décidé à se faire sur-le-champ obéir. Plus d'une fois la violence de son caractère le jeta dans des conflits déplaisants». Vacaresco ne souffrit pas les manières que prenait Mourouzy vis-à-vis des roumains. Il déclare d'exportation erronée et indigne du grand, du merveilleux pays qu'était la France, ces soi-disant intellectuels qui, exploitant l'aurore de l'attachement roumain pour leur Patrie, la représentaient bassement. Une sourde fureur finit par remplacer chez Vacaresco l'agrément de ses premiers contacts avec le Prince et sa cour. De même qu'il s'était retiré de la politique afin de ne pas aider Mavrogheny dans ses plans et aventures qui se terminèrent de manière funeste et pour le Prince et surtout pour la Valachie, une fois Mavrogheny décapité, la Valachie précipitée dans de nouveaux malheurs, dont seule une neutralité savante la pouvait préserver, Vacaresco eut tôt fait de montrer à nouveau que son âme, son amour de la patrie et un séjour dans les délices de Capoue (car telles il représenta les semaines passées au camp du grand visir), ne se ressentaient pas des compromis de surface auxquels tous les boyards

[1] Alexandre Moruzi, prince régnant de Valachie (1793-1796).

de son temps et de son espèce étaient obligés de se plier. On contait volontiers parmi ses descendants qu'il subit un moment l'attrait dont disposait le volage Mourouzy, recherché et chéri des femmes, âme toute en fanfreluches et étincelles, despote au petit pied, rieur et rageur tour à tour.

Mais l'ex-*drogman*, avant de devenir ce qu'en somme de nos jours représente un « gauleiter » pervers autant que ceux de Florence et de Ravenne, méchant, vaniteux et persifleur, le jeune *podestà* avait trouvé son maître. Il intimidait autant par l'intelligence que par le sarcasme, les mots d'esprit, une perversité de pensée qui dépassait même la cruauté de ses actes. Spirituel, intelligent, cultivé, Vacaresco l'était plus que lui — entre eux, quatrains, bons mots s'échangeaient — le champ de bataille appartint bientôt au Valaque madré. Vacaresco rompit avec Mourouzy qui, d'une main alerte, organisait le pillage et méthodique et débridé de la Valachie. De ravage en ravage, la terre restait sans bras, les paysans étant tels des esclaves liés à des besognes qui n'enrichissaient que Mourouzy et les siens, et, pour les mieux flatter, les Turcs, ses patrons. La famine s'installa dans les villes, et puis dans les villages, la Famine aux dents de tigresse... La Famine et avec elle le Choléra. Et cependant les fêtes continuaient et tous, même ses amis, conjuraient le Prince de prendre des mesures afin de combattre si possible le double fléau.

Finalement Mourouzy lui-même comprit la gravité de l'heure. Un remède? Qui donc lui enseignerait une règle, un moyen? Où se cachait l'issue par laquelle il pouvait s'évader de la calamité qui grandissait de soir en soir et d'aurore en aurore? Vacaresco? Oui, Vacaresco, le plus grand, le plus sage de tous, Vacaresco qui régnait sur les consciences et bien plus que ces Princes de hasard, fils et messagers de toutes les fatalités. Mourouzy piétinait d'impuissance et de fureur. Son palais, et malgré l'absurde protocole qui entourait le Maître, était envahi par les solliciteurs qui lui enjoignaient de sauver le pays et sa propre tête, sur laquelle planaient tant de ressentiments. Brisé, désespéré, réduit enfin, Mourouzy se tordait les mains; et, avec une pétulance qu'il n'avait jusque-là offert qu'au seul plaisir, se lamentait à tout venant. Absurde cependant, il ne consentait pas à abolir l'étiquette dont il avait le culte et la manie.

Il fallait, pour parvenir jusqu'à lui, traverser des salles remplies de gardes, s'incliner en salutations à la Gerolstein, lui rendre des hommages

de véritable gymnastique, dont l'exercice exaspérait les boyards issus d'une noblesse ancienne, d'une de ces noblesses dont Chateaubriand a pu dire que « la noblesse est fille du temps ». Mourouzy ne se souciait ni des humiliations infligées ni de l'histoire...

Vacaresco, consultez Vacaresco, disait-on, d'abord tout bas et puis très haut au tyran désolé. Vacaresco s'impose. Il faut appeler Vacaresco; lui demander des conseils et les suivre. Aux banquets, toujours magnifiques, où le Prince et ses amis s'asseyaient encore, mais découragés au point de laisser intactes devant eux les victuailles dont l'abondance et la préparation ne se ressentaient pas de l'unanime privation, silencieux, les yeux pleins de larmes, les hôtes joyeux de la veille s'épuisaient en soupirs. Un silence sinistre s'était installé au Palais, silence que coupait ce seul murmure: Lui! Lui! il faut le faire venir. Le fair venir. Le Prince le voulait bien. Mais voilà, une grosse difficulté se présentait qu'il avait déjà maintes fois chassée en vain de ses pensées. Vacaresco consentirait-il à revoir le Prince? Celui-ci ne lui avait épargné nul affront, et de très haut. Et pourtant le duel s'était avéré inégal. L'autre, le Valaque, l'avait toujours emporté, et se tenait coi dans sa demeure.

Il avait sur les siens, sur le pays tout entier, un pouvoir mystique qui, vu les circonstances, commençait à effrayer le Prince.

Ah, il devait songer que l'épouse de Vacaresco venait de Constantinople comme la sienne, que seule la brouille invétérée entre les deux hommes avait séparé la *Domnitza* Caragea de la Phanariote sa pareille, son amie. Tout un arsenal de femmes s'établit pour amener entre les deux hommes la rencontre fructueuse que chacun attendait. Le Prince n'ignorait pas que Vacaresco ne se soumettrait jamais au cérémonial qu'il jugeait établi dans l'insolence et le ridicule. Selon la loi des boyards et lorsque l'un d'entre eux parvenait au trône, ils le tenaient pour leur égal, étaient traités de tels, et alors ceux-ci acceptaient ce que le prestige accordé de par son rang à l'heureux élu leur commandait d'agréer avec ferveur et respect. Mais le jeune envoyé de la Porte dépassait la mesure admise — de plus, il n'était pas roumain... Vacaresco jugeait que l'intérêt futur de sa caste entière lui ordonnait de ne point plier l'échine. Il prenait sur lui les droits des boyards...

Les femmes travaillaient de toutes leurs forces. Filandières, ourdisseuses de phrases douces et de projets, on les voyait allant de l'une à l'autre,

et cachées au fond de calèches pompeuses secouées sur un pavé dont les pierres aiguës et les trous boueux étaient, comme ceux de l'enfer, semés de leurs belles intentions, enveloppées de châles précieux et de fourrures splendides, elles aboutissaient chez la *tzatza* (tante) Marioara et la *vara* ou *verisoara* (cousine) Sultanica, où, véritable aréopage en jupons, discutaient de l'affaire, tandis que, vêtues elles aussi d'étoffes charmantes, au tintement des colliers et des bracelets qui marquaient leurs pas, des servantes couraient armées de plateaux d'or et que surmontaient des Himalayas de sucreries. Ah, *verisoara*, comment faire? *verisoara* (cousinette) regardait ses bagues; *tzatza*, savante à traduire, selon le nasillement plus ou moins prolongé de l'évêque qui lisait les Evangiles, si celui-ci était plus ou moins satisfait de l'attitude de ces dames devant Dieu, blâmait un peu Vacaresco. Il devrait céder. Une génuflexion, la tête nue enfin débarrassée de sa haute coiffure... et le pays respirerait. Car, enfin, ma chère, il n'y a que lui... Et un signe de croix pour appeler les bénédictions du Ciel sur le sauveur futur. Vacaresco ne jugeait pas qu'il le pourrait devenir. Il se méfiait des intrigues de l'entourage de Mourouzy, qui d'avance ne voyait en lui qu'un intrus. Cependant, instruit par une *tzatza* voisine de la Cour, il apprenait bientôt que la détresse ambiante y grandissait à chaque minute... Stupidement têtu, le Prince n'abandonnait pas la décision de son orgueil. Vacaresco s'agenouillerait à son seuil ou ne le franchirait pas. Le Patriarche lui-même avait apporté à celui-ci le message impérieux... Soudain, une rumeur se répandit et, prompte comme une coulée d'huile, emplit la ville d'appréhension. Vacaresco était malade... On court aux nouvelles. Malade dangereusement? Non. Mais tout à coup, il s'est senti atteint d'une crise de rhumatisme, il ne peut ni plier les genoux ni lever les bras, il ne peut plus écrire, et le mal a atteint les nerfs de sa tête, qu'il doit tenir roide et préserver de la moindre atteinte du froid. Un secrétaire, jeune étudiant, qui l'avait accompagné à Nicopoli et à Rhodes, lui fait la lecture. Pour s'asseoir ou pour se lever, le pauvre homme s'épuise en efforts douloureux et pousse des cris qui déchirent l'âme. La comédie est jouée à merveille. Et, de plus, une rage de dents exaspère notre boyard. Du côté du Prince les appels deviennent pressants... Et la partie est gagnée, et sauf l'honneur de la noblesse, de la « boyarïe », comme on disait alors.

Changé en automate, aidé par les officiers du Prince à descendre

de son carrosse et à monter l'escalier, la tête enveloppée de bandages, mais surmontée de son énorme bonnet de zibeline, haut et endiamanté, Vacaresco debout toise le Prince et lui demande avec un accent d'ironique respect: «Qu'y a-t-il pour votre service?». Il s'est arrêté un moment sur le seuil et, l'oeil plein d'une triomphale fierté, il les a tous balayés d'un regard vainqueur. «Qu'y a-t-il pour votre service, Seigneur?» Et le Prince, qui a tout compris, mais doit tout subir jusqu'au bout, expose les difficultés de la situation sans secours où le pays se trouve engagé. Avec ses conseillers, avec la Porte elle-même, il a envisagé, ordonné, cédé même, et le fléau à deux têtes, la Famine, mère du Choléra, partout installé... C'est maintenant que la Valachie récolte le résultat du séjour de Vacaresco au camp de Giurgiu et à Adrianopole. Il a des amis à la cour même du Sultan, il est resté en rapports avec eux. Et il conseille à Mourouzy de demander ceci simplement: que les immenses stocks de blé qui sont accumulés dans le pays à destination de la Turquie et auxquels personne n'ose toucher, stocks surveillés jalousement et auxquels nul ne se permet de songer, soient livrés au gouvernement contre promesse formelle — et les Turcs ont tous les moyens du monde de s'assurer que la promesse sera tenue —, promesse formelle de payer tout, dès les prochaines récoltes et à travers les récoltes sans nombre de l'avenir. Faire rentrer à tout prix des cités riveraines du Danube les entassements de céréales qui s'y augmentaient chaque jour; lancer sur le fleuve des carènes agiles destinées à ramener en hâte la nourriture nécessaire à la population; supplier, conjurer; s'adresser en lieu sûr; égrener le *backchich* (pourboire, roi de l'Asie) comme une manne; rien de plus pressé, rien qui ne se pouvait exécuter rapidement. Il a servi la Porte avec énergie, avec dévouement, convaincu qu'il était de cette loyauté des Turcs dont on a été amené à faire grand cas aujourd'hui. Cette loyauté, il l'a préférée aux vaticinations de l'Autriche et à la mauvaise foi des russes. Enfin tout en se desservant devant l'opinion de ceux des siens qui faisaient une politique contraire à la sienne, il parvint à servir de plus son pays, à mitiger sa détresse. Un souffle de reconnaissance et d'amour se répandit sur lui et enveloppa de joie ce coeur de poète, qui n'avait battu que pour le bien et la beauté. Sur le front du glorieux boyard la Roumanie entière adora le rayonnement d'une race qui lui avait consacré tout son génie. Il était la tradition, il était la tendresse, il était l'orgueil. Dans un temps d'universelle terreur,

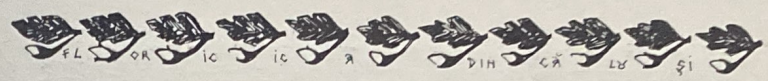
il aura été la clarté. Il aura été l'héroïsme aux jours dont le Prince de Ligne a pu écrire: « Rien ne ressemble à la situation de ces gens-ci ». (Il s'agit des Roumains, naturellement). Informés par les russes d'avoir de la préférence pour les Autrichiens, suspects à ceux-ci qui les croient attachés aux Turcs, ils désirent autant le départ des uns que le retour des autres. « La renommée resplendissante du Poète, de l'érudit, de l'homme d'Etat, s'était selon son voeu établie, sinon en plein Occident, du moins dans des foyers de civilisation où l'on apprenait par ses soins que dans son pays de latins exilés, de réfugiés armés en eux-mêmes contre la barbarie, il existait non pas des esclaves comme l'eussent souhaité les cruels Empires limitrophes, mais des penseurs, des âmes enclines au rêve, à la poésie, à l'exaltation, des hommes enfin. Vacaresco en 1796 est au comble de son bonheur, et de père et de travailleur à la plume et de patriote célébré par tous comme tel. Auprès de lui, son fils aîné, Alexandre, regarde d'un oeil brûlant le flambeau que son père va lui passer. Son cadet, Nicolas, est de belle trempe lyrique, un enfant encore, mais en qui s'avèrent les vertus ancestrales. Ce monde valaque de la fin du 18e brille à travers les brumes de sa destinée, et Vacaresco en est la haute et pénétrante lueur. Certes, Mourouzy le hait toujours, mais en tapinois, et lorsque la Porte met fin momentanément à son despotisme étincelant et pervers, il laisse derrière lui, contre celui qui l'a humilié, traîner cette rageuse menace... «Je t'étranglerai avec les blondes tresses de ma *Domnitza*, de la Princesse ma femme». Seul Alexandre aura à souffrir des fureurs de Mourouzy, que des instances et de bonnes sommes dépensées à séduire les *pachas* ramèneront en Valachie. Mais Vacaresco ne sera plus là pour l'accueillir. Une ombre couronnée de lauriers éternels flottera au-dessus de cette race par le poète louée et aimée avec une si lumineuse insistance. Et c'est cette ombre bienfaisante qu'aux temps des tristesses roumaines je sens à nouveau se glisser sans cesse parmi nous.

Elle rend à notre patrie en péril ce courage et ce génie qu'il tenait d'elle. Dans les sanctuaires que Vacaresco a fait élever, l'ombre, c'est-à-dire le Grand Enachitza, l'ombre prie.

Vacaresco sera resté debout devant l'Histoire. C'est l'essentiel.

O, mon aïeul: Merci.

Hélène Vacaresco



INSCRIPŢIE PE HUMĂ

Anei

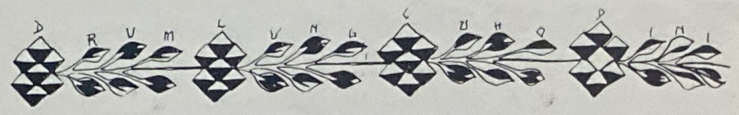
Miss Lucy Johnson, într'o trăiştoară,
Ne-aduse-un pumn de bărăgan din ţară.
Pământule din ţarine umile,
Scăldat de ploi şi scorojit de soare
În tivgi de Domni şi'n cioburi de ulcioare,
Miroşi, măi tată, a cimbru şi-a zambile.

Ne re'ntâlnim, la câtă depărtare
De rădăcina noastră, de izvoare!
Aş vrea să-ţi cânt şi nu mai ştiu să cânt,
C'a ruginit pe-o veche strună viersul:
Crâmpei pierdut şi el în Universul
Rostogolit pe undă, dus de vânt.

De grunjul tău mi-apropii tâmpla, de mult
Albită prin bejenii. Şi-ascult, şi-ascult
Cum curg în el învălurate olturi,
Şi grâul sfânt, în păcănit de care,
Cum tot spre răsărit, pohod la Mare,
Ia drumul către blestemate porturi.

Cine te-a'ntors în brazdă şi în moine
Poate-a murit de mult cu moarte doine.
Dar eu tot îi aud suind opinca
Pe creştete de munte, fulgerate,
Ca să răzbune, tată, pe'nserate
Luceferii furaţi şi pâinea şi tilinca.

Al. Gregorian



COLȚ DE STRADĂ ÎN BUCUREȘTI

Colț de stradă în București,
care mă întâlnești în somn, sau oriunde la drumul mare,
văd și acum, acum, vânzătorul de iaurt numărându-și mărunțișul
(monezi găurite de cincizeci de bani)
cum s'a oprit din numărat și se uită prelung după primăvară,
văd și azi căruța cu un cal breaz, cărând un stânjen de cântece,
cântece care sună în auzul meu ca un clopot sub ape,
scoică aflată undeva, pe o plaje, departe, sau într'o cutie de scrisori.

Încă n'am ajuns atât de departe ca să pot uita, încă mai am timp de gândit
timp de amintit, de reamintit,
timp de pictat fiecare amănunt cu o pensulă mai fină decât o geană.
Colț de stradă în București, aud vocea anticarului Aurică,
broșuri suprarealiste cumpărate cu toptanul
un oltean strigă mere-mere crețești, hai lămâi-lămâile,
Donogoo Tonka, o plachetă uitată de Ilarie Voronca, o carte de Colette,
și câteva fete în uniformă, ieșind de la Școala Centrală.

Când privesc înaintea mea, acuma pe geam văd Avenida Rio Branco,
colț de stradă în București,
Rue de Rivoli,
Bahnhofstrasse,
Girón Unión,

Calle Güemez,
Spitalgasse,
Urdaneta,
Fifth Avenue,
El Malecón,
Kerntnerring
Broadway,
Liliacului colț cu Crăițelor.

Colț de stradă în București
a început în ceasul acesta atomic
o irevocabilă revoluție de petale
și nu știu dacă plouă peste mine cu cenușa din Hiroshima
sau cu aceste petale românești.

Colț de stradă, undeva. Colț cu planeta Marte.
Ca mâine vor ateriza discurile sburătoare.

Ștefan Baciu

MIRCEA ELIADE

ȘANȚURILE

— N'are să plouă, le-am spus. Dacă ne ajută Dumnezeu și Maica Domnului, în noaptea asta o găsim.

Dar eram puțini, vreo douăzeci. Lixandru, cu nepoții, Popa, dascălul — restul mai mult femei.

— Unde sunt ceilalți, părinte? l-am întrebat. Popa ridică din umeri.

— Te faci că nu vezi, nu auzi, spuse. Ia ascultă!...

Am întors capul spre vale. Se auzeau acum mai desluşit, dar încă foarte departe.

— Astea nu-s tunuri rusești, părinte, l-am liniștit. Astea sunt ale noastre. Dar nu vin într'aici. N'au ce să caute pe-aici. Ți-am spus, urcă toți spre Oglindești. Acolo s'au concentrat Nemții. Acolo au să se înfrunte, într'o zi, două...

Popa oftă, scuipă în palme și înfipse adânc lopata în pământ. Dar după câteva clipe se opri din nou.

— Nu poate să fie pe-aici, Marine, spuse. Pe-aici e numai pietriș.

Cum de l-a auzit? Eu n'o văzusem. Nici nu crezusem că va veni în noaptea asta. O lăsasem lângă patul Moșului. — N'așI vrea să moară înainte de a o găsi, îmi spusese. Și nu mai are mult...

Și acum, deodată, era lângă noi, în spatele Popii. Am tresărit amândoi.

— Dacă ai dat de pietriș, e semn bun, părinte, spuse. Așa a fost și în noaptea de Sfântă Mărie. Am dat întâi de pietriș.

Mai trase odată din țigare și mi-o întinse să i-o țin. Ceru târnăcopul. Mă dădui în lături, cu țigarea între degete. Mi-era rușine s'o las pe ea să cerceteze pietrișul cu târnăcopul. Ascultam cum mi se bate inima, mai tare, tot mai tare. S'au adunat și ceilalți.

— Pe-aici trebuie să fie, spuse Ilaria. Așa a fost și de Sfântă Mărie.

Săltă o piatră mare cu târnăcopul.

— Ia vezi Dumneata, Lixandre, spuse.

Apoi întoarse capul spre mine și-i dădui țigarea. Lixandru scormonea sub piatră.

— Poate ne-o ajuta Dumnezeu și Maica Domnului, șopti una din femei făcându-și cruce.

— Binecuvintează-ne, părinte, spuse Lixandru fără să ridice capul. Spune o rugăciune, să nu se mai afunde în pământ.

— Să nu ne mai scape printre degete, cum ne-a scăpat de Sfântă Mărie, vorbi una din femei. Iar de-o fi fermecată...

— Nu e fermecată, o întrerupse dascălul.

Lixandru se înalță din șanț, cu mâna pe târnăcop.

— Lăsați-l pe părinte să spună rugăciunea.

Popa își făcu cruce și plecă fruntea.

— Ajută-ne, Doamne, s'o găsim, că suntem prăpădiți și urgisiți. Și-au să vină vremuri grele, pârjol și foamete... Ajută-ne, Doamne...

Ne închinam toți — și ne rugam.

— Doamne ajută!, spuse Lixandru și îngenunchie din nou în fundul șanțului.

— Cu ajutorul lui Dumnezeu o găsim în noaptea asta, spuse dascălul. Că nu e comoară fermecată. N'are flacăre albastră...

Lixandru scoase piatra și o așeză pe marginea șanțului. Era o piatră mare, bolovănoasă, care parcă se clătina într'una. O apucă dascălul cu amândouă mâinile și o dădu deoparte. Lixandru începu să răscolească din nou cu târnăcopul. Îl priveam toți ținându-ne răsuflarea. După câtva timp îl auzii cum oftează. Nu-i vedeam obrazul, dar îl ghiceam încruntat, amărît.

— Poate n'o fi aici, vorbi Popa. Dacă ne-am întoarce fiecare la șanțurile noastre? Mai avem cinci ceasuri până la ziuă. Dacă ne ajută Dumnezeu, până în zori o găsim.

Făcui semn femeilor de lângă mine să se întoarcă la șanțul lor. Era șanțul al nou, pe care-l începusem cu două nopți mai înainte. Pornea și el, ca toate celelalte, din șosea și se îndrepta spre cimitir. Așa cum ne sfătuise Moșu. Dar femeile șovăiau.

— Ia stați!, șopti una din ele. Parcă se aude ceva.

Se auzeau, surde, depărtate, bubuiturile de tun. Dar se mai auzea ceva, când departe, când foarte aproape. Ca un geamăt, un suspin.

— Nu cumva o fi murit Moșu? strigă deodată Ilaria.

Mă privi scurt, speriată, și porni alergând spre casă.

— Doamne ferește!, făcu Popa închinându-se.

Porni și el; și după el, noi toți.

Nu murise. L-am găsit moțăind, uitându-se la lampă. Ilaria îi înălță capul pe perne.

— Să-mi aprinzi o lumânare, spuse. S'o am aici, lângă mine, că poate se îndură Dumnezeu.

Se apropiase și Popa de pat. Moșu îl privi lung, ca și cum s'ar fi trudit să-l recunoască.

— De ce v'ați întors? îl întrebă. Cui i-a fost frică?

— Femeile, începu Popa. Femeile. Una din femei...

Apoi îmi făcu semn să-l lămuresc eu.

— Li s'a părut că se aude ceva. Dar le-am spus: Astea nu-s tunuri rusești. Sunt ai noștri. Urcă spre Oglindești.

Moșu mă privea și pe mine lung, parcă i-ar fi fost greu să mă recunoască.

— Dar Vasile unde e? de ce-a plecat? întrebă el deodată. Cine o să-mi facă cosciugul?

— Nu te mai gândi, îl întrerupse Popa. Nu te îngropăm noi fără cosciug. Om găsi noi, în șapte sate, dulgher să-ți facă cosciugul.

— Dar nu ca Vasile, spuse Moșu. Nu mai găsim noi meșter ca Vasile.

Întoarse încet capul spre Ilaria.

— De ce-o fi plecat?

— I-a fost frică de Ruși. A fugit și el ca ceilalți, spre munte.

— Poate că nu știe, spuse Moșu, și d'aia a plecat. Că nu știe...

— Ce să știe? îl întrebai.

— Nu știe, repetă coborînd glasul.

Închise din nou ochii. Părea că doarme, senin, împăcat. Popa se așezase pe scaun. Lângă fereastră, Ilaria privea în întunerec, fumând.

— Trebuie s'o găsiți! vorbi deodată Moșu. Că dacă n'o găsiți, nu se îndură Dumnezeu și nu mă ia. Și am să mă chinui așa până după Sfântul Dumitru.

Lixandru, dascălul, ceilalți ne așteptau în curte.

— Ce spune Moșu? întrebă dascălul.

— Spune să ne întoarcem la șanțuri. Că trebuie s'o găsim...

Am pornit toți după Popă, strânși unul într'altul, căci femeilor le era frică.

* * *

Dormeam greu, și Ilaria mă zguduia din toate puterile ca să mă trezească.

— Au venit, șopti. Sunt Nemți.

— Și galbenii? o întrebai.

— Jumătate sunt la Lixandru, să-i împartă oamenilor, când s'or întoarce. Jumătate i-am ascuns sub patul Moșului.

Mă frecam la ochi. Așa dar, nu visasem; găsisem comoara. O găsise Ilaria, către dimineață, când nu mai rămăseseră decât Lixandru, cu nepoții și cu mine. O găsise departe de șanțul în care săpa în neștire Lixandru.

— Ia veniți încoa', ne-a strigat. Mi se pare mie, sau...

Ne-am făcut toți cruce. După socoteala lui Lixandru, erau acolo, în ulcică, peste o mie de galbeni.

— Nu te ridica în picioare, să nu te vadă sentinelele pe fereastră, șopti Ilaria.

Deabușilea, m'am târît până la lada de campanie. Mi-am îmbrăcat tunica de sergent. În piept mai rămăsese o singură decorație, dar era cea bună: Crucea de Fier. Când m'am îndreptat spre ușă, Ilaria își privea obrazul într'o oglinjoară.

— Dacă te poți înțelege cu ei, spune-le că noi nu știm nimic...

Fără îndoială, dormisem adânc. Doar la câteva zeci de metri, pe șosea, se aflau patru camioane, cu mitralierele în poziție de tragere, iar în fața bisericii câteva motociclete. Nu auzisem nimic. Îmi netezeam cu palma tunica. N'o mai îmbrăcasem de mai bine de un an. Dar simțeam că-mi lipsește ceva, și nu-mi dădeam seama ce. Doar după ce-am deschis poarta și am zărit sentinela cu pușca mitralieră și pe cei doi ofițeri, am înțeles ce era. Nu se mai auzeau tunurile.

— *Kamerad!* am strigat de departe. *Ich spreche deutsch. Aber wenig, sehr wenig...*

Unul din ofițeri începu să râdă. Celalt mă privea nedumerit, ca și cum s'ar fi întrebat dacă nu cumva îmi bat joc de ei.

— Vorbim românește, spuse. Ce se întâmplă aici? Unde sunt oamenii?

— Au fugit în munte. Le-a fost frică de Ruși.

Locotenentul care râsese cu atâta poftă mă privea acum prietenos, dar cu mare tristețe. Se apropia încet de mine.

— Unde ți-ai lăsat brațul? mă întrebă.

— La Cotul Donului. În a doua bătălie de învăluire dela Cotul Donului.

— A doua bătălie de învăluire, repetă el visător. A doua bătălie dela Cotul Donului...

Vorbea atât de bine românește, încât nu puteam crede că nu e român. Se întoarse către celalt.

— Cum trebuie să-l salutăm? Ca erou, ca aliat, ca dușman, ca prizonier, ca ostatec?

Părea că stă să izbucnească din nou în râs, dar se stăpâni, își lipi călcâile și mă salută, strigând:

— *Heil! Sieg!*

Soldatul întoarse capul spre el, apoi către mine, își trecu arma în cealaltă mână, și-mi zâmbi.

— Domnul locotenent e scriitor, e poet, începu celalt. Are imaginație, fantezie, humor. Știi ce e aia scriitor? Știi ce e un poet?

— Știu. Am învățat la școală. Am citit și eu poezii. Eminescu, Alexandri.

— Domnul locotenent von Balthasar e un foarte mare poet. Tot atât de mare ca Eminescu. E născut, ca și Eminescu, în Bucovina. Și dacă scapă de Ruși și de Curtea Marțială, are să fie cel mai mare poet al Marelui Reich!

Am ghicit, și am simțit cum mi se bate inima. La început îmi fusese teamă de poet, crezusem că el băuse prea mult. Mă înșelasem.

— Domnul locotenent von Balthasar are imaginație, are fantezie, continuă celalt. Când a dat cu ochii de șanțuri, mi-a spus: Leopold, șanțurile astea le-au pregătit pentru noi. Își inchipuie c'au să câștige bătălia, și pentrucă, probabil, au hotărît să nu mai ia prizonieri, ne-au săpat gropile din timp.

Fără să-și deslipească privirile de ale mele, von Balthasar șuieră câteva cuvinte. Leopold tăcu, zâmbind încurcat.

— Ce e cu șanțurile din marginea satului? mă întrebă von Balthasar. Cine v'a dat ordin să le săpați?

Mă așteptam la întrebare, știam ce-am să răspund, și totuși îmi era frică.

— Căutăm o comoară, începui. Suntem toți oameni săraci. Pe aici, pământul nu e bun. Ne-am hotărît să căutăm comoara, și când om găsi-o, s'o împărțim frățește, creștinește. Suntem vreo sută de familii. Dar acum s'au risipit oamenii, au fugit în munte. Am rămas puțini, și merge greu.

— Ce merge greu?

— Șanțurile. Săpatul șanțurilor. Muncim numai nopțile. Ne cam ferim de vecini. Ne e frică de Ruși. Dacă n'o găsim până ce dau Rușii peste noi, n'o mai găsim niciodată.

— Dar de unde știi c'o s'o găsiți? întrebă Leopold. Cine v'a spus de comoară?

Șovăiam, încercând să zâmbesc. Poate că nu trebuia să le spun.

— E o poveste lungă, am început eu în cele din urmă. Avem aici, cu noi, în sat, un bătrân de peste nouăzeci de ani. El a visat întâi de comoară. A visat pe când era copil, și deatunci visează într'una. Ne-a spus: La începutul începutului, au fost cinci căldări pline cu aur. Așa a fost, pentrucă am visat cinci cruci. Dar patru căldări s'au pierdut de mult, înainte de moșii și strămoșii noștri. Deaceia am tot visat o cruce de aur și patru de lemn negru, patru cruci părăginite. Pe astea patru le-au găsit alții, înaintea noastră...

Von Balthasar își scoase casca și începu să-și șteargă fruntea cu batista. Era o batistă murdară, plină de sânge și de praf.

— Dar de ce ați așteptat atât? mă întrebă.

Și crezând că nu înțeleg, adăogă:

— Dacă bătrânul are 90 de ani și a visat comoara de când era copil, de ce-ați început s'o căutați deabia acum?

Zâmbeam, pentrucă mă pregătisem să-i răspund în așa fel încât să nu ghicească. Nu voiam să afle de Ilaria. Cum a visat și ea, și ne-a hotărît pe toți s'o căutăm, și chiar în noaptea aceia, de Sfântă Mărie, a dat de comoară, a simțit-o sub lopată, dar n'a apucat s'o dezgroape,

pentrucă, până să vină Lixandru cu târnăcopul, comoara s'a afundat ca o săgeată, adânc, în pământ.

— Am început s'o căutăm după 23 August, după ce-am aflat de armistițiu. Până atunci, oamenii se tot codeau. Dar ne-a spus Moșu c'au să vină vremuri grele, că acum e timpul.

— Acum e timpul..., repetă von Balthasar visător. Acum e timpul, pentrucă au să vină vremuri grele. Acum se găsesc comorile, când se prăbușește lumea... Sarmizecetuza!, exclamă el luminându-se deodată la față. Îți mai aduci aminte de Sarmizecetuza?

— Îmi aduc foarte bine aminte. Am învățat la școală. Dacii, strămoșii noștri.

— Dar ei își îngropau comorile când se prăbușea lumea. Iar voi deabia acum începeți să le căutați...

Nu știam ce să răspund, și am ridicat din umeri.

— Așa ne-a spus Moșu. Ne-a spus să căutăm comoara, c'au să vină vremuri grele...

Von Balthasar își înalță ochii spre cer. Parcă începeau să se adune norii.

— Ah! Românie, Românie!, exclamă el privind pe deasupra noastră, peste sat, peste deal. Ce țară! Ce neam!... Ați rămas ce-ați fost, de atâtea mii de ani. S'au risipit zeii, v'a uitat Zalmoxis, dar voi ați rămas așa cum v'au ursit strămoșii voștri...

Își coborî privirile și-mi căută ochii. Parcă ar fi voit să mă fulgere.

— De ce n'ați avut noroc? mă întrebă ridicând glasul. De ce trebuie să vă prăbușiți înainte de vreme?

Îi scăpărau ochii de parcă ar fi fost mâniat.

— Vă prăbușiți în întunerec pentru încă o mie de ani. În întunerec, în adânc, tot mai în adânc...

Își trecu mâna pe frunte, parcă ar fi vrut să ofteze. Apoi se întoarse spre Leopold.

— *Schicksal*! spuse el zâmbind amar.

— *Schicksal*! repetă celalt.

Von Balthasar își puse brusc casca și mă privi din nou. Avea acum privirile reci, înghețate.

— Avem nevoie de oameni, spuse. Avem cu noi destulă dinamită, dar ne trebuiesc și oameni. Trebuie să distrugem șoseaua până la Dumbrăvi. Noi o dinamităm, iar Dumneavoastră săpați șanțuri pe margini. Dar nu cum ați săpat până acum. Ne trebuiesc șanțuri adânci și largi, șanțuri anti-tanc.

Ascultam zâmbind. Îl zărisem de departe și îmi venise inima la loc.

— Credeați c'o să-l las fără cosciug? strigă el.

Vasile se oprise, după obiceiul lui, cu o mână în șold, și toată fața i se luminase.

— I-am adus bradul, spuse. Brad împărătesc.

— Ce e cu dumnealui? întrebă Leopold.

— A venit pentru cosciug, îl lămurii. Cosciug pentru Moșu. Trage să moară. Are peste 90 de ani...

Soldatul ne privea pe rând, nedumirit, încercând să ghicească ce se întâmplă. M'am întors spre el.

— *Sarg*, i-am spus. *Ein schöner Sarg für Grossvater. Neunzig Jahre alt.*

* * *

Ne spusese că are nevoie de clopotniță, că va așeza acolo două mitraliere. Dar ne mai spusese și asta: că dacă nu adunăm oamenii, aruncă biserica în aer. Întâi clopotnița, apoi stranele, apoi ușile împărătești, apoi altarul. Când l-am văzut că urcă dinamita în clopotniță, m'am întors către Popă.

— Ne-au biruit, Părinte. Trebuie să ne supunem. Spune lui Lixandru să adune oamenii. Dacă tot trebuie să facem șanțurile, mai bine să ne apucăm acum, până ce nu începe ploaia.

M'am îndreptat spre casă. Ilaria mă aștepta în tindă. N'o mai recunoșteam. Era ca cea mai frumoasă femeie dela oraș. Nu știam ce să-i spun. Mă uitam la ea.

— Marine, să-ți aduci aminte de mine, așa cum mă vezi acum, tânără și frumoasă...

Mă privea zâmbind, cu mare tristețe.

— Nu știu ce am, adăogă. Mi s'a închis inima, și parcă s'au stins toate. Dar dac'o fi să mor, să mă îngropați așa cum mă vezi acum, cu rochia asta, cu salbă și cu mărgele.

— Zi Doamne ferește!, o întrerupsei, și-mi făcui cruce.

— Acum, că m'ai văzut și ți-am spus...

Se opri, și se făcu deodată albă la față.

— Ce s'aude? mă întrebă coborînd glasul.

— Au pus Nemții dinamită pe șosea. Spun că au ordin să distrugă șoseaua până la Dumbrăvi.

Ascultă așa un timp, apoi își aprinse țigarea.

— Cu rochia asta, repetă, cu salbă și cu mărgele.

Ași fi vrut să-i spun ceva, dar nu știam ce.

— Când mă întreba lumea la Constanța, le spuneam: orfană am fost de când mă știu, dar nu m'a uitat Dumnezeu și mi-a dat un frate vitreg. Frate vitreg, dar mai bun ca fratele de sânge. Dar acum e pe front; pe front, în Rusia.

Se întrerupse iar, și tresări.

— Ce s'aude, Marine?

Ascultam și eu, nedumirit.

— Astea-s tunuri, spusei. Dar nu sunt tunuri românești, și parcă nici nemțești n'ar fi. Seamănă cu brandturile rusești.

— Acum că ți-am spus și m'am liniștit, cum o vrea Dumnezeu. Dar să ții bine minte rochia, adăogă.

Intrai după ea în odaie și mă oprii în prag. Moșu părea că doarme, cu lumânarea aprinsă lângă căpătâi. Căutai revolverul și făcui semn Ilariei să se apropie.

— Eu trebuie să mă duc. Dacă ți-e frică, uite, ține revolverul ăsta. Dar să știi că e încărcat. Să nu...

— Nu, nu mi-e frică, mă întrerupse Ilaria. Nu e asta. Nu mi-e frică de Nemți, nici de Ruși. Doar că mi s'a închis inima, așa deodată...

Deabia când am ajuns în dreptul bisericii mi-am adus aminte că n'am vorbit de comoară. Șovăiam; nu știam dacă e bine să mă întorc. Rezemat de singurul camion care mai rămăsese, von Balthasar mă privea lung. Dar parcă nu m'ar fi văzut.

— Astea-s tunuri rusești, i-am spus apropiindu-mă. Nu se auzeau până adineaori.

Continua să mă privească, privind în gol.

— Păcat de șosea, adăogai. Deabia o reparaserăm...

Dar văzând că nu-mi răspunde am ridicat din umeri și m'am depărtat. N'am mai privit clopotnița. Știam că sunt acolo, cu mitralierele și dinamita.

Auzeam, depărtate și totuși puternice, exploziile pe șosea. Au început să pună încărcătură dublă, mi-am spus. M'am oprit, și am oftat. Nu se mai vedeau camioanele. Trecuseră de crâng, urcau spre Dumbrăvi. Cât puteam cuprinde cu ochii, șoseaua era desfundată și scorojită, parcă ar fi fost ciuruită de bombe.

M'am apropiat de Lixandru.

— Dacă distrug șoseaua până la Dumbrăvi, spusei, nu se vor mai putea întoarce pe aici. Asta înseamnă că se retrag. Se retrag spre munte. Dar atunci, de ce s'au mai concentrat la Oglindești?

Lixandru își trecu palma pe față și scuipă în lături, cătrănit de necaz.

— Spuneai că n'o să vină până aici, că urcă pe la Oglindești. Și acum o să dea puhoiul peste noi...

Scuipă iar și-și ridică privirile spre cer.

— Stă să ploaie, spusei.

— Acum trebuie s'o îngropăm din nou. Bine că n'am apucat să spunem oamenilor. Nu știe decât părintele. Dacă ar fi aflat femeile, tocmai acum, când or să dea Rușii peste noi...

— N'o să vină singuri, îl încurajai eu. Vin cu ai noștri.

Apucase târnăcopul, pregătindu-se să-l înalțe, dar se răsgândi și își furișă privirile în jur, să vadă dacă e cineva prea aproape. Nepoții și cu dascălul săpau la vreo cinci, șase metri, în arătură. Femeile și cu Popa erau de cealaltă parte a șoselii. Lixandru îmi făcu semn să m'apropii.

— Marine, tu te-ai uitat la galbeni? mă întrebă în șoaptă.

Clătinai din cap, și trăsei cu coada ochiului spre dascăl, să văd dacă ar putea auzi.

— Dar Moșu i-a văzut? mai întrebă Lixandru.

— Nu știu. Nu cred. I-a ascuns Ilaria sub patul lui, de dimineață, când a auzit camioanele.

— Mai bine că nu i-a văzut, începu Lixandru după o pauză. Pentrucă asta nu e comoara pe care o visează el de atâta amar de ani.

Nu-l înțelegeam, și Lixandru își învârtea târnăcopul între mâini.

— Moșu ar recunoaște-o cum ar da cu ochii de ea. Întâi și întâi, el ne-a tot vorbit de o căldare cu galbeni, și asta a noastră e o ulcea de lut. Apoi, Moșu a visat comoara de mic copil, acum optzeci și mai bine de ani. Dar când m'am apucat să număr galbenii, am văzut că cei mai mulți sunt noi. Am găsit unii din 1911. Am găsit și un galben grecesc din 1913...

Voiam să spun: Asta înseamnă că sunt două comori..., când am auzit o salvă de artilerie, foarte aproape. Am tresărit amândoi, şi au tresărit şi ceilalţi. Am întors toţi capetele spre vale.

— Ce zici, Marine? strigă Popa de dincolo de şosea. Ce se'ntâmplă?

— Mila lui Dumnezeu, părinte, îl încurajai eu. Poate să fie o coloană care urcă spre noi. Poate au de gând să treacă pe la Dumbrăvi şi să cadă în spatele Nemţilor, când or începe Nemţii să se retragă dela Oglindeşti. Dar ei nu ştiu că au distrus ăştia şoseaua...

Popa îşi lăsă lopata în şanţ, îşi făcu cruce şi se îndreptă spre noi, călcând anevoie pe şoseaua răscolită.

— Au să se împotmolească aici, spuse, au să tabere aici peste noi...

Se opriseră toţi din săpat, unii cu ochii la noi, alţii privind spre vale. Dar curând se auziră mitralierele din clopotniţă. Trăgeau pe deasupra noastră. De bunăseamă, nu ca să ne sperie, ci ca să ne amintească de dinamita pe care o aveau cu ei. Apoi am văzut motocicliştii. Coborîseră pe cărarea de lângă cimitir, şi umblau acum prin arătură, împingându-şi motocicletele.

— *Schnell*! *Schnell*!, ne-au strigat.

Oamenii s'au apucat să sape. Soldaţii au ajuns în şosea, au încălecat motocicletele, ne-au mai strigat odată *Schnell*!, ne-au făcut cu mâna, apoi au pornit-o spre vale.

— Nu mai înţeleg nimic, spusei urmărindu-i cu privirea. Ce vor să facă? Vor să iasă înaintea Ruşilor sau a Românilor?

Lixandru se înalţă din şale.

— Nu e vorba, spuse, galbenii ăştia sunt buni şi ei. Dar dacă n'a fost comoara pe care a visat-o el, Moşu nu moare. Şi se va tot chinui, se va tot chinui, aşa cum se chinuie de patru ani de zile...

* * *

Am găsit-o lângă căpătâiul Moşului. Îi aprindea o nouă lumânare. Popa şi Lixandru s'au aşezat osteniţi pe scaun.

— Nu mai vrea să vorbească, începu Ilaria. De azi dimineaţă n'a scos un singur cuvânt. E supărat pe noi toţi. Dar mai ales e supărat pe mine...

Popa se ridică şi se apropie de pat.

— E adevărat, Moşule? E adevărat că eşti supărat pe noi?

Moşu îşi opri o clipă ochii asupra preotului, apoi ne privi pe rând, fără să rostească un cuvânt. Tăceam toţi. Se auzea doar ferestreul.

— Îl auzi? întrebă din nou Popa. E Vasile. S'a întors Vasile. Ţi-a adus bradul.

— Ştie de Vasile, îl întrerupse Ilaria. I-am spus de azi dimineaţă. Dar nu mi-a răspuns.

Se depărtă de pat, îşi aprinse ţigarea şi ne privi pe toţi, silindu-se să zâmbească.

— Eu am crezut că fac bine, spuse. N'am făcut-o numai pentru el, pentru Moşu, ca să-i mângâi bătrâneţele, să-l ajut să nu se mai chinuie. Am făcut-o pentru întreg satul. Că suntem oameni săraci...

Nu înţelegeam, şi ne uitam lung la ea. Ilaria oftă. Îşi întoarse încet capul spre fereastră.

— V'am minţit atunci, de Sfântă Mărie, când v'am spus că am simţit comoara sub lopată. Dar am crezut că fac bine. Aveam banii ăştia, şi voiam să-i împart cu tot satul. I-am adus astă vară, dela Constanţa.

Se apropie de mine şi-mi puse mâna pe umăr.

— Marine, să nu crezi că i-am fost ţiitoare. Uite, e şi Părintele aici, şi nu mint. Vorbesc ca în faţa lui Dumnezeu. Nu i-am fost ţiitoare, nici lui, nici altcuiva. Dar când a aflat că i s'au prăpădit nepoţii, Grecu m'a chemat şi mi-a spus: Am rămas singur pe lume, şi sunt bătrân. Îţi las ţie galbenii ăştia, pentrucă ai cântat şi ai râs în casa mea atâţia ani, şi mi-ai adus aminte de tinereţe. Mai am şi alţi bani, am şi casa asta, am şi pământ — şi are cine să mă îngroape. Dar de galbenii ăştia nu ştie nimeni. Ascunde-i bine...

Moşu o ascultase adânc, fără să clintească, dar parcă n'ar fi auzit-o. Parcă s'ar fi trudit să asculte altceva, din altă parte.

— Acum, că v'am mărturisit tot şi m'am liniştit, aşi vrea să-i cer iertare c'am îngropat galbenii şi m'am prefăcut că-i găsesc. Aşi vrea să-i cer iertare Moşului, dar nu ştiu cum. Îl simt supărat pe mine. Nu vrea să-mi vorbească. M'am gândit că dacă e şi părintele de faţă, şi dacă o să-l rugăm toţi, o să mă ierte... Că eu am crezut că-l ajut. Că dacă a visat la comoara asta de când era copil...

Moşul îşi înălţă fruntea şi-şi roti privirile pe deasupra noastră. Parcă s'ar fi pregătit să ne spună ceva. Aşteptam toţi, ţinându-ne răsuflarea.

Dar el își împreună mâinile, și începu să-și miște degetele, ca și cum ar fi vrut să se pipăie, apoi, opintindu-se, oftând adânc, dădu pătura laoparte. Am încremenit toți. Era îmbrăcat, și avea opincile cele noi. Nu le mai încălțase de când căzuse la pat.

— Lăsați-l!, strigă Ilaria văzând că voiam să-l împiedecăm să se dea jos. Lăsați-l să facă ce vrea el! Destul l-am chinuit până acum.

Îl sprijini, și Moșu se ridică deodată în picioare. M'am mirat cât se făcuse de mic. Cât zăcuse, îl credeam tot atât de înalt și de falnic ca pe vremuri. Și deabia acum se vedea, întreagă, barba albă acoperindu-i pieptul. Întinse mâna, parcă ar fi căutat ceva.

— Toiagul, am șoptit. Își caută toiagul.

M'am dus repede și i l-am adus.

— Încotro, Moșule? îl întrebă Popa.

Parcă nu l-ar fi auzit. Rezemat de brațul Ilariei, și cu toiagul în mâna dreaptă, Moșu se îndreptă șovăind spre ușă. Mi se păru că șchioapătă. Dar își târșia când un picior, când celalt.

— Minunea lui Dumnezeu!, spuse Lixandru făcându-și cruce.

Ne-am luat după ei. Porniseră spre biserică. Se cutremura pământul, și Lixandru întoarse capul către mine.

— Asta e artileria grea, șoptii.

Când dădu cu ochii de noi, von Balthasar tresări — apoi coborî din camion și ne ieși înainte. Mi se părea că vorbește singur. Dar poate că recita. Poate că recita vreo poezie de-a lui. Și-a dus mâna la cască, și-a ciocnit călcâile, și ne-a salutat. Apoi s'a apropiat de mine.

— Leopold își va frânge mâinile când va auzi, spuse. Și nu mă va ierta niciodată că l-am trimis la Dumbrăvi....

— El a voit, am încercat eu să-l lămuresc. S'a ridicat singur din pat și și-a căutat toiagul. Dar Ilaria are dreptate. Trebuie să-l lăsăm să facă ce vrea.

— Antigona, spuse von Balthasar, privind-o zâmbind. Sau poate Cordelia, sprijinînd pe Regele Lear. Leopold ar fi ghicit îndată. El e regizor. El ar fi înțeles. Ar fi știut cum să privească, și să se mire, și să se minuneze...

Ne-au văzut și femeile, și s'au luat după noi, făcându-și cruce.

— Dar unde vreți să-l duceți? izbucni von Balthasar când am trecut de biserică. Nu-l vedeți că e orb și surd?

— Nu e orb, spuse Ilaria oprindu-se și întorcând capul.

Dar Moșu o trase după el. Călca încet și șubred, și poate s'ar fi prăbușit dacă nu l-ar fi sprijinit Ilaria. Dar parcă nu se mai putea opri.

— Nu e orb. Știe unde vrea să meargă, dar nu vrea să ne spună.

— Nu-l vedeți că stă să moară? adăogă von Balthasar cu o mare tristețe.

Ilaria întoarse din nou capul și-l privi adânc.

— Stă să moară, repetă von Balthasar. Dar poate e mai bine așa. Are să moară în picioare, ca strămoșii lui.

— Nu moare, spuse Lixandru. Îl cunoaștem noi. Nu moare.

Von Balthasar ridică din umeri și zâmbi.

— Toți murim, spuse el visător. Chiar și zeii mor. Până și Zalmoxis a murit.

— Dumnezeu nu moare, vorbi Popa fără să-l privească. Dumnezeu adevărat nu moare.

— A rămas cu voi o mie de ani, continuă von Balthasar, și apoi s'a dus. V'a părăsit. A intrat în peștera lui, și n'a mai ieșit. Sau poate s'a înălțat la cer, adăogă ridicându-și privirile spre munte.

Se adunaseră acum toți câți mai erau. Ieșisem din sat. Ilaria ar fi vrut să-l ducă pe una din poteci, dar Moșu se îndreptase hotărît spre șosea.

— E de neînțeles cum de-și mai poate aduce aminte, șopti von Balthasar.

Parcă se făcuse deodată palid.

— Nu mai vede, nu mai aude, nu mai vorbește, și acum, într'o clipă sau poate în zece minute, va muri. Dar totuși își aduce aminte. După o mie de ani, își aduce aminte...

Când a ajuns în șosea, Moșu s'a oprit și a început să caute cu toiagul. Căuta poate marginea șoselii, acolo unde ne spusese el să începem șanțurile. Von Balthasar îl privea fermecat.

— Așa se va întâmpla și cu voi. După o mie de ani de întunerec, o să vă aduceți aminte. Și o s'o luați dela început...

Moșu a dat de pietrele smulse și sfărâmate de dinamită, și-a plecat genunchii și a întins mâna, a început să pipăie. Lua în mână, una câte una, pietrele pe care le găsea. A ajuns așa în marginea gropii pe care o făcuse prima încărcătură de dinamită. A mai pipăit un timp, parcă

i-ar fi fost greu să înțeleagă. Încet, s'a ridicat în picioare și și-a întors capul spre noi, l-a rotit în toate părțile. Ilaria l-a simțit deodată moale, și l-a prins în brațe.

— S'a prăpădit Moșu, Marine!, a strigat. S'a prăpădit și nu mi-a vorbit. Nu m'a iertat!

* * *

L-am văzut cum a pornit camionul și, cu multă dibăcie, a izbutit să-l aducă în șosea, până în marginea gropilor. S'a coborît și, fără să oprească motorul, a scos din camion câteva bidoane cu benzină — apoi a început să-l împingă dela spate. Când camionul s'a răsturnat pe o rână, în groapă, l-a stropit cu benzină și i-a dat foc.

Se întorcea agale. Dând cu ochii de mine, mi-a zâmbit.

— Păcat, că e fată frumoasă, spuse. De ce-o lași să fumeze?

— A trăit multă vreme la Constanța, în casa unui grec bătrân, îl lămurii eu. Acolo s'a învățat să fumeze.

Priveam cu jale camionul arzând. Mă gândeam că ne-ar fi putut rămâne nouă.

— Mi se pare c'ai ghicit, spuse. Face și asta parte din manevra de diversiune de azi dimineață. Dar nu cred că va reuși. La ora asta ar fi trebuit să fim de mult sub foc.

I-am arătat obuzele care cădeau la răstimpuri la mai puțin de un kilometru de marginea satului. A zâmbit, ridicând din umeri.

— Astea sunt nimica toată, spuse. Brandturi. Dacă ar fi crezut că vrem să rezistăm la Dumbrăvi, și-ar fi concentrat focul pe șosea, dincolo de crâng.

Ridică brațul și-mi arătă crângul.

— E foarte frumoasă, spuse. Ilaria, parcă așa o chiamă.

— Da, Ilaria.

— Ilaria, repetă el zâmbind. E nume frumos. Dar nu i se potrivește. E prea tristă.

M'am prefăcut că nu înțeleg și mi-am întors din nou privirile spre camion.

— Când vă retrageți? l-am întrebat deodată. Voim să-l ducem în biserică. Până la noapte cosciugul e gata, și vrem să-l ducem în biserică. Dar cu dinamita în clopotniță...

— Am scos focoasele, mă întrerupse von Balthasar. Nu mai e nicio primejdie.

— Dar dacă au să tragă cu mitralierele din clopotniță, stăruii eu.

— Cine să tragă? mă întrebă zâmbind. Patrula a plecat de mult. Acum e undeva prin pădure. Dacă au noroc, au să ajungă coloana la Dumbrăvi.

Mă uitam la el, și parcă nu-mi venea să-l cred.

— Da, am rămas singur, continuă von Balthasar. Vreau să văd cât de departe te poate duce o manevră de diversiune care n'a fost bine pregătită.

— Atunci de ce-ați mai trimis motocicliștii în vale? I-ați prăpădit degeaba.

— Nu degeaba. Poate că unul, doi, tot au scăpat. Și astfel au putut să transmită informațiile. Informații false, bine înțeles. Concentrarea la Dumbrăvi, și celelalte.

Obuzele continuau să cadă, unele din ele destul de aproape de șosea.

— Probabil că n'a scăpat niciunul, făcu von Balthasar visător. Sau, dacă au scăpat, nu i-au interogat; sau, interogându-i, nu i-au crezut...

Se îndreptă hotărît spre sat. În dreptul bisericii îl aștepta Lixandru, cu nepoții și un grup de femei.

— Ne-ați muncit ca niște robi, strigă Lixandru sprijinindu-se în târnăcop. Ne-ați silit să ne punem și femeile la jug, ca pe vite.

Scuipă mâniat în lături, apoi arătă clopotnița.

— Nici de biserică nu v'ați îndurat. Ați intrat cu mitralierele în sfântul lăcaș. Ați pus dinamită în clopotniță.

Von Balthasar îl ascultase țeapăn, aproape în poziție de drepți. Se făcuse foarte palid. Pe neașteptate, duse mâna la cască, salută, apoi își scoase centironul cu revolverul și i-l întinse, fără să spună un cuvânt. Văzându-l că șovăie, m'am apropiat de Lixandru.

— Ia-i revolverul, i-am spus. S'a predat. Acum e prizonierul nostru.

— Așa crede el, că e prizonier, făcu Lixandru. O să vedem...

Pentru întâia oară de când dăduse cu ochii de Lixandru, von Balthasar zâmbi.

— Moartea este oriunde frumoasă și fără înțeles, spuse. Dar dacă ai norocul să mori în fața bisericii...

Lixandru îl mai privi odată, cu asprime, apoi plecă spre casă. Își

pusese târnăcopul pe umăr și cântărea centironul în mâna dreaptă. Von Balthasar îl urmări mult timp cu privirile. Își scoase casca, o învârti între degete, apoi căută cu ochii un loc potrivit, și o zvârli. Se apropie de mine.

— Nu știu dacă așa ți s'a întâmplat și dumitale. Nu cred că e frică de moarte. Dar în fiecare dimineață îmi spun: Poate că aici are să se întâmple. Poate că ăsta e locul.

Rămăsese cu ochii pierduți, și zâmbi. Nu știam că o zărise pe Ilaria apropiindu-se.

— Când am ajuns azi dimineață, și am văzut șanțurile, i-am spus lui Leopold: Îmi place satul, că e în marginea crângului. Îmi place și biserica, și ar fi mare păcat dacă va trebui s'o zvârlim în aer. Dar nu-mi plac șanțurile. Au ceva sinistru și inutil, și poate chiar ceva diavolesc. Nu mi-ar place să mor aici. Sunt prea multe șanțuri proaspete... Noroc că mi-ați spus de comoară, adăogă. Și atunci m'am liniștit.

Zâmbea, cu ochii în ochii Ilariei.

* * *

Se întunecase bine când l-am adus în biserică. De cealaltă parte, spre vale, cerul se aprinsese și pâlpâia.

— Numai de-ar începe să plouă, spuse dascălul. Să nu se'ntindă focul.

Obuzele cădeau acum dincolo de crâng, pe șoseaua spre Dumbrăvi. Ieșeam mereu din biserică să văd ce se întâmplă. Mă duceam până la cimitir, mă întorceam printre șanțuri, — să nu mă atingă schijele dac'or fi să schimbe tirul pe neașteptate.

— Credeam c'ai rămas cu ceilalți, să-l priveghiezi, i-am spus când am zărit-o așezată pe o piatră în marginea șoselii.

— O să-l priveghiem toți, toată noaptea, răspunse Ilaria fără să mă privească. Ne-a spus părintele să ne adunăm toți și să petrecem noaptea în biserică. Dac'or intra întâi Rușii și ne-or vedea strânși în biserică, poate se îndură de noi.

— N'or să vină singuri, o liniștii eu. Dacă...

— Marine!, mă întrerupse ea ridicându-se deodată și apucându-mă de mână. Marine, să nu-l omorîți, că e păcat de tinerețele lui.

— E prizonier, i-am spus. Nu-l putem omorî.

— Să-l îmbrăcăm cu haine de-ale noastre și să-l ținem aici, ascuns, până o trece prăpădul.

Coborîse glasul, căci îl văzuse. Venea și el pe cărarea de lângă cimitir. Când se apropie de mine, privi lung Crucea de Fier.

— Ar trebui s'o scoți, spuse. Nu mai e de niciun folos...

— Dacă n'a căzut dela sine, eu n'am de ce s'o scot. Nu mi-e rușine de ea...

Parcă ar fi vrut să spună ceva, dar se stăpâni — și mă privi din nou, amar.

— Ce rău îmi pare că nu pot scrie poezii în românește. Am încercat de mai multe ori, dar nu merge. Am încercat chiar să-mi traduc unele poezii, dar parcă nu mai e acelaș lucru. Parcă n'ar mai fi poeziile mele... Îmi pare rău.

Rămăsese cu privirile pierdute spre vale.

— I-am spus, începu deodată Ilaria. I-am spus, și mi-a răspuns că ești prizonier, că nu te pot omorî... O să-ți găsim niște haine, o să te ascundem...

Von Balthasar întoarse repede capul spre noi. Părea mâniat, dar și de data aceasta izbuti să se stăpânească.

— Dacă au de gând să mă omoare, au dreptul. Au dreptul, pentrucă nu sunt prizonier. Civilii nu pot lua prizonieri. Eu nu m'am predat. M'am pus la dispoziția lui, m'am constituit victimă de bună voie. Dealtfel, nici nu puteam face altceva, adăogă mai mult pentru sine. Dacă m'ar fi împușcat pe loc, n'ar fi fost o crimă.

— Dar Marin spune că n'au să te omoare, șopti Ilaria.

Von Balthasar ne privi pe amândoi cu multă blândețe, apoi ridică din umeri.

— Îmi pare totuși rău că nu pot scrie poezii în românește. Mi-ar fi plăcut să mă ascultați și să mă cunoașteți. Dacă am să mor aici, o să mă îngropați într'unul din șanțurile acestea gata făcute. N'are importanță. Dar mi-ar părea rău.

— Marin spune că n'au să te omoare, repetă Ilaria. N'au să te omoare.

— Mi-ar părea rău, continuă von Balthasar visător. Mi-ar părea rău pentrucă n'ați știut, și n'o să știți niciodată, cât de bine v'am înțeles. Afară de poeți, nu vă înțelege nimeni. Cineva trebuie să aibă măcar

un dram de nenoroc, ca să vă înţeleagă. N'aţi avut noroc acum trei mii de ani, şi nici acum o mie de ani, şi nici de data aceasta n'aţi avut noroc. Dar v'aţi amintit şi aţi luat-o dela început. Şi tot aşa o veţi lua dela început într'o mie de ani, şi vă veţi aminti. Tot ce vorbim noi acum, şi tot ce s'a întâmplat astăzi, şi tot răul pe care vi l-am făcut, de toate acestea vă veţi aminti — şi o veţi lua dela început.

— Acum eşti prizonier, spuse Ilaria. Te-am iertat.

— Acesta e şi destinul poetului, continuă von Balthasar întorcându-se spre vale. Să tot încerce, şi să nu izbutească, dar să încerce din nou, luând-o dela început. Şi de fiecare dată, amintindu-şi tot ce-a greşit şi tot ce n'a izbutit şi tot ce-a terfelit. Amintindu-şi, şi încercând din nou. Încăodată. Încăodată. Aşa cum încercaţi şi voi. Fără să crâcniţi, fără să obosiţi. Dar amintindu-vă tot ce vi s'a întâmplat, toate înfrângerile, toate umilinţele, toate trădările.

Am oftat amândoi, şi von Balthasar întoarse repede capul spre noi.

— Într'o mie de ani, copiii voştri au să-şi amintească de comoara pe care aţi căutat-o, şi au s'o caute din nou. Au să sape alte şanţuri. Şi au să-şi amintească şi de mine, şi de Leopold, cum am intrat într'o dimineaţă în satul vostru şi v'am pus să săpaţi din nou. Alte şanţuri. Şanţuri adânci, în care să se înglodească tancurile. Au să-şi amintească de mine şi de tot răul pe care vi l-am făcut, şi au să mă blesteme. Numai voi mai ştiţi să blestemaţi. Şi n'am să mă pot odihni. Are să treacă o mie de ani, şi n'am să mă pot odihni...

Ilaria se apropiase de el. Mi-am plecat ochii şi m'am îndreptat încet spre biserică.

* * *

Între lumânări, Moşu părea că doarme. În strane, câteva femei moţăiau cu capetele sprijinite pe braţe. M'am simţit deodată obosit. M'am rezemat de perete şi am închis ochii. Peretele era rece, mai rece ca piatra peşterii, şi simţeam cum mă pătrunde frigul, parcă ar fi voit să mă trezească. M'am trezit şi am început să mă frec la ochi.

— Au venit!, am auzit pe cineva, deafară. Sunt Ruşi!

M'am repezit şi am început să alerg. Nu ştiam cât putea fi ceasul. Când i-am văzut înaintând pe şosea, am ridicat braţul şi am strigat de departe.

— *Brat! Brat! Ia govoriu po russki!*

Alergam spre ei, cu braţul ridicat, strigând.

— *Brat! Rumunski! Zdies niet Niemetzi!*

Apoi m'am oprit, ca să-mi trag răsuflarea.

— Ce te-a apucat? strigă unul din ei. Suntem români. Ruşii urcă pe la Oglindeşti.

Am oftat, şi am voit să-mi fac cruce.

— Asta-i şoseaua spre Dumbrăvi? mă întrebă un sublocotenent.

I-o arătai, aşa cum se vedea, la câţiva metri, surpată şi zdrenţuită.

— Asta e, dar au distrus-o Nemţii cu dinamită, azi dimineaţă... Dar degeaba vă duceţi, adăogai. Nu-i mai găsiţi la Dumbrăvi. Mi-au spus că voiau să facă o manevră de diversiune.

Sublocotenentul zâmbi, apoi făcu semn plutonului, şi porni mai departe.

— Ne-au distrus şoseaua ca să facă o manevră de diversiune, strigai eu din urmă. Nu i-ar mai ajuta Dumnezeu!...

* * *

După ce a început să plouă, ieşeam tot mai rar din biserică. Se adunaseră aproape toţi acum. Câteva bătrâne plângeau încet la căpătâiul Moşului, lângă lumânările de ceară. Popa, dascălul, Vasile, toţi ceilalţi, moţăiau în strane.

De câte ori ieşeam, îi găseam alături, sub nucul din faţa bisericii. Nu-i mai întrebam nimic, acum. Treceam pe lângă ei, şi le zâmbeam. Trebuie să fiu cu ochii în patru, îmi spuneam, căci sunt singurul care vorbesc puţin rusește. Poate că soldaţii nu ştiau. Poate că şi Ruşii urcă tot pe aici.

Dar eram obosit, istovit. Când mi-a spus unul din nepoţii lui Lixandru că parcă s'ar fi auzit un tanc, n'am înţeles dela început. Dacă aşi fi înţeles, aşi fi alergat şi le-aşi fi strigat că şoseaua e desfundată. L-am auzit, însă, când s'a împotmolit în şanţuri, şi am început să fug.

— Să nu se aprindă tancul şi să ardă de vii!, le-am spus trecând pe lângă ei.

Îi auzeam pe amândoi, în urma mea, alergând. Apoi am auzit şi pe ceilalţi. Veneau şi Lixandru cu nepoţii, şi dascălul, şi Popa.

Tancul se zmucea orbește să iasă din șanțuri. La vreo zece metri în urma lui, pe șosea, se oprise un alt tanc. Zărisem și plutonul înaintând pe marginea șoselei. Voiam să le strig: Așteptați-ne să vă ajutăm și noi, când am auzit mitraliere din clopotniță. Am întors speriat capul. L-am văzut pe von Balthasar. Împietrise, cu privirile spre clopotniță. În acea clipă au început să tragă și cei din tanc, și apoi am auzit puștile mitraliere ale soldaților de pe șosea. M'am trântit și le-am strigat:

— La pământ! Trântiți-vă la pământ!

Von Balthasar rămăsese în picioare, cu capul întors spre biserică, și, lângă el, Ilaria, ca și cum n'ar fi auzit nimic, ca și cum n'ar fi înțeles ce se întâmplă.

— La pământ! le-am strigat.

Apoi i-am văzut pe amândoi prăvălindu-se, foarte aproape de șanțuri. M'am târît ținându-mi răsuflarea.

— Ilaria! am strigat apucându-i mâna. Ilaria!

— Spunea că nu scapă, a șoptit. Spunea că ăsta e locul...

Era caldă și mă privea cu ochii deschiși. Dar eu știam.

Mircea Eliade

COLIND

La ochiul alb, la sărătură,
și nu de lacrimi ori de apă,
— că lacrimi sare se făcură
și perle'n salbă de surată —,

pe nori adus, din pisc în pisc,
pe ploi prelins din văi în văi,
și răstignit pe galben disc,
la stână plâns de câinii răi,

a poposit cât mai era,
din ce fusese mai nimic,
(suflare ce bătea abia),
pe culmea lumii obrintit.

Hăt, colo, vede Palmă Stat
ce mișună de gărgăuni
(de Statu Palmă încălțat),
cu oameni rumegând tăciuni.

La stânga Sfatului, mai sus,
la dreapta latului mai jos,
în locul Tatălui prepus,
ipochimenul sta pe dos.

Şi tot gealat după gealaţi
haleau din hălci de carne vie
şi împroşcau cu terci şi lapţi
din munţi în vale pe câmpie.

Din piva unui puticar
tot năpădeau păcle verzui,
a cincea roată dela car
bătea în ţeste cui de cui.

Tot flori apuse în ciuperci
şi păsări înghеţate'n şerpi!
Izvoare negre de holerci
făceau butacii viei sterpi.

La ochiul alb, la sărătură,
şi nu de lacrimi ci de apă,
dintr'o suflare se făcură
toate-o noapte'nfricoşată.

Dar mai căzu din ghioc o stea
ce sloiul nopţii străbătând
la ochiul alb se aprindea...
Şi tot legând un pai şi gând,

spăla'mpietrita sărătură,
făcea tărîm neînceput;
izvoare sunt, şi iarăşi cură
cu raze nouă, ne'ntrerupt!

Horia Stamatu

EXIL

Lacomi cormoranii prind iar peşte,
Iar prind peşte, lacomi, balta să o secе
De argintul toamnei, cum ziua descreşte,
Creşte umbra morţii peste fruntea rece,

Peste cerul vânăt... cu străinul soare
Vânturile mute vântură rugină,
Negreşit sfârşitul molcolm să-l coboare
Peste balta albă, oarbă în lumină.

Rece fruntea, frate! Inima lipită
De-altă inimă, neîncetat se cere.
Din adânc strig, frate! Culegând tăcere,
Cerului cocorii înoiesc ispită.

Paul Miron

GEORGE RACOVEANU

OMORÎREA LUI ROBETE

Urmat de un dorobanț înarmat, deținutul Iancu Bălu fu adus în fața judecătorilor. Acuzația era grea: omor cu premeditare. Ea se sprijinea pe două mărturii, nu în afară de orice dubiu. Deaceea și cercetările nu erau încheiate. Pentru ducerea lor la sfârșit bun procurorul ceruse prelungirea detențiunii omului, care « după toate indiciile poate fi un criminal periculos ».

Auzind aceste cuvinte pronunțate de procuror, Iancu Bălu izbucni: « I-auzi, ticălosul! I-auzi ce spune! A fost în casa mea, l-am omenit, știe cine sânt și cine-am fost! Și-acum i-auzi ce vorbește dracu' prin el! Dorobanț! Ia-mă și du-mă! Închideți-mă și țineți-mă până vă va ajunge și pe voi mânia lui Dumnezeu, cum l-a ajuns pe hoțul de popă! »

* * *

Asupra lui Iancu Bălu, om cu vază și cu stare, fost primar « peste șapte sate », plana bănuiala de a-l fi ucis, hoțește, pe Matei Robete, finu-său. Robete fusese găsit cu beregata tăiată, prăvălit pe spate în odaia a cărei ușe dă spre prispa casei. Din casă nu lipsea nimic. Chimirul celui omorît era neatins: curelușa închizătoare nu era desfăcută; în chimir, bani bunișori. Nu putea, deci, fi vorba de hoți. Robete fusese omorît din răsbunare. Dar lumea satului nu știa de vreun dușman, ori de vreo faptă rea săvârșită cuiva de cel ucis. Om blajin și săritor, Robete era iubit de săteni. Rămăsese neînsurat. Împlinise decurând vârsta de 30 de ani. De vreo legătură a lui cu femee nu-i era nimănui cunoscut.

Și totuși cineva spusese că « are să-l împuște »: o spusese Iancu Bălu, nașului său...

Lucrurile se petrecuseră așa:

Iancu Bălu, om trecut de 50 de ani, plecase la pădure cu șase sănii, cu două slugi, doi oameni tocmiți și trei fini: Ion Lupu, Ghiță Căpăstrariu și Matei Robete. Era sfârșit de Noemvrie și căzuse zăpadă grea. Pădurea din Berindeiu începea de la Cotul cu Pricina și se lăsa spre miază-zi până în hotarul Budăneștilor. Era pădure de moștină, folosită în devălmășie de Iancu și de sora lui, mai mare, Stana. Nu făcuseră împărțeala, că Bălașa, soția lui Iancu, se dovedise a fi stearpă; așa că Stana cu feciorii ei aveau bună nădejde de moștenire, nu numai a pădurii, ci și a pământurilor pe care vrednicia lui Iancu le adunase, cu timpul. Decurând, însă, Iancu înfiiase o fată de 9 ani: pe Nica, fata Mariei Aldea. Maria nu fusese măritată. Satul vorbea că Nica ar fi fata lui Iancu.

Prin înfierea Nicăi, nădejdile Stanei se spulberaseră. În sufletul surorii și'n sufletele nepoților locul dragostei pentru Iancu îl luase ura. Dar ea nu isbucnise încă...

* * *

Ajungând Iancu, cu oamenii, la pădure, nu mică îi fu mirarea aflând aci pe bătrâna lui soră cu cei șapte feciori ai ei, dintre cari doi încă neînsurați. Cu vorbe unse cu miere și cu brațele deschise, Stana înaintă spre Iancu, chipurile ca să-l îmbrățișeze. În urma ei feciorii, cu securile pe mâna stângă, se desfășurau « în potcoavă ». Ion Lupu, pricepând lucrul, strigă: « Nașule, păzea! » și ieși cu securea în întâmpinarea feciorilor Stanei. Iancu Bălu a mai avut vreme s'arunce la pământ « cățeaua ». Subt scutul securii lui Ion Lupu și scos la larg de cele două slugi, a putut ajunge la o sanie și dând biciu boilor să alunece la vale și să scape. O! de-ar fi avut pușca cu el! Dar nu se gândise la rău. Ceilalți fini — Căpăstrariu și Robete — ca și oamenii tocmiți dăduseră, din capul locului, bir cu fugiții. Ion Lupu rămăsese singur, încercuit de feciorii Stanei. El se putea ușor lupta cu trei voinici. Dar asupra lui erau acum șapte. Pe doi din ei îi deșălase, cu muchea securii: zăceau în zăpadă. Dar la vreo sanie nu mai era chip s'ajungă. Și astfel, l-au doborît. Apoi l-au legat, cu picioarele înainte, de una din săniile lor și ajungând la marginea satului, l-au deslegat și l-au lăsat acolo.

Când Iancu Bălu s'a întors, cu pușca lui cu două țevi, l-a aflat acolo, sdrobit. L-a dus acasă și l-a îngrijit. A adus, de la Severin, doctor și i-a purtat de grijă, ca un părinte. Aproape un an de zile a bolit Ion Lupu. Dar n'a rămas schilav. De la întâmplarea asta, finul Lupu, cu femeea și cu copiii, au trăit din avutul lui Iancu Bălu, care i-a socotit, pe toți, copiii lui. Ceilalți doi fini, care-l lăsaseră în mânile dușmanilor și fugiseră, erau pentru el « câni ». Sora vicleană: « căţea ». A spus, în gura mare, că la moartea « căţelei » nu se va duce, și pe cei doi « câni », de-i vor ieși în cale, îi va împușca.

De la întâmplarea asta, Iancu Bălu nu se mai despărțea de pușcă. Cei amenințați îl ocoleau.

* * *

De sfântul Vasile era obiceiu din bătrâni ca finii să vină, cu plocon, la naș: colaci, coaste ori buturi de porc, trandafiri, fucii cu țuică, ori butuleac de vin. Îndemnat de cel viclean, Ghiță Căpăstrariu și-a întocmit și el ploconul și, luându-și de mână copilașul de 3 ani, pe care Iancu îl iubea deosebi, s'a avântat până la curtea casei nașului. Iancu Bălu era sus în balconul casei lui de piatră. Când l-a zărit pe Ghiță în curte, a strigat unei slugi care era aproape: « Pușca! Adu-mi pușca! Sufletul lui de câne! » Înspăimântat, finul a lăsat jos ploconul și, uitându-și și de copil, a luat-o la fugă. Cei ai casei îi ascunseseră lui Iancu pușca. Dar i-a silit să i-o dea. A coborît jos. A luat ploconul, înfășurat într'o față de masă cu alesături, l-a atârnat de niște lemne, apoi a tras în el cu pușca.

* * *

Asta se petrecuse în ziua de anul nou. Matei Robete fusese tăiat la sfârșitul lunii Mai. Iancu Bălu era om pornit. Dar nu era laș. Așezase el pe spinarea multora « plumbul » lui (toiagul cu plumb la cap). Și cu pușca trăsese după unii: așa, ca spărietură. Că Iancu ar fi fost în stare să-l taie, noaptea hoțește, pe Matei Robete, nu credea nimeni.

Dar în ziua în care s'a lățit vestea despre omorîrea lui Robete, popa Rusu — popa satului — a spus unora că în noaptea cu pricina, venind el dinspre Poiana Lungă unde avea niște sămănături, l-a zărit pe Iancu Bălu fugind, cu un cuțit în mână, pe poteca de subt Culme, prin drep-

tul gropiștei, adecă nu departe de casa lui Robete. A doua zi, popa Rusu a adăogat că împreună cu sfinția-sa era și Toma Pitulice, finul sfințieisale. Iară Toma a adeverit spusa popii. Lumea știa că pe Popa Rusu îl bătuse Iancu Bălu, la o cârcotă pentru o curea de moșie. Iancu își înfășurase mânile în chica popii și-l tăvălise rău, în văzul slujilor. Dar lui Toma Pitulice Iancu nu-i făcuse niciun rău.

* * *

Autoritățile au citat la Severin pe popa Rusu, pe Toma Pitulice și pe Iancu Bălu. Popa și Toma au declarat ce spuseseră și în sat. Iancu Bălu a fost arestat.

* * *

Când popa Rusu s'a înturnat acasă, Constanța, fiica lui de 18 ani, mândră, « cu pălăria de-un cot », trăgea să moară. Și în zori s'a și săvârșit. Ce fel de boală va fi răpus-o, așa de-odată, nimeni n'a putut afla. Satul însă a văzut aci pedeapsa lui Dumnezeu.

Dar ca și cum asta n'ar fi fost de ajuns, la trei zile de la moartea fetei popii Rusu, Nicolae, copilul lui Toma Pitulice, urcându-se pe-un scăunaș ca să îndrepte fitilul lampei, s'a răsturnat cu lampă cu tot, și petrolul, luând foc, i-a ars copilului fața și gâtul. Copilul, în vârstă de șase ani, a rămas toată viața mut și slut. Lumea s'a întărit în credința că Dumnezeu a pedepsit pe martorii mincinoși.

* * *

Trecuse și Sântă-Măria Mare — zi de hram și de nedee în Valea Uliului —, și Iancu Bălu, cel mai cu vază om din sat, era tot închis. Cei ai casei juraseră că în noaptea de pomină Iancu nu părăsise nicio clipă casa. Oameni de ispravă mărturisiseră că nu l-au văzut pe Iancu niciodată purtând cuțit. Unii știau chiar că mânia lui asupra lui Matei se risipise; că era înclinat să-i treacă cu vederea necredința lui de fiu sufletesc. Dar depoziția Popii și a lui Pitulice stăteau ca doi stâlpi de piatră. Popa jura că nu s'a înșelat; că cel ce fugea pe poteca de subt Culme avea haină albă cu găitane negre — haina lui Iancu Bălu, cunoscută de tot satul...

La puține zile după Sântă-Mărie, veste de bucurie da din nou viață curții lui Iancu Bălu. De la Severin sosise un dorobanț călare cu vestea punerii în libertate a lui Iancu, care cerea să i se trimită trăsura lui cu patru cai și cu zurgălăi...

Ce se petrecuse? Popa Gheorghe din Puținei — sătuc ca la 15 chilometri departe de Valea Uliului și 5 chilometri de Severin — fusese chemat să dea sfânta Grijanie Cătălinei, femeea lui Dumitru Musteța, și soră mai mare a lui Matei Robete. Cătălina era prinsă de funiile iadului:

« Părinte, Părinte, vin' de mă desleagă! Arde cămașa pe mine, Părinte, și nu mai pot scăpa de gustul sângelui în gură! »

Și Cătălina, subt patrafir, a mărturisit totul. Aveau trei copii și nu putuseră lega două'n teiu. Matei avea ogradă mare, cu pomăt. Și în Valea Hotarului avea șapte pogoane de pământ bun. În vremea din urmă simțise ea că lui Matei i s'a făcut de însurat...

A plecat, deci, cu bărbatu-său, în fapt de seară. Au ocolit, cu grijă, orice chip de om. La Matei au ajuns pe la miezul nopții. I-au bătut ușor în geam. Matei s'a trezit și a întrebat cine-i. Ea i-a răspuns. În palma stângă ea avea ardeiu pisat. Matei a alergat și i-a deschis, pe întunerec, ușa. Ea i-a suflat în ochi ardeiul și s'a dat la o parte. În clipa asta, omul ei a lovit. După ce s'au încredințat că Matei e mort, au închis ușa și s'au întors acasă, cu aceeași grijă de a nu fi văzuți de nimeni.

* * *

Popa Gheorghe a dat fuga la Severin. Au sosit autoritățile. Muerea nu murise. Le-a spus ce spusese și duhovnicului. Dumitru Musteța n'a mai avut tăria să tăgăduiască...

* * *

Iancu Bălu scăpase de năpastă. Pe popa Rusu și pe Toma Pitulice îi ajunsese pedeapsa lui Dumnezeu. În fața oamenilor nu le-a mai rămas alta decât să-și ceară iertare, că, fiind noapte și ei fiind oameni cu vedere slabă, li s'a părut că haina celui zărit de ei ar fi fost albă...

Trecuse vremea culesului viilor când, în daravera cu spargerea cramei lui Bachia din Colibași, se dovedise a fi fost amestecat și lăutarul Ghiță Căpăstrariu, finul lui Iancu Bălu. Auzind Iancu că finul lui e legat și « instruit » de primarul Colibașilor, a pus caii la trăsură și a dat fuga la Severin, a depus garanție și a adus poruncă pentru punerea în libertate a celui legat. Dar i-a spus finei ca nu cumva să îndrăsnească « ticălosul » să-i calce în bătătură, că-i frânge oasele; că asta a făcut-o pentru ea, nu pentru el.

La două zile după liberarea lui Ghiță, însă, în amurg, Iancu Bălu s'a dus până la casa « ticălosului » și, din drum, l-a strigat. Fericit din cale afară, Ghiță a alergat să-i sărute nașului mâna. Ajuns lângă Iancu, Ghiță a primit două palme grele. A căzut de-a'ndaratele, ca bobocul când trage, primăvara, de firul de iarbă și-l scapă din plisc.

Nașule, să mă ierți!

Omenia ta, de ticălos! Vino'n coace!

Și apucându-și finul de după umeri, Iancu Bălu a plecat cu el spre casă. Ajuns aci, s'a închis cu el în pivniță. Într'un târziu a trimis o slugă la Ghiță acasă, să-i aducă lăuta. Pe Ghiță îl avusese el drag pentru darul lui de lăutar.

În pivniță au rămas amândoi până în zori.

Spuneau slujile că l-au auzit pe Iancu Bălu cântând, însoțit de sunet ușor de lăută, cântecul tinereților lui:

Foaie verde de-o mălură,
Veni cucu'n bătătură
Și s'așează pe-o butură
Și zise vreo trei din gură.
. . . . . .
Văzui frunza cât paraua
Și lăstariu' ca undreaua,
Ștersei pușca și vergeaua
Și mi-apucai poteceaua,
Unde cântă turtureaua...

George Racoveanu

FĂT-FRUMOS CĂTRE ILEANA SÂNZIANA

(*Fragment*)

« Domniţa mea, mai albă ca florile de crin,
Din depărtări pornit-am şi'n faţa ta mă'nchin.
Ţi-aduc o floare albă ce nu se ofileşte,
Anină-ţi-o la sânu-ţi, că'n veci ea înfloreşte.
Ea-ţi va grăi de-apururi de nenorocul meu,
De vieaţa mea pribeagă, un brâu de curcubeu...
De dragul tău, domniţă, mă port pe drum de ani,
Nu ştiu ce-i foamea, frigul, nu mă tem de duşmani
Şi murgul meu m'aduce din lumi cu mii de sori,
Mă'nvăluieşte'n neguri, viforniţe, ninsori,
Mă scaldă'n luminişuri de veacuri neîncepute,
Unde răsar luceferi şi stele, mii şi sute...
Sburat-am peste-adâncuri de mări, cari n'au fund,
Prin codri de aramă cu murgul mă afund,
Mă lupt cu smei năpraznici, îi frâng cu buzduganul,

Îi fulgeră din aripi şi murgul năzdrăvanul,
Smeoaica cea bătrână îi vindecă de moarte
Şi'ndeamnă necuraţii prin hăuri să mă poarte,
Că doar scăpând de mine i-o îndrăgi feciorul
Ileana Sânziana, cu părul ca fuiorul
De galben şi, o Doamne, ce stau să mai grăiesc,
Jivini spăimântătoare în cale-mi se-aţintesc.
Cu dar de preţ în mână sburam neîncetat,
Când murgul mă coboară într'al vostru palat...
Sunt colbuit de vremuri, dar dragostea-mi curată
Sub chip de floare albă în faţa ta se-arată.
Pentru această floare trăit-am ani de ani
Mă'ncrucişai în paloş, făcui proaşcă'n duşmani,
Căci floarea asta dalbă ce ţi-o'nchin la picioare
E dragostea-mi curată care în veac nu moare! ».

I. G. Dimitriu

CUI SĂ-I SPUI?

Cui să-i spui
durerea mea
de pe Culmea Ciucului?
Râurilor voi grăi
de pe munți cu piatră arsă
unde cerul norii sprijin
și-unde gândul stins se varsă.
Sus pe creastă
din caval
badea Miron
doinea, frate,
suferinți din duh de cremeni,
cu flăcăi legați la spate.
Cui să-i spui
durerea mea
de pe Culmea Ciucului
unde azi zace'ntre gratii
Țara, umbra Iancului?

Al. Petra Silistreanu

J. N. MANZATTI

DON JUAN

— « Ai sosit ieri și încă nu ai fost invitat la masă la Don Juan? » mă întrebă surprins avocatul Emil.

Ajunsesem în ajun la Buenos Aires și nici nu avusesem măcar timpul de a vedea cum se cuvine imensul oraș sau de a strânge mâna mulțimei de prieteni.

— « Cota de popularitate se măsoară după invitația la Don Juan. Este un edec al coloniei românești din Argentina. Îi plac oamenii cu știință de carte, deși el a rupt-o cu gramatica chiar din clasa întâia primară, în sătucul său natal din Ardeal. Se bucură însă de mare prestigiu în rândurile vechilor compatrioți asezați pe malurile lui Rio de la Plata. Precum știi, există vreo două sute de emigranți plecați pe vremuri fie din Ardeal, ca să scape de stăpânirea maghiară, fie din Vechiul Regat, ca să nu facă armata, ori fiind certați cu justiția. Mai sunt și din cei porniți să înfrunte oceanul din simplu spirit de aventură. Cred că Don Juan îmbrățișează toate trei categoriile laolaltă ».

Mi-am verificat popularitatea când, ajuns acasă, găsii o comunicare telefonică prin care Don Juan și consoarta mă pofteau pentru seara următoare la o « cină românească ». Pe mine, suferindul de ficat, nimic nu mă înspăimântă mai mult decât o asemenea cină națională. Obișnuit de zeci de ani să mănânc doar carne friptă și să pasc burueni sau fructe (*natură moartă*, cum le spun eu), mă îngrozește gândul de a introduce în pântece un fel de mâncare mai *scăzută*. Mi s'a întâmplat adesea să plătesc cu trei-patru crize de ficat în aceiași zi bucuria românească de a mă îndopa, spre a face pe placul vecinilor, cu ciorbă de potroace, sarmale, ardei umpluți, tocăniță sau musacà, precedate de țoiuri de țuică și gustări de felii de castraveți și ouă răscoapte, slănină afumată și salam de Sibiu, ori salată de vinete presărată cu ceapă mărunt

tocată. Iar când dai să mulțumești cerului că s'a împlinit veleatul, gazda te mai îmbie cu valahă generozitate:

— « Ștrengarule, ți-am mai făcut ceva ușor, ca la mama acasă, ceva ce n'ai mai mâncat demult: puțină sarailie și baclava. E preparată cu untură de porc proaspătă și cu nucă multă, precum știu că-ți place! ». (De vrei să omori un taur bolnav de ficat, dă-i să mănânce untură de porc cu nuci).

Odată, după o asemenea orgie gastronomică, rămăsei la pat vreo două săptămâni. Nu existase alegere: de n'aș fi mâncat, se supăra gazda, sau s'ar fi spus că nu sunt bun Român. Ori pentrucă m'am născut patriot, am preferat moartea, mofturilor. Mă încolăcisem de dureri, mă frigea pieptul și rărunchii. Cam așa trebue să fie când, încurcând borcanele, pui în mâncare săruri de arsenic, destinate rudelor nevestii, în loc de sare de bucătărie.

Masa la Don Juan urmă și ea tradiția de românească generozitate, soldată pentru mine cu o săptămână la pat, animată de dureri și grețuri, cu sete nepotolită și arsuri de fakir ce înghite flacări. Însă aici nu este vorba de masă, ci de gazdă.

— « Bine ai venit, profesore! » mă întâmpinase în pragul ușii un gigant cu puternic accent ardelenesc. « Iacă și pe muierea mea, bucuroși să te cunoaștem ».

Nici el și nici nevasta nu păcătuiau de exces de frumusețe. Deși neam de neamul meu n'a fost profesor, nici avocat sau inginer, mi se aplică adesea titluri ce nu-mi aparțin. Probabil că am mutră ce se pretează la epitete majore. La Milano, spre exemplu, bărbierul îmi zice *dottore*, ucenicul care mă perie, *commendatore*, iar lăptarul, *ingegnere*. Aș prefera ca vreun mahalagiu răsărit de undeva, din Dealu Spirii, să-mi spue golănește ca pe vremuri: — Ce mai faci, bă Nelule?

Don Juan nu era decât fostul Nea Ion de odinioară, din cătunul ardelean pierdut în Valea Murășului. (În Argentina ți se traduce numele de botez în actele oficiale. Îmi amintesc câtă luptă au dat doi prieteni, unul Radu, altul Mircea, ca să legitimeze numele ce nu avea sinonim spaniol. Trebuiră să prezinte un certificat dela o traducătoare autorizată precum că numele lor nu putea fi tradus. Altminteri nu le rămânea altceva decât să-l schimbe).

Figură de luntraș depe Volga, enorm de statură și proporții, Don Juan

nu avea nimic din eroticul, legendarul său predecesor. Cu fața lătăreață, osoasă și ochii mici dinapoia pometilor ieșiți, dar totuși buni când surîdeau viclean sau sincer, semăna mai mult a mongol decât a ardelean; sau poate a ardelean născut în Siberia din tată başkir și mamă mongolă. Avea vreo șaptezeci de ani, deși încercase cu părul cănit în castaniu să înșele vârsta cu câteva luni sau zile. Nu prea pricep oamenii ce își vărsesc părul. Îi vezi adesea gârbovi, smochiniți, abia târîndu-se de bătrânețe, cu smocul sau cele patru-cinci fire lipite de chelie, negre ca tăciunele. Își vor fi închipuind că în felul acesta amăgesc tinerețea apusă, prelungind viața. Îi surprinde somnul de veci cu coamă de adolescent pe trup de mumie. La Buenos Aires cred că mă număram printre cei doar zece-douăzeci de cetățeni cu părul alb. Restul de cinci milioane nouă sute șase zeci și patru de mii opt sute trei, erau ca pana corbului, fie dânșii tineri autentici sau bătrâni căniți. Ceiace nu împiedica dricul cu doi, patru sau șase cai mascați, să-i culeagă pe toți deavalma la atingerea *limitei de vârstă.*

— « Te-am chemat ca să-ți dau o țârâ de curaj, profesore, acum când începi o *veață noauă* ».

După ce mă pofti să-l vizitez în zilele următoare la birou spre a-mi propune o colaborare (el vindea și cumpăra terenuri), mi-a istorisit zeci de glume și anecdote fără de sare, dar tare pipărate. Am reținut o singură întâmplare personală, demnă de a fi transcrisă, indiscutabil savuroasă. Mărturisesc că, vorbind despre el însuși, avea un farmec deosebit.

Până a veni în Argentina, Don Juan făcuse un turneu cu un taraf lăutăresc prin țările Americii de Nord și de Sud. Cânta la contrabas, la *purcea*, cum îi spunea el. Era totodată mare meșter constructor de contrabase. Nu e glumă, reușise a făuri câteva instrumente de toată istețimea. Odată, prin 1920, sosi la Buenos Aires un jazz-band de negri nord-americani. Pe drum le murise contrabasistul. În oraș nu exista un altul mărturisit, în afară de Don Juan. Făcură târgul cu dânsul, punându-l să ciupească coardele cum o vrea Dumnezeu, dar să păstreze ritmul. Iar pentrucă se produceau pe scenă la lumina reflectoarelor, îl obligară să se vărpsească negru pe față și pe mâini, spre a nu decolora uniformitatea ansamblului, îmbrăcându-l totodată în smoking roșu de mătasă. Sfârșit spectacolul, pe la ceasurile două din noapte, Nea Ion o porni cu taxiul către casă, cu gândul de a-i face nevestii surpriză. Sună

la poartă și când consoarta buimăcită de somn deschise ușa către întunericul străzii de periferie, văzând mătăhala neagră îmbrăcată în roșu drept în fața ei, dete un țipăt de groază și căzu lată pe podea, frângându-și trei coaste, *dela brâu în sus*, după spusa povestitorului.

* * *

Când mă dusei la biroul său, mă întâmpină o fetișcană de vreo 16 ani, pirpirie și fricoasă.

— « E secretara mea. *Aleg fătuțe de astea, ca să le încuragez. Mi-s ca un părinte păntru dânșile* ».

Mai târziu aflai prin vecini că *părintele*, într'o criză de don-juanescă efuziune, se apucase mai an să pipăe *dela brâu în jos* o altă protejată secretară. Urlând și înjurând spaniolește, fătuța scăpă din cleștele blajinului unchiaș, dând alarma în gura mare. Cu bani și pricepere totul se aranjează pe lumea asta, astfel că obrazul fetii rămase nepătat, precum nepătat rămase și tătucul fără de obraz.

— « De mic copil am vrut să mă fac scriitor. Dar n'aveam parale așa că m'am făcut contrabasist. Acum că am strânși ceva bănuți, doresc să-mi văz visul cu ochii. Am scris mulțime de *pese* de teatru și barim una tot aș vrea s'o joc, ca să știe nepoții din Ardeal că unchiul Ion o ajuns *tetralist* ca Domnu' Goga. Cum dumneata ești mare meșter în ale muzicii, m'am gândit să te iau *de colaborator*. Plătesc cinstit ca să-mi faci muzica. Cu douăzeci, treizeci de cântece putem scoate *ceva tare fain* ».

Cu alte cuvinte Don Juan visa nici mai mult nici mai puțin decât să scrie un fel de *operă* împreună cu mine.

— « Alege un *subect* care ți-o place, profesore, și ia-l acasă ca să-l cetești. Apoi ne-om revedea peste câteva zile, și mi-i spune ce gândești: am *talant* ori ba? ».

Deschise o mare casă de fier, scoțând o serie de dosare: în total două zeci și șapte de piese de teatru! (Avocatul Emil îmi spunea mai târziu că Don Juan cumpăra cu bani peșin, însușindu-și-le, *subiecte* scrise de un șarlatan, obscur autor de reviste periferice, care, speculând mania bătrânului, îi vindea tot felul de bazaconii). Alesei una la întâmplare. Se numea « SCAUNUL INVALIDULUI ». În căutare de humor, am luat « drama » sub braț și am pornit către casă. Lectura merita osteneala, amintindu-mi

de poemele lui Simigiulescu-Roșiori, pe care le cetea ordonanța cumnatului meu, sau de răvașele de plăcintă ale lui Nicu Metz, măscăriciul copilăriei noastre. « SCAUNUL INVALIDULUI » era povestea neghioabă a unui urgisit de soartă, condamnat a sta în jeț până în ziua când un miracol se produce, vindecându-l de *anbele picere* și găsindu-i o făptură devotată cu care să-și trăiască existența *în plăcerile spirituale ale trupului*.

Patru acte de neobișnuită lungime, la sfârșitul cărora cortina cădea pe tabloul final, reprezentând nunta fostului invalid, îmbrăcat în costum național de Muscel, cu Matilda, în costum național de Săliște. Spre a da o cât mai totală satisfacție spectatorului, Don Juan adăugase un post-scriptum: « Invalidul Tică trăi mulți ani fericiți împreună cu buna lui soție Matilda. Din căsnicia lor se născură patru feciori, dintre care ăl mai mic, Nicușor, ajunse *plotoner* ».

* * *

Spre a nu mai da ochii cu Don Juan după lectura *pesei*, a cărei reprezentare, dacă prin absurd ar fi fost posibilă, ar fi durat cel puțin două zile, îi trimisei un referat scris cam în felul următor:

« Querido Don Juan,

Mi se rupe inima de a nu fi în măsură să colaborez la o lucrare de prea mari proporții pentru modestul compozitor ce sunt. Aici e nevoe de un maestru de mâna întâia, demn de geniul și *talantul* Dtale. Iată dece propun pe eminentul confrate Mișu Constantinescu. Numai el și nimeni altul este în stare să corespundă exigențelor subiectului ce cu atâta bunătate mi-ai încredințat. Sincere felicitări și la mai mare!.

Al Dtale, para siempre ».

Cât despre sinceritatea felicitărilor, să nu mai vorbim!. Iar despre Mișu Constantinescu, într'adevăr distins compozitor și șef de orchestră (gloria de odinioară a Teatrului Alhambra din București), habar nu avea de planul meu perfid. Dar, după cum grăia La Rochefoucauld: « Suntem oricând dispuși să îndurăm suferințele altora ». Așa că l-am lăsat în gura lupului, să se descurce cum l-o tăia capul.

J. N. MANZATTI

SĂRUTÂND UN BULGĂRE DE LUT...

Ne rânduim poemele pe câmp cu plugul
Și dorul ni-l păstrăm de semincer;
Și ca să fie mai de saț belșugul,
Sudoarea noi ne-o miruim cu cer.

Aicea'n veac, pe desgrădite arii,
Am frământat, doar pentru alții, pită.
Amar ne-au treerat prin glod barbarii
Și inima ne-au frânt-o sub copită.

Azi alți dușmani norocul ni-l împilă,
Cu genocid, pe drumuri de asfalt,
Dar noi pășim, cu sborul de șindilă,
Doar cât coleà, pe țărmul celălalt...

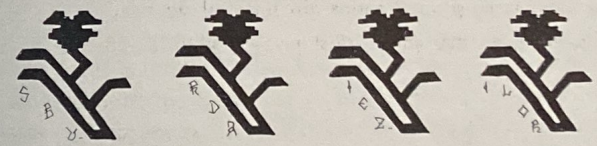
Și plămădind eternul cu nimicul,
Noi ne mențînem roditor ogorul,
Să ne gustați iubirea'n el, din spicul
Pe care l-a sfințit Mântuitorul...

De nu iscăm găselnițI desgolite,
În semn că suntem încă la folclor, —
Doinesc în noi baladele tivite
Cu miorițe'n fluere de dor...

Voi vă zidiți în veac, în metropole;
Noi ne-am jurat credinței și'nvierii,
Și ne'ngropăm ca Meșterul Manole
Să tencuim cupolele tăcerii.

De ne găsiți săraci și fără rime,
Noi aromim doar miezul din cuvinte,
Că viața noastră'ncepe'n țintirime
Și pânea ne rodește din morminte.

Vasile Posteucă



ANOTIMPURI

Primăvara va râde iarăși cu gura plină de flori,
Și după ce tu vei fi plecat dintre noi...

Și vara va coace în trupul pământului rodul,
Când tu îți vei dormi, pentru veșnicie, somnul.

Apoi toamna va veni, cu miros de frunză vestejită și de must,
Și toți vor fi uitat că tu nu mai ești, și unde te-ai dus.

Iar când iarna-și va fi întins alb lințoliul de nea,
Nimeni nu va mai ști c'ai fost pe-aici, și tu... cândva...

Nicolae Novac

MIHAI NICULESCU

O SINGURĂ LINIȘTE

Stau întins în pat, cu mâinile sub cap, într'o cameră de hotel, la Atena. E după amiază, ora siestei. Nici un suflu de aer nu vine de afară, pe fereastra deschisă. La cea mai ușoară mișcare pe care o fac îi simt atingerea caldă pe obraji, ca o mângâiere. Știu că pe străzi, care forfotă seara de lume, până târziu după miezul nopții, puțini trecători se încumetă acum dealungul trotuarelor înguste, cu asfaltul muiat de arșiță. Mă gândesc cu plăcere că pe la 4 am să cobor la cafeneaua din dosul Poștei să iau o cafea turcească și un șerbet de lămâie, cu două pahare de apă la gheață, aburite. Până atunci am timp să mai fumez o țigară...

Se împlinesc trei săptămâni de când am sosit la Pireu — tot într'o joi. Duminică voi lua vaporul pentru Veneția, și de acolo cu trenul, înapoi, la Londra. Cum a trecut de repede timpul, și totuși ce plin! Unde-a putut să încapă tot ce am văzut? Tot ce plănuisem să văd... Poate prea mult?... Altădată, dacă mă mai întorc, voi revedea pe îndelete și pe alese. Am de unde... Însă e numai un gând vag, nu vreau să-mi promit nimic. E prea cald acum; mi-e lene și bine...

...La Atena aș mai veni. (Din scrumiera de pe noptieră, fumul țigării se răsucește lung, albăstriu, subțiindu-se drept, până ce nu-l mai văd, sub tavanul înalt)... Pentru Acropole. M'am urcat acolo de câteva ori; o dată, noaptea pe lună. Tot ce-mi închipuisem și speram, fără să știu anume ce, s'a topit ca o negură la soarele puternic în care mi-a apărut întâi. Parcă mi se umplea sufletul de amintire și recunoștință, până departe în urmă, de când am început să fiu... O amintire în care simt că încape toată viața mea: cea trăită și cea rămasă, câtă va mai fi. O amintire de viitor...

Acum, însă, aș fi incapabil să deosebesc Acropolea văzută de cea din așteptare, când mi-o promiteam cu dor: neînchipuit și nespus de...

« frumoasă » — o vorbă pusă în locul punctelor de suspensie, căci n'aveam vorbe cu care să spun ceea ce era fără chip. Dar acum? Acuma-i altfel, deși nu s'a schimbat nimic, n'a fost nici o substituire a felului de odinioară prin cel de acum. Tot ce era « neînchipuit » și « nespus » a rămas mai departe așa, ca un filigran al chipurilor de vorbe adeverite parcă tăcut, în transparență... Ca văzul însuși, care tot el rămâne — văz — neîncăput de nici o vedere, mărturisit însă cu fiecare; prevăzător mereu la cele ce-și descoperă văzând cu ochii...

Jumătate din Acropole, cu Partenonul, se încadrează în fereastra deschisă, ca într'o ramă de tablou. Peste acoperișuri înghesuite până subt poalele colinei plutește o pâclă vânăt-roșietică, tremurătoare. În lumina crudă a dupamiezii, râpe sterpe cu pete rare de verdeață prăfoasă, printre muchii de piatră, par petice rămase dintr'o piele roasă la încheieturi. Deasupra, în cerul șters, un șir de coloane fracturate și o latură a templului, de un galben muced, își expun goliciunea macabră, de oseminte.

Tabloul mă fascinează. Îl recapitulez mental, dedicându-l turiștilor viitori: nu-l vor găsi în nici un ghid. Așa ceva nu există decât în realitate. Acropole poate fi văzută *și* așa; oricum, din toate punctele de vedere, oricâte, ale celor care o văd, nenumărați și ei... *That stupid Acropolis* — era punctul din care a văzut-o Bernard Shaw, cu umor și umoare: tot atât de real dar nu mai mult sau altfel decât al oricăruia, căci tot ce vedem este deopotrivă în realitate, aceeași, una singură, mai diversă și mai bogată chiar decât închipuirea, care face parte și ea — cu tot ce-și poate închipui — tot din realitate. Însă pentru mine Acropole continuă să fie, și după ce am văzut-o, neînchipuit și nespus de... cum era: ascunsă în văzul tuturor și necuprinsă cu nici un punct de vedere al orașului din vale, ale tuturor orașelor; care comentează de când e lumea, ce i se pare ei că este — și explică întruna, legiferează tainele și publică tot, în văzul lumii orbite de tot ce știe...

Mă și mir cum ar putea fi altfel decât în toate felurile, fără să-i semene vreunuia ci numai sieși: nu numai Acropole dar și Veneția, și Londra; pretutindeni pe unde am fost sau mă aflu și tot ce am văzut continuă să fie cum este, fără să știe de vederile mele și ale nimănui, de nimeni...

Cred că, după Acropole, Patmos cu mânăstirea crescută la cer mi-a rămas, ca priveliște, între cele mai puternice din amintire — și Delfi,

unde misterul dăinuia ca o fire a locurilor sălbatice și austere, îngânat de șoapta răcoroasă a izvorului, același de odinioară... Dar pustietatea din Delos, fără un copac, încinsă de soarele aprig, cu visul rău de cruzime împietrită a leilor arhaici?... Aproape de Olimpia, blândețea peisajului din lunca Alfeului mi-a amintit zăvoaiele de sălcii cu Argeșul copilăriei. Parcă mă întorceam acasă...

Mă tot întorc, de peste tot. Pe oriunde merg am mai fost înainte, de când mi-aduc aminte, cu închipuirea și dorul — iar când ajung în locul dorit mi se pare că m'aș fi ajuns din urmă, de foarte departe. În curând îmi voi fi văzut cu ochii toate visele; așa sper, deși poate ar trebui să-mi fie teamă... Nu știu de ce — așa simt...

Viața trăită anticipativ are mult farmec, dar e un farmec primejdios. Când începi s'o cunoști și să te poticnești printre multiplele răspunderi ale traiului împreună cu ceilalți, îți spui: « nu e asta ». Totuși « asta e » — și altceva decât ce este nu poate fi. Dar lecția nu se învață ușor. Parcă ți-ai fi dator cu ceva, stăruind cu speranță, în viața trăită, după himerele copilăriei și adolescenței: o dragoste unică, frumusețea inaccesibilă a unor locuri visate, limanul unei fericiri imposibile. Însă farmecul de odinioară ajunge mai târziu ca o vrajă rea, de care simți că va trebui să te scuturi, până nu-i prea târziu. Cei mai mulți renunță, cu timpul, la astfel de promisiuni ce nu pot fi ținute « în lumea aceasta », acceptând resemnați versiunea realității, care este așa cum se întâmplă să fie, potrivit cu norocul fiecăruia. Curajul hotărîrii luate le dă cel puțin satisfacția că de atunci înainte vor umbla, cum se spune, în pas cu viața, la rând cu ceilalți oameni, semenii lor. E o înțelepciune desfermecată, lucidă, la adăpost de surprize; și un liman sigur — în măsura în care putem fi siguri de ceva. Numai foarte puțini sunt cei care au norocul « să-și vadă visul cu ochii », să recunoască aevea, în viața trăită, farmecul fără nume, din închipuire și așteptare...

Așa a fost pentru mine, până acum, pe unde m'am dus, cu inima bătând, ca la întâlnire — nicăieri în zadar, căci peste tot eram așteptat. O speranță nouă se năștea din fiecare dor împlinit, ca un surâs fără chip, în care speram iarăși cu dor. Parcă era un joc — și este: ca o prinsoare, mereu reînnoită și ținută mereu. Câtă vreme? Cât va mai ține...

Anul trecut, când am venit la Londra, mă jucam « de-a autobuzul ». Primul pe care l-am zărit, imens, roșu, apropiindu-se legănat pe arcuri

din fundul unei străzi cu șiruri de case de păpuși, mi s'a părut caleașca fermecată din basmul Cenușăresei... Mă urcam la întâmplare, în cel care-mi ieșea înainte, așezându-mă în față sub acoperiș, de unde forfoteala piticilor pe trotuare mi se părea și ea o joacă de-a oamenii. Mergeam până la capătul liniei; apoi luam alt autobuz, și altele, până amețeam de-atâta lume neștiută, care nu știa de mine mai mult decât eu de ea...

Brusc, îmi dă prin gând: « Dacă aș încerca?... Să mă duc — de pildă, mâine — undeva, într'o insulă fără trecut și ruini istorice, de care să nu fi auzit nici din nume... ». Întind mâna, pipăind pe noptieră, după ghidul adus din Londra, *Your Holiday in Greece*: ghidul cade jos, lângă pat, desfăcut. Îl ridic și citesc la pagina deschisă: « În insula Hydra nu-i mare lucru de făcut, afară doar să te scalzi, să pictezi ori să stai într-o cafenea, lăsând timpul să treacă. Dar acesta e farmecul ei: un farmec patriarhal, pe care l-a păstrat, cu toate că e aproape de Atena »...

Apoi gândul, iarăși întrebător: « Ce-ar fi dacă?... ». Însă răspunsul e gata, înainte de-a fi terminat întrebarea: « Mâine dimineață plec la Hydra, rămân acolo peste noapte și mă înapoiez sâmbătă seara ». Sunt uimit și încântat de rapiditatea hotărîrii. Acum pot să-mi ofer o cafea turcească și un șerbet de lămâie, cu două pahare de apă la gheață, aburite, la cafeneaua din dosul Poștei.

* * *

Vaporul pleacă devreme. De la Monastiraki, cu trenul electric, care merge o parte de drum pe subt pământ, ajung în vreo 20 de minute la Pireu — înainte de 8. Nereida așteaptă la chei, printre alte vapoarașe cu nume de insule, zei și eroi din mitologie, toate albe, svelte, tremurând ușor de vibrația motoarelor care duduie înfundat. Străbat puntea dinapoi — cu scaune și bănci de grădină pe margini, subt prelata de pânză — și mă duc la proră. Pe vasul dinspre babord, Salamis, coverta e plină de o mulțime însuflețită, gălăgioasă. Un grup de fete în uniformă e întâmpinat cu aplauze; apoi, din nou râsete, chemări și — deodată — un țipăt sfâșietor: « Adonis!... ». O femeie în negru se repede la parapetul împletit, de sârmă, peste care încalecă un băiețel de vreo cinci ani, în tricou marinăresc vărgat și pantaloni scurți, albaștri. Femeia îl culege c'o mână de bretelele încrucișate și înainte de a-l depune în siguranță, pe punte, aplică energic, cu palma celeilalte, un avertisment răsunător

pe locul destinat memorării primelor învățături de minte din viață. Adonis urlă, se zbate și, după înregistrarea lecției, se repede înapoi la parapet, proptit în palme, cu nasul într'un ochi de sârmă și lacrimi pe obraz. Îi fac un semn amical cu mâna, dar el îmi răspunde scoțând limba prin plasă...

Mugetul sirenei acoperă brusc toate zgomotele. Un panaș de aburi țâșnește deasupra coșului scund, dat pe spate. Salamis se desprinde încet de la chei, înaintând prin forfota de șalupe și bărci cu motor, care-i fac loc. Fetele au început să cânte o melodie tărăgănată, de cale lungă, c'un refren repetat de toți călătorii, care bat și în palme, ritmic, în timp ce vaporașul se depărtează iute.

După pregătirile din jurul meu, înțeleg că acum e rândul Nereidei. Răsufletul de aburi înecă răcnetul sirenei, care mai icnește o dată, scurt, răgușit. Ocolim încet, dealungul cheiului, aproape de un caic plin cu salate, ardei verzi și pătlăgele vinete și roșii. Până trecem, asist la ultimul act al unei drame de familie. În fundul caicului, o capră behăie jalnic și se uită'n sus, cu ochi de opaiț, la iezii de catran, care tropăie'n loc, mărunt, neîndrăznind să sară de pe prispa cheiului înalt. Alături de ei, un flăcău oacheș, cu păr creț și bustul gol, împinge dindărăt țapul, care proptit în coarne și pe genunchii din față nu vrea să se urnească, protestând și din barbă. De jos, însă, mecanicu-l înhață viclean de coarne și celălalt de coadă, săltat în sus; iar țapul, după ce se zbate neputincios câteva clipe, se prăvălește peste mecanic, în fundul caicului, lângă capră. Atunci iezii svâcnesc o dată amândoi prin aer, nimerind într'un coș cu lăptuci. Cum își regăsesc cumpăna, dau busna subt pântecul caprei și împung cu boturile în țâță, lipiți unul într'altul ca doi iezi siamezi. Capra îi linge apăsat și behăie moale. Țapul pufnește înciudat, scuturând din țăcălie și privește'n sus chiorîș, înfipt agresiv în copite...

* * *

Golful Pireului se desfășoară pe stânga, într'un șir de arcuri și bazine de piatră, cu vapoare tescuite până departe, printre macarale și silozuri îndărătul cărora se zăresc, albe și galbene, clădiri întinse din marginea apei până sub creștetul dealurilor din fund. De cealaltă parte, Salamina, fumurie în zare, ne întovărășește o vreme.

La Egina e prima oprire. De departe recunosc promontoriul nisipos și unica coloană rămasă, spartă'n vârf de peniță, a templului Afroditei. De-acum încolo — pentru mine — începe necunoscutul. Ieșim în larg, dar insule mici, fără un copac, sau numai stânci, răsar de pretutindeni, din apă. Alți călători coboară, însă nu se urcă nimeni. Cheiul portului din însula Poros e plin de cafenele; case acoperă dealul în terasă, până pe culme, de asupra căreia se înalță albă o moară de vânt cu aripi zdrențuite. Escala următoare e Hydra.

...Cum o fi? De departe seamănă cu toate insulele pe care le zăream, nenumărate, răsărind de peste tot, vinete sau roz-fumurii: când am fost la Atos, apoi în croaziera din Creta, Rodos, Ciclade — și azi dimineață, după ce am ieșit din golful Pireului. Acum crește în fundul orizontului, ca un munte albastru mai dens și mai întunecat decât apa, sub cerul șters unde soarele de metal topit se învârte'n loc ametitor, într'un cearcăn tremurat. Când ne apropiem, culoarea i se schimbă: întâi pământie, apoi verde-palidă, cu pete cenușii de stâncă. Nereida ocolește larg țărmul abrupt, cu far deasupra — și deodată portul se desface rotund, cu case multicolore în amfiteatru, coborînd de pretutindeni, printre grădini. Mugetul sirenei umple văzduhul, trezind ecouri repetate. O barcă cu motor pleacă de la chei spre vapor, păcănind rar. În aerul dogoritor al amiezii ajunge înaintea ei un răsuflet moale, c'o boare dulceagă de mirodenii, din insulă...

Dealungul cheiului, printre cafenele cu umbrare de pânză vărgată în culori, tarabe cu grămezi de fructe și verdețuri. Drept în față văd firma unui hotel; dar e prea la iveală și mă tem că s'ar putea să fie zgomot seara, până târziu. Acum, doar pocnetul sec, de oase, al tablelor se aude pe fereastra deschisă. Mă uit în dreapta, peste turla cu zăbrele de piatră, cât o colivie, unde tocmai sună orele subțirel, tremurat—12; apoi în stânga, spre drumul cu brâu de piatră, care duce la far. Acolo, printre ultimele case, deslușesc sub acoperișul de olane al uneia, în litere mari: Apollo. Numai de-ar avea o cameră liberă!...

* * *

Împing ușa grea, de stejar, de la intrare și caut soneria: nu e. Bat în palme, aștept; nu răspunde nimeni. E răcoare, lumina puțină. Dealungul părețelui văruit, o scară de lemn. Urc încet, c'o mână pe marginea lunecoasă a balustradei. Parcă-i o scară de pod, din copilărie. Când ajung pe ultima treaptă, bag de seamă că mi-am uitat valiza jos, lângă ușă. Încalec pe balustradă și-mi dau drumu devale, cu inima bătând repede și gura uscată. Alunec vertiginos și cad în picioare, pe amândouă, ca odinioară. Nu m'a văzut nimeni: îmi savurez singur triumful...

Pe culoarul lung și îngust de sus miroase a busuioc și mere. Lângă părețele din stânga, pe o măsuță, un carnet deschis, tipărit în grecește: trebuie să fie fișele pentru călători. Alături, o călimară cu toc și, dintr'o gravură, în părete, chipul unui bărbat mustăcios, încruntat sub fesul cu ciucure — vreun erou național. Îi descifrez numele dedesubt: Kolokotronis.

Ușa cu geamuri din fundul culoarului e dată în lături. Mă duc până acolo, apoi ies pe terasă, în dreapta căreia e o bucătărioară. Prin fereastra deschisă zăresc pe cineva în picioare, aplecat peste mașina de gătit. — *Kalimera*, zic. — *Kalimera sas*, îmi răspunde cel dinăuntru, fără să se întoarcă; mai spune ceva, dar nu înțeleg: să aștept, poate, nițel. După câteva clipe iese la iveală un bătrânel zbârcit, chel, cu barba țepoasă. Îmi strânge amândouă mâinile, privindu-mă vesel printre pleoapele încrețite. Parcă mă aștepta. Îi explic, mai mult cu gesturi, că vreau o cameră până a doua zi la prânz. Are patru, libere toate. Cea din fund, deasupra intrării — pe care mi-o arată întâi — dă înspre mare. — *That's good*, zic eu. — *No good*! Și duce o mână ca un cornet la ureche, arătând cu cealaltă cheiul și cafenelele; apoi, din gură: «bzzz!». Am înțeles.

Până la urmă îmi aleg camera de lângă terasă: înaltă, văruită alb, cu două paturi. Între ele, o masă de lemn cu lighean de tablă și un ibric. Alături, o găleată. În fereastră, câteva mere și un pahar cu busuioc, după perdele de borangic. Le dau în lături și privesc peste acoperișuri, la zarea din fund a insulei care urcă departe, sub cerul încins. Prin aerul tremurător, un șir de pietre ca niște trepte duce la ruinile unui schit — sau poate stânci, dar atât de albe că par unse cu var. Nici un copac, nici un tufiș. Numai pietre și iarbă friptă de arșiță...

Aud bătaia unui clopot, poate cel din colivia de adineauri, vibrând subțire, prelung: s'a făcut unu. Acum să văd unde găsesc ceva de mâncare. Bătrânul coboară cu mine în stradă și arată spre cafeneaua de lângă turlă, în timp ce-mi explică volubil și se împunge cu degetul în piept, repetând: «Apollo». Înțeleg că e vorba de o recomandare: să

mă înfățișez din partea lui Apollo — hotelul sau poate chiar hotelierul!... Pe femeia de menaj de la hotelul unde am stat în Atena — mică, negricioasă și stafidită — n'o chema Afroditi? Iar pe băiețașul din Patmos, care ducea de căpăstru măgarul cu mine'n cârcă, sus la mânăstire, Orestis? Nu m'aș mira ca birtașului să-i zică Poseidon; aflu din gura bătrânului că-l cheamă Vanghele.

La birt, patronul, care știe câteva vorbe franțuzești, îmi propune ceva proaspăt, pregătit pe loc. — Da, un pește fript la grătar, chiar doi. Îi scoate vii dintr'un bazin de sticlă. Afară, la masă, iese de sub scaun o pisică neagră și oprindu-se la un pas mi se uită'n ochi, parcă vrea să mă hipnotizeze. Așa prăpădită n'am mai văzut. Îi poți număra oasele subt piele. Blana i-atârnă stinsă, prăfoasă, de cârpă. Farfuria cu pești e pe masă. Pisica se apropie de scaun, scâncește privindu-mă jalnic și înghite'n sec. Capetele și cozile sunt pentru ea. Le înhață din aer și se bagă sub scaun, de unde-o aud mormăind. Peștele e gustos — și vinul gălbui, de la gheață, cu aromă de tămâioasă. Împărțim și felia de brânză albă, pe care singur tot n'o puteam termina.

Fumez țigarea și plătesc. Am să iau mai târziu cafea. M'aș întinde nițel, acum, chiar dacă nu dorm. E prea cald pentru plimbare. Mă ridic să plec și în treacăt întind mâna să mângâi pisica, adunată ghem, cu nasul în piept; dar ea țâșnește în patru labe, se întinde până'n vârful cozii tremurate, cască și întoarce capul spre mine, cu privirea întrebătoare. — Vrei să-mi spui ceva? Pisica miorlăie rotund ca o porumbiță și apucă la dreapta, după cafenea, pe-o uliță îngustă. Nu-mi aduc aminte s'o fi văzut când m'am dus la hotel, nici după aceea. — Bine, merg și eu cu tine, că tot n'am nimic de făcut.

Mă țin de urma ei, aproape. Umblă ca în somn. — De unde știi tu să calci așa lin? Parcă nici nu te sprijini în pământ. Ia să încerc să umblu și eu ca tine. Întind pasul, dar mă poticnesc într'un pietroi rotund și-mi sare sandala din piciorul drept. Bareta s'a rupt la cusătură și atârnă din cataramă. « Așa-mi trebuie », mă cert singur; dar nu mi-e necaz, ba chiar mă bucur prostește...

Pisica s'a întins la umbra îngustă a zidului și se linge pe piept, apăsat; apoi se oprește, parcă așteptând, cu limba scoasă ca o petală scuturată și pleoapele strânse în două fire de aur. Mă așez și eu, alături, sub zidul peste care atârnă, dintr'un copac cu frunziș rar, flori ca de crin, roșii.

N'am mai văzut așa flori. Staminele scot la iveală măciulii galbene și, dintre ele, pistilul verzui, îngroșat în vârf, se întinde lung, afară. « Nu le-o fi rușine florilor de goliciunea lor? N'au de cine, nu-i nimeni să le vadă! » Îmi scot și cealaltă sandală și ciorapii. Mă ridic și fac un pas, la soare. Piatra caldă îmi mângâie tălpile. De când eram copil și umblam în picioarele goale, ducându-mă vara la scăldat în Argeș, nu mi-a fost bine ca acum...

« Trebuie să caut un cizmar », îmi zic — și dau să pornesc; însă rămân uimit, cu pasul în aer. De amândouă laturile uliței atârnă peste ziduri glicine albe, și mov, și albastre, cresc tufișuri violete de *bougainvilliers*, se resfiră crengi cu flori roșii ca ale copacului de-alături. Și nu e nimeni. La toate casele, obloane trase peste somnul celor dinăuntru — ori poate's nelocuite?...

Pisica se depărtează neauzit, cu pasul ei de pâslă. Umblă cu ochi închiși; numai scâncetul slab, ca dintr'un somn cu vise, i-l aud rar. Când s'a făcut așa frumoasă? Îi lucește blana ca de mătase. Mă cuprinde o sfială neînțeleasă...

Drumul începe să urce pe trepte de piatră tocită, astupate la crăpături și unse cu var. Flori nu se mai văd. Numai ziduri scunde, domoale, troienite alb. Îndărătul lor, ceardacuri adânci cu ferestre în fund, fără geamuri; dar nicăieri, nimeni. Ulița se îngustează rotund, ca un tunel orbitor de zăpadă încinsă. Lespezile urcușului nu se mai cunosc, într'o continuă unduire de ninsori încremenite...

La capătul tunelului, pe o prispă sub ceardac, toarce o bătrână în negru. Sub testimel îi zăresc doar obrazul creț ca o nucă și gura suptă, fără buze. — *Kalimera*! o salut, scoțându-mi șapca. Ea își leagănă brațele, cu fusul și furca, dintr'o parte în alta, înclinând ușor capul. Nu m'a auzit, sau eu?... Aș vrea s'o întreb de un cizmar, însă nu știu cum; și mă las într'un genunche, arătându-i sandala cu bareta smulsă. Bătrâna nu-și ridică ochii dar mișcă din nou, fără să se oprească din tors, mâinile-i veștede, într'un gest care poate să însemne: mai încolo, aproape...

Unde-o fi dispărut pisica? Pornesc înainte singur, pe drumul drept acum. Ulița se lărgește. Peste câțiva pași, în dreapta, unde e puțină umbră, mă opresc dinaintea unei deschideri ca de vitrină, goală, fără geamuri. Aș putea încăleca ușor peste pragul scund, deadreptul înăuntru. Aplecat peste măsuță, un om în cămașă albă cu mâneci suflecate și încins

c'un șorț negru ciocănește încet, pe un calapod, între genunchi. Îl salut din fereastră, apoi trec pe subt pragul dealături, fără ușă, în atelier. Mă poftește să stau pe un scăunaș, în stânga lui. Îi arăt sandala, explicându-i pe mutește ce vreau.

— *Gallicos*? mă întreabă. — *Ohi*, *Rumanos*, îi răspund. — Eu m'am născut la Brăila! exclamă bucuros cizmarul, pe românește. — Și cum de-ai ajuns în Hydra? — Eram bolnav de piept. Am venit aici, e aer mai bun. — Dar la Olteniţa, ai fost? îl întreb, însufleţit brusc de o speranţă. (Acolo am copilărit eu; tot pe malul Dunării, ca și Brăila). — Nu, am trecut doar, o dată, cu vaporul.

...Îl privesc lung. Cum seamănă cu David, tâmplarul din Olteniţa, la care mă duceam să-mi șlefuiesc popicele! Avea tot felul de pile și glaspapiruri. Îmi plăcea mirosul de lemn crud din atelier. Ședeam uneori, cu el și cu Petruș, nepotu-său, câte-o dupamiază întreagă. Ne spunea povești cu strigoi, pe care le ascultam înfiorați, ronțăind seminţe de dovleac prăjite. « Când te strigă pe nume, în puterea nopții, să nu întorci capul, că rămâi cu gâtul strâmb, toată viaţa... ».

A murit de oftică, tânăr: n'avea 40 de ani. Cizmarul din Hydra pare de vreo 35. Ochii negri, adânci, cu privirea caldă, par scufundați în faţa străveziu de palidă. În timp ce-mi repară sandala, povestește despre traiul tihnit din insulă, unde câștigă puţin, însă de ajuns pentru familia lui: nevasta și un băieţel de doi ani. Apoi mi-o cere și pe cealaltă, întărește o cusătură, mai bate o ţintă și mi le văcsuiește. Mă întreabă dacă sunt grăbit; când îi spun că n'am nimic de făcut, se scoală de pe scăunașul de piele, rugându-mă să-l scuz, și dispare pe ușa din fund.

Îmi pun ciorapii și sandalele. Așa frumoase n'au arătat ele de când le-am cumpărat! Mă ridic în picioare și calc mândru. Pe masa cizmarului zăresc o pereche de sandale; nu seamănă cu ale mele. Două tălpi argintii, ca de mătase, cu câte o pareche de șuviţe încrucișate, albe. Par nepurtate. Pe părețele dinapoi, o poliță de scândură, goală, cu un calendar de anul trecut, fără foi, deasupra și chipul unui vlădică sau al unui sfânt, poate sfântul Niculae...

Cizmarul se întoarce cu o tăviţă de argint rotundă, pe care aburește o ceașcă minusculă, alături de o prăjitură și un pahar de apă. Îi mulţumesc emoţionat și adaog: — Păcat că nu-i mai aproape Hydra. Aș mai veni. — Ai să mai vii, zice el, simplu, firesc. Îi ofer o ţigară. Nu

fumează. A luat una din sandalele de pe masă și coase, c'un fir atât de subţire că nu-l văd. Am terminat prăjitura de casă, cu gust și aromă de vanilie; acum sorb câte puţin din cafea și câte un fum de ţigară. Simt o ameţeală plăcută și urmăresc printre pleoapele întredeschise mâna cizmarului, care poartă lin firul nevăzut, ca un descântec tăcut. Vreau să spun ceva și chiar spun — însă buzele îmi rămân nemișcate. Cizmarul ridică încet capul și se uită la mine surâzător. Acum vorbim în tăcere și mă mir cum se întâlnesc vorbele noastre negrăite, potrivindu-se vorbă cu vorbă, neauzit...

E o liniște de somn și totuși mi se pare un freamăt în odaie. A trecut peste pragul scund al ferestrei și acum e aici, înăuntru. Se mișcă neauzit, într'o lumină pe care n'o văd, însă o știu, căci pleoapele nu îndrăsnesc să le deschid. Mi-e teamă ca de-o ispită. Dacă le-aș desface puţin?... Freamătul s'a mișcat, e din nou la fereastră. Să încerc acum... o clipă... Dar nici nu știu dacă le-am deschis — și-mi strâng pleoapele brusc, orbit de o lumină...

Am umblat prea mult în soare, mă gândesc. De nu mi s'ar face rău. Dar acum mi-e bine, cum nu mi-a fost din copilărie... Ce-o fi făcând cizmarul?... Se uită la mine surâzând, cu mâinile în poala șorţului, goale. Sandalele nu sunt nicăieri. Îl privesc întrebător. — Le-a luat, îmi răspunde. Aș vrea să mai întreb, dar s'a făcut seară. — Ce păcat!... Mâine trebuie să plec, spun. — Păcat, zice el. Să mai vii. Mă sfiesc să-l întreb ce-i datorez — dar l-am întrebat?, căci el îmi răspunde: — Nimic. — Bine, dar ai lucrat, protestez. Uite! Și-i arăt sandalele. — Mi-a făcut plăcere. N'am mai vorbit românește de mult. Și mă privește blând, stăruitor. — Aș mai rămâne aici, șoptesc. Dar acum trebuie să plec. Se face noapte... Cum să-ţi mulţumesc? Poate mâine...

Ies în uliţă. Cerul deasupra e negru, dar între ziduri plutește nemișcat un abur de fosfor. Umblu atent, alegându-mi pașii. Deodată tresar și mă opresc înfiorat. Parcă mă strigă cineva, pe nume, din urmă... « Să nu întorci capul... ». Pornesc iute și din nou mă cheamă, dar numele îl aud în mine, dinăuntru și totuși îmi pare de foarte departe, dintr'o amintire uitată. Al meu?... Aș vrea să întreb, dar nu e nimeni...

Acolo, peste câţiva pași, licărește un miez galben în fundul aerului negru, îngroșat. Mă apropii tiptil, ţinându-mi răsuflarea. E o biserică deschisă. Respir adânc, în prag, mireasma pipărată, de tămâie. Din

bolta învăluită într'o pâclă de amurg se lasă peste altar o ceață subțire. Dinaintea lui se roagă îngenunchiată o femeie în negru. Când se ridică să plece, flacăra lumânării pâlpâie ușor, apoi crește lung, tremurând, până se oprește, dreaptă și albă; dar mie mi se pare că vârful de foc străpunge mereu prin întuneric și acum aștept să ardă tot întunericul, să fie numai lumină... « Așa ceva nu se poate », mă gândesc, surprins de claritatea gândului — un gând străin, pe care nu-l recunosc. Însă flacăra lumânării scade repede, iar întunericul din jurul ei se adună aproape, din nou îngroșat...

* * *

La hotel mă desbrac în grabă și mă întind sub cearceaful răcoros, în patul de sub fereastră. Obrajii și fruntea îmi ard. Mi-e sete. Apa din ibric e caldă, sălcie. Iau un măr de pe fereastră, muşc cu poftă, dar e veșted, fără suc. Mă întind iar sub cearceaf și încerc să adorm. Somnul nu vine. Desfac perdelele și luna plină se revarsă în odaie, înecând podeaua într'un lac de oglindă. Stâncile sau ruinile schitului pâlpâie'n loc, prin aerul fumuit, ca năluci. « ...Acolo e locașul Ielelor », ne povestea David, mie și lui Petruș. « Noaptea ies în bătaia lunii, joacă și vrăjesc. Dacă te uiți în lună, Ielele coboară pe raze și-ți iau mințile... ». Zâmbesc. Acum mi-e tot una. N'au ce-mi lua. Mâine mă duc iar, sus, și n'am să mai plec...

Aținisem, dar m'a trezit setea. Îmi simt gâtlejul uscat și limba scămoasă. Mă uit afară. Prin aerul argintiu, stâncile tremură ușor ca niște flăcări albe, unduiesc tot mai aproape una de alta până se ajung și se înlănțuie într'o horă care se mișcă încet, rotund, apoi din ce în ce mai iute, amețitor. Îmi aud dinții clănțănind. « Apă! » șoptesc... Aproape, îndărătul ferestrei, acum chiar în fereastră... ca o umbră de mână dintr'o umbră de mânecă... dar orbitoare... Și un freamăt neauzit, însă știu că e freamăt... aici... lângă mine. Strâng pleoapele tare, cât pot...

Când redeschid ochii, stâncile tremură'n loc nemișcat, în bătaia lunii care pune o pată sticloasă pe smalțul negru al urciorului din fereastră. Îl cuprind cu amândouă mâinile — îi simt răcoarea în palme — și sorb... E atât de rece, că prima înghițitură de apă o clătesc întâi în gură. Apoi beau încet, rar și răsuflu adânc. Ce bună e! Acum am să pot dormi...

Discul lunii pare stins, cerul de hârtie, stâncile cenușii...

Mă trezesc speriat. Ce oră să fie? N'am ceas. Urciorul a dispărut. Trebuie să-l fi luat cine l-a pus. Bătrânul?.. Îl aud în bucătărie. Vine la fereastră, cu o ceșcuță de cafea și un pahar de apă, pe o tavă de tablă cu vopseaua cojită. Îmi arată ceasul, fără să-l întreb. Trecut de 12. Vaporul pleacă pe la 2. — *Evharisto*! îi mulțumesc, gândindu-mă la apa de peste noapte — și cu mâinile desenez în aer forma urciorului; însă bătrânul se uită nedumerit la mine și dă din umeri, clătinând și din cap. N'am timp să-i explic, dar n'are importanță, acum. Foame nu mi-e; mă simt istovit. Aș sta întins undeva, la umbră, cu ochii pe apă, însă nu mai e timp. Parcă promisesem?... A, da, cizmarul... Nu mai e timp. Păcat...

Îmi iau rămas bun de la bătrân și mă duc la birt. Cer o felie de brânză albă, cu salată de roșii. Când termin, îmi aprind o țigară. Atunci se pornesc din insulă dangăte prelungi, cu vibrații grave, de orgă. Întreb pe birtașul care mi-aduce cafeaua: — De ce bat clopotele? — A murit cizmarul de sus, de lângă biserică, săracu'. Era ofticos. Nu mai lucra de astă iarnă. Rămâne văduva amărîtă c'un copil mic... Mă uit pe furiș la vârful sandalelor, sub masă, și întreb: — Când vine vaporul? — Până într'o oră. — Pot să las valiza aici? Mă întorc, cum aud sirena. — Să nu zăboviți, că mult nu stă.

Mă reped în dreapta cafenelei, spre ulița de ieri, dar până să dau de ea am ajuns aproape de hotel: nu e asta. Mă întorc la birt, alergând; alta nu e. Apoi din nou spre hotel. « Oricum, trebuie să ajung și pe acolo, mă gândesc. Nu poate fi departe ». Soarele arde drept deasupra. Mă uit la case, la ziduri: nu seamănă cu cele de ieri. Bine înțeles. Era alt drum. Nici copacul cu flori ca de crin, glicinele, tufișurile de *bougainvilliers*, nu se văd...

Urc greu, pe lespezi cu muchii ascuțite. Mai departe, ulița se desface în două. Pe unde să apuc? La stânga, îmi fac iute socoteala. După câteva case, ajung la niște râpi cu gunoaie. Dincolo de ele zăresc, departe, stâncile de ieri, care-mi par acum pietrele unui cimitir. Mă întorc la furca drumului și apuc spre dreapta, dar peste câțiva pași dau de alte râpi, bălărite, pe unde pasc niște capre. Casele reîncep mai încolo; deasupra lor, în fund, turla unei biserici. « Trebuie să mă grăbesc », îmi zic, și încep să alerg dealungul râpei.

Nu se mai termină. Săr printre bolovani și scaieți. O tufă de bălării

cu foi ghimpoase îmi taie drumul. E plină de flori ca niște cornete, vinete cu pistrui verzi. O duhoare otrăvită, de mortăciune, mă întâmpină. Ocolesc în fugă, ferindu-mă de un bolovan, dar mă poticnesc în altul, cad în genunchi și sandala dreaptă îmi sare din picior. Când s'o încalț, văd că i s'a smuls bareta din cusătură. Mi-o leg strâns, cu batista. Merge și așa, dar nu mai pot alerga. Îmi vine să plâng de necaz, însă biserica e aproape. Deacurmezișul ușii, un drug de fier zăvorît la un capăt c'un lacăt enorm, ruginit. Pare pustie. De când nu s'o mai fi slujit în ea? Mă uit în clopotniță: de pârghia fără clopot atârnă un ștreang putred, scurt... Intru în uliță și merg încet, privind peste ziduri, casă cu casă. Numai obloane trase, peste tot — și nimeni. Unde-o fi?... Nimic nu mai seamănă...

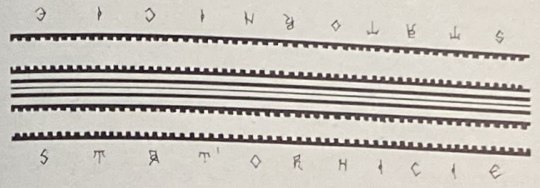
De-aici încolo drumul coboară. Deodată țipătul sirenei sfâșie văzduhul. Ecoul revine săltat, din fundul insulei, de câteva ori. Mă uit într'acolo și văd un șir de gângănii negre care se târăsc în sus, printre stânci. Poartă ceva în mijlocul lor — nu deslușesc — ceva lunguieț, negru. Un dangăt subțire, abia auzit, vine pe-o adiere, dar țipătul sirenei umple din nou văzduhul. Trebuie să mă grăbesc — și dau fuga devale, călcând apăsat pe piciorul stâng, cu celălalt abia din vârf, de teamă să nu-mi pierd sandala — însă ține...

...Parcă m'ar alunga cineva din urmă, dar și din timp, de foarte departe, până unde mi-aduc aminte, din copilărie; și deodată *mă văd* alergând, ca și cum ar fi altcineva, oricine; care aleargă fiindcă n'are ce face, fiindcă nu e nimic de făcut; însă aleargă mereu, în neștire, zadarnic...

* * *

Stau singur, la pupa Nereidei, cu ochii duși pe apă. Departe, la zare, insula Hydra se topește într'o ceață tremurată. Cerul pustiu e înalt; marea clară, albastră până'n fundul adânc. Ascult cu nesaț foșnetul nenumărat al spumei, până ce liniștea deasupra cu aceea din mine întind o singură liniște, peste care cutreieră gol un gând al nimănui; iar eu uit că mai sunt, lecuit și de gânduri, și de dorinți, de orice...

Mihai Niculescu



ORA EXACTĂ

Frații mei de amiază, iarăși și iarăși vă chem
De foarte aproape, din vecinătatea cortului.
Veniți, veniți cu toții'n amiază.
N'am să vă dau nici mană nici prepelițe,
Postim încă după digestia de fulgere, grea.
De vă chem și nu-mi conține chemarea
Este pentruca să vă spun, încă odată, bună ziua.
Pentruca împreună să ne spunem bună ziua'n amiază.
E într'adevăr absolută nevoie de bineție, fiindcă ziua e'n cumpănă.
Au început să plece, din zi, orele, unele după altele
Într'o devălmășie neașteptată și necugetată.
Cele mai multe au luat-o spre răsărit
Ispitite fiind — se spune — de o nouă lumină.
Cele rămase și-au pocit cercul și mersul
Nu mai cinstesc sorocul, deoache timpul.
Una singură a rămas însă la locul ei, neclintită.
Cea din amiază, ora noastră cea de toate zilele,
Pe aceasta vă poftesc să veniți s'o vedeți la față
În statornicia ei de'nceput, dreaptă, rotundă
Ca steaua fiecăruia dintre noi pe care o privim drept
Sub noi, în adâncimile lumii
Acolo unde inima noastră bate ritmul tuturor stelelor.
Când veni-veți să-i spuneți bună ziua
Nu veniți cu mâinile goale.
Aduceți daruri, sfinte prinoase și semne

Odoare, podoabe și scule
Aur lămurit în focul așteptării voastre
Argint de ispășire și de moarte, argint viu
Năstrape prea pline de mânia mea și de mânia voastră
Și în loc de berbeci fără cusur
Cu toții să-i jertfim marea, nepotolita noastră voință de sânge.
Ora noastră cea de toate zilele
Se va roti atunci — sunt sigur — și mai exact
Și cu toții vom vedea ce trebuie să vedem,
Primenirea, mântuirea de pe urmă a clipei.
Cine dintre noi va lipsi atunci dela nuntă?
Cine dintre noi nu va cânta atunci pentru întâia oară?
Frații mei de amiază, arși de patru vânturi și de veșnicul legământ.

Virgil Ierunca

SUNT, ÎNTRE MUGURI

Sunt, între muguri doldora de viață,
întocmai ca o frunză scorojită
pe care lutul a uitat s'o'nghită
când s'au făcut schimbările la față.

Tii!... tinerețea asta cum mă doare!
Sbucnește din pământ, din lemn, și până
și din sgârcite steiuri, verzi de lână
de mușchi spicat, s'avântă către soare.

Ci drumul meu e drum întors spre tină,
drum de sobol, obișnuit cu bezna.
A prins să șovăe, slăbită, glezna,
și ochiul se ferește de lumină.

Mă uit la iarba asta crudă, scundă,
mustită peste noapte din țărână,
și parcă-i simt tentaculele'n vână,
cuțitele subțiri în trup mi-afundă.

La anul, poate, s'o hrăni din mine,
din timpul meu desprins din creanga vieții,
s'or îngrășa din trupul meu bureții
și părul meu s'o despleti'n sulfine.

Că de-ți lipești urechea de pământ,
și viața i-o asculți cu luare-aminte,
auzi un șipot tainic de cuvinte:
sunt morții care cer să urce'n vânt.

Sunt cei plecați din zi: oștiri s'adună
în fiecare fir de iarbă care
o ia către lumină, către soare.
Se'ntorc povestea celor vii să-și spună.

Yvonne Rossignon

ANTOANETA BODISCO

ATLANTICA

I

La Alameda

De câteva zile, viu la amiază la « *Alameda* ». E un parc cu palmieri și plopi, coloane și statui pe care frunzele de chiparos cad scuturate de vânt. Băncile de piatră, umede de rouă, sunt aproape goale. Fetițe cu cozile în vânt sar împrejurul lor ori se ascund în tufișuri. Felinarele negre de fum își răsfrâng umbra în apa sclipitoare. Un copac uriaș, un *drago* milenar, își apleacă frunzișul până peste cheiu. E un copac ciudat, baroc, plin de grație.

Câțiva băeți între 9 și 14 ani se apropie pe furiș de el și se agață de ramurile lui vânjoase. Au fața arsă de soare, părul creț, ochi negri de maur. Râd de orice, de fetițele cu obrajii îmbujorați, de paznicul îmbrăcat ca un nou Wilhelm Tell, de scandinava șuie, beată de soare și piele brună.

Un grup de seminariști se plimbă leneș, doi câte doi. Un brâu roșu le încinge mijlocul subțire căzând în ciucuri până spre genunchi. Din când în când ațintesc urechea la chemarea unei sirene de vapor. Numai unul singur stă de o parte cu ochii în cartea de rugăciuni.

Pe cheiu, câțiva băeți așteaptă cu undița aruncată în mare. Soarele portocaliu se topește în undă. Farul din Rota aruncă lumini verzi-roșii ca niște stele.

Lângă mine, un tânăr își pregătește undița. Coarda flexibilă, întinsă până la încordare, tremură. Tânărul așteaptă cu țigarea pe buze. Deodată, se scutură, tras de undița care vibrează. Un pește prelung, vioriu, se sbate în cârligul momelii. Toți se apropie, un glas de copil strigă: « *una caballa* ». Peștele își răsucește trupul svelt, apoi rămâne înțepenit.

Tănărul îl desprinde fără grabă, mă privește zâmbind, mi-l pune în palmă. Simț o scârbă de neînvins, toți se uită la mine, cineva, aproape, șoptește: « e străină ». Mă îndepărtez ținând strâns peștele rece, vâscos. Când mi se pare că nu mă vede nimeni, îl asvârl în mare...

II

La Hurta

Miezul nopții a bătut de mult în turnul bisericii. În grădina de vară, respir mirosul violent de azalee, floarea soarelui, mușcată. O lume uitată, intimă, se furișează în peisagiul nocturn turburându-l ca la apropierea unei vedenii. Un bătrân se plimbă printre mese cântând din *bandurria*. Căpitanul scoțian îl privește, ținând în mână paharul de vin roșu. Un tremur îi agită degetele, pe obraji urcă o rețea fină ca de păianjen.

A sosit în zori, cu vaporul gata să încarce portocale și vinuri de Jerez. E amețit de atâta soare, de vivacitatea limbii andaluze. Acum, cu ochii pe jumătate închiși, privește profilul aprins de țigancă al unei fete, la masa vecină. *« Wonderful »*, exclamă subțiind buzele fine. Și-a uitat de vapor și echipaj. « Pe pământ sunt un alt om » spune cu un zâmbet de copil.

Un țigănuș se apropie cu mâna întinsă. Scoțianul îl privește grav, apoi izbucnește în râs. Micul vagabond fuge speriat.

În larg, un vapor intră cu toate luminile aprinse. Mă las pătrunsă de farmecul nopții, mi se pare că aud departe un glas, ascult foșnetul lin al unor vâsle. Glasul scoțianului îmi sună stins în auz. Ființe ciudate prind viață deodată, scăpând din filele cărților citite. Duc cu ele nu știu ce lanțuri, ce durere mută. Aud un pas lunecând în sălile unui burg medieval, simt ca eroul lui Ernst Wiechert o bucurie neliniștită, aștept apariția Purtătorului de Moarte, a Marelui Singuratec.

Un țipăt mă deșteaptă din vis. Privesc împrejur nedumerită. La lumina lunii, chipul scoțianului e transfigurat. Privește ațintit peștele cenușiu pe tava de argint. Deabia îi pot distinge liniile. Acum, o rază palidă cade pe el. Are un cap lunguеț, ochiul larg deschis privește aiurit. Parcă, smuls din flora amară a mării, a simțit moartea și acea clipă a rămas înscrisă în pupila înspăimântată ca de om...

III

El Levante

E un vânt african saturat de arșiță și pulbere. Suflă zile de-a-rând răvășind frunzele sfâșiate de palmieri, grăunții fierbinți de nisip, cozile fetelor, împletite în grabă. Beat de mânie, rupe funiile groase ale vapoarelor adăpostite în port ori svârle ca pe niște zdrențe bărcile ușoare de pescari, prinse în larg.

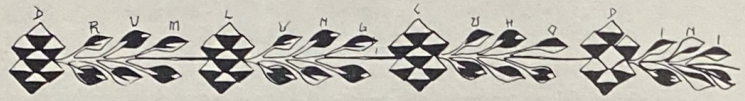
Un fel de emoție pune stăpânire pe oraș. *El Levante*, nepoftit de nimeni, a intrat în cetate, a svântat într'o clipă sudoarea rece de pe chipul lui Hercule, strivind două boabe de lacrimi în ochii îmblânziți ai leilor. Acum, aleargă nebun în toate părțile. Iată-l în *Calle Ancha* plină de băeți și fete în rochii de stambă, cu brațele goale, aurii. Se oprește o clipă amețit, apoi o ia razna spre *Plaza Mina*, unde se încurcă în globurile colorate ale copiilor, răsturnând furios pungile cu semințe și alune ale vânzătorului din parc.

În curând, tot orașul e un ecou înmulțit al acestui vânt tenace, pătimaș, prins în mrejele Atlanticului. Locuitorii s'au obișnuit cu el. Îl iubesc mai mult decât îi știu de frică. Doar, a fost alături de ei acum douăzeci de veacuri, ținând piept năerului fenician... Și nu l-a silit să plece, hărțuit, istovit, spre alte țărmuri? Și pe câți au mai venit, visând năuci la cine știe ce lână de aur...

Păcat că vine când nu trebue, mai cu seamă vara, cu orașul forfotă de lume. Măcar, de ai ști cât o să stea. O zi, două... Odată, a suflat 40 de zile în șir. Ce moleșeală! Ce ace în ochii aprinși de atâta nisip... Ce zarvă în port unde nimeni nu mai înțelegea când aruncă ori ridică ancora un vapor... Și ce de ancore smulse, svârlite în larg...

Apoi, din te miri ce, face glume. Se bucură să strice castelele făcute cu atâta trudă în nisip. Ori să învârtească pe loc, ca pe niște păpuși de cârpă, pe recruții năuci. Ori să ridice fustele înflorite ale fetelor... Da... își râde de ei, de mica lor viață și se miră că vorbesc atâta de ea ca de un miracol ori năpastă... Biata viață de om! Închisă ca o scoică în carapacea ei... Smălțuită, mândră, când o pui la ureche sună a gol. Uneori, un val binevoitor o poartă cu el în mâlul oceanului... Alteori, arde pe rug, ca o torță... Una singură, rareori, luminează peste veac ca un astru... Istorii! Câtă *Istorie* pe aripile lui...

Antoaneta Bodisco



VARIAŢII DESPRE FERICIRE SAU VERSURI NEFERICITE

(*fragmente*)

I

Oamenii sunt în toate părţile
Unii caută soarele cu lampa ziua la amiază
Alţii nu caută nimic dar găsesc totul

Un oarecare iasă la drumul mare
să ţină un discurs despre salvarea lumii
Unii s-opresc să-l asculte urlând de bucurie
Alţii însă nu şi-l izbesc cu pietre

Cineva se dă de trei ori peste cap
şi se preface cuc
Unii se miră se miră
până ce le sar ochii de mirare
Alţii se dau şi ei de trei ori peste cap
să se prefacă fulger
când colo au devenit broaşte...

Ceilalţi râd râd
până ce le pocneşte burta de râs

Sunt fericiţi

II

Fericit este acela care şade liniştit pe două scaune deşi ştie că peştele se simte-n apă mult mai bine decât pe uscat
În ceasul din urmă când Domnul va despărţi Pământul de Apă îngerii îi vor spăla corpul de corali şi-l vor preface copac iar copacul va fi mântuit de omizi

Fericit este acela care arde de dragoste ca o lumânare în timp ce buzele sale sunt vinete de muşcături de şarpe
La judecata din urmă când se vor deschide porţile Dreptăţii şi se vor dărâma în faţa Adevărului temeliile minciunii Domnul îl va ocroti de rătăcirile prin peşteri şi-i va da Împărăţia cerului

Fericit este acela care seamănă vânturi dar nu culege furtuni ci nori de argint şi mere de aur
În ceasul din urmă când va muri soarele şi vor apare Balaurii sfârşitului Domnul îi va salva capul de întuneric şi-l va pune să lucească în loc de stea

Fericit este acela care iartă tigrilor şi dă ultima fărămitură şobolanilor în timp ce burta sa e plină de fluturi
În ceasul din urmă când vor cădea grăunţele cristaline ale minţii şi vor luneca dansând pe oglinzile îngheţate ale vieţii în reflecţii luminoase Domnul îi va scuti pielea de vânturile rele şi-i va da grădinile pământului

Fericit este acela care zboară în acelaş timp după doi lilieci deşi ştie foarte bine că nu va prinde niciunul
La judecata din urmă când Domnul va despărţi Lumina de Întuneric Fecioarele-i vor lecui aripele de răni şi-i vor arăta drumul nunţii

III

Să lăsăm oamenii să viseze şi să râdă fericiţi
Aceasta e libertatea
dacă libertate înseamnă fericire

și dacă fericirea este o mare deschisă și fără risc
dincolo de timp și de spații
Dacă a fi liber înseamnă să trăiești
retras și blând ca melcul
dacă a fi fericit înseamnă să crezi
că melcii au aripi
că tot ce zboară se mănâncă
și că la nevoie 2 și 2 fac 5

Să fii pe linie și să trăiești cum se cade:
ca cetățeanul care nu iubește decât țara lui
ca nevasta care se culcă numai cu soțul ei
ca individul ce visează cai verzi pe pereți
Să fii ce nu ești ca să fii ce ești:
mereu mai sus și mai departe
mereu mai sus și mai departe
singur ca un vârf visător de munte
să fii pe rând: Nimic
Natură
Idee
Iubire
Moarte

Cer bogat de vulturi...

Să fii și să nu fii
Aceasta e fericirea în lumea care nu e

Îți numeri degetele dela mâini și te bucuri că ai zece
Îți numeri degetele dela picioare și te bucuri că ai zece și la picioare
Și inima ta bate ca toate inimile ba poate chiar mai tare
Și tu ești om ca toți oamenii ba poate chiar mai mare
Ești puternic

Condamnă cerul Oprește furtuna
Acuză focul Cântă trandafirul

O frunză moartă nu e decât un om mort
Un om mort e o minune nouă
A ta e lumea

Știința te învață să gândești ca zeii
câte vitamine să înghiți pe zi câte ceasuri să dormi
cum să-ți iubești soția și cum să-ți crești copiii
cum să trăiești și să mori sănătos

Statul te apără de vecini și de alte fiare
Să trăiești ca leul și să mori (dacă trebuie) ca un șoarece

Partidul se-ngrijește să nu ți se strice mintea
să nu-ți pice dinții și să nu-ți cadă părul
ce să vezi ce să auzi si ce să crezi
cum să-ți faci prieteni și cum să te porți cu ei

Biserica te binecuvântează
îți spală sufletul de păcate
și-ți arată drumul spre lumea cealaltă
Ești stăpânul universului

Dumnezeu e mort
Iubirea e moartă
Sufletul e mort

Mașina e atotputernică

Ce fericire să trăiești în secolul acesta fericit!

Civilizare Alfabetizare Decolonizare Raționalizare
Reabilitare Ratificare Planificare Autodeterminare
Educație Alegeri Mărirea salariului Greve
Revoluții Războaie Pace Exploatare
Adevăr Minciună Dreptate Supraom
Fericire Libertate Fericire Libertate

Într-o zi toți oamenii vor fi liberi
și vor zbura printre stele ca îngerii

Într-o zi toți oamenii vor fi fericiți
și vor semăna unii altora ca ouăle

Într-o zi...

V-aș spune totul...
Însă o furnică în chip de om
a ridicat pumnul și-a strigat categoric:
— Muzica. Să-nceapă muzica!..
.....
Omul Nou s-a arătat zâmbitor pe cer...
Într-o palmă arde focul
În cealaltă crește iarba

E fericit

Ionel Miloș

THEODOR SCORTESCU

SIMPLE NOTE

Sensibilitatea specială a emigrantului — în special politic — îl face de multe ori să deie mari proporțiuni lipsei ocazionale de gentileță, simpatie sau omenie, în țara unde l-au aruncat împrejurările. Își nutrește și întreține cu grijă indignarea și amărăciunea. Spre binele lui, să-și amintească că valurile de emigranți similari, care, în diverse epoci, au trecut prin țara lui, nu i-au provocat deseori decât cel mult o compătimire verbală.

Emigrantul începător încearcă, în mod ingenuu, să adapteze țara străină la obiceiurile lui strămoșești. Numai după multe incidente și dureri va înțelege că, neputând să miște muntele din loc, Mahomed s'a dus singur la munte.

« Diplomat », *sezam* magic, care deschide pretutindeni porțile, desface cordoanele polițienești, dezarmează pe vameși, etc...

La porțile Paradisului, în fața Sfântului Petru, diplomatul se va putea oare opri de a spune, din obicei: « diplomat »?

Unii bărbați sau femei, scârbiți de personalitatea lor indecisă, se agață de un personagiu real sau chiar fictiv: erou de roman, film, etc., pe care îl copiază cu zel și pasiune. Împrumutul acesta îi susține câtva timp.

Rastignac sau Dama cu Camelii au purtat în cârcă câteva generații.

Există un fel de francmasonerie între fervenții unui « hobby », ai unei pasiuni sau viciu. Cartoforii, bețivii, filateliștii, se ghicesc repede, le place să se frecventeze și să se izoleze într'un colț de salon pentru a schimba impresii, amintiri sau observații tehnice.

Avarii nu simt nici o plăcere de a se întâlni. Nu se iubesc între ei. Nu sunt, de altfel, iubiți de nimeni. Prin izolarea lui, avarul capătă un fel de măreție tragică.

Prin puterea lui de a se lipsi de toate, avarul devine ascet. Dacă ar face-o pentru Dumnezeu, ar deveni sfânt.

Autorii moderni descriu deseori — câteodată cu un real talent — propriile lor vicii sau pasiuni. Nevoia de spovedire sau de exhibiționism actuală pare a nu cunoaște limite. Astfel, un autor francez, Maurice Sachs, povestind în « Le Sabbat » întâmplările vieții lui, vorbește pe larg de plăcerea ce simțea furând. Despre numeroasele sale furturi ne vorbește deasemenea Génet, autor foarte apreciat.

Totuși, este o pasiune despre care — cel puțin după cât știu eu — nu s'a exprimat nimeni vreodată în scris și, cred, nici în vorbă. Este avariția. Ați citit vreun « Journal » al unui avar?

Am avut, pe vremuri, un prieten avar, și nutream speranța să-l fac să lunece într'o zi spre confidențe. Într'o seară, când băuse peste măsura lui (plăteam eu) și devenise foarte expansiv, îl întrebai:

— Pot să-ți cer un cadou, care nu te va costa nimic?

— Cu plăcere.

— Spune-mi care sunt bucuriile avarului.

Prietenul meu căzu din nori.

— Cum pot să știu eu? îmi răspunse cu evidentă bună credință. Întreabă pe un avar.

Invaziunea personagiilor invertite în operele literare a contribuit în mod amplu la succesul multor cărți. Încercați de a înlocui, de pildă,

în unele romane moderne, personagiile invertite cu oameni normali. Senzațiile de surprindere, de iritație, de scandal dispărând, povestirea se reduce la valoarea ei reală.

Adevăratul nostru « eu » ni se pare că nu ar fi acel pe care îl trăim, ci că el așteaptă, pe un plan de umbră, unele împrejurări nedeslușite, care ne vor permite să-l întrupăm. Nu este oare acest « eu » tainic format, în parte, din nădejdile și frustrațiunile noastre? Frustrațiuni de multe ori false, derivând din nălucirile imaginației.

Nici ceasurilor de fericire prezentă nu le dăm totdeauna o adeziune totală. Avem impresia că între noi și ele se găsește, oarecum, o distanță. Se vede pentrucă suntem, prin esența noastră, proectați neîncetat spre absolut.

Omenirea compune un « puzzle », în care fiecare bucățică strigă că nu e la locul ei. Acest sentiment general de nemulțumire, de nepotrivire, de imperfecțiune, dă viață jocului, salvându-l de înmărmurirea mortală.

Theodor Scortescu

Traduceri de GEORG DROZDOWSKI

EMINESCU: *Şi dacă ramuri bat în geam . . .*
Peste vârfuri

UND SCHLÄGT GEZWEIG

Und schlägt Gezweig ans Fenster mir
und bebt die Pappel leise,
ist's, dass mein Denken hin zu dir
mich neue Wege weise.

Und tauchen Sterne in den See,
verzitternd in den Wellen,
dann mag verblassen alles Weh
und sich mein Sinn erhellen.

Und weicht der schweren Wolken Zug
und prangt des Mondes Schweben,
will dich mein Herz, das dir nur schlug,
erinnernd weiter leben.

ÜBER DIE WIPFEL

Silbern glänzt des Mondes Perle
überm Wald. Das Laub raunt sacht.
Eines Hornes Lied erwacht
klagend im Gezweig der Erle.

Ferner — ferner — will es tönen,
leiser — leiser... Seele mein,
trostarm du, nun fasst dich ein
wundersames Todessehnen!

Ach, was musstest du verhallen,
da mein Herz sich aufgetan?
Wirst du einmal noch — sag an! —
süsses Horn für mich erschallen?

ST. O. JOSIF: *Doina*

Se tânguesc
Tălăngi pe căi
Şi neguri cresc
Din negre văi,
Plutind pe munţi...
La făgădău
La Vadul-Rău,
Sus, la răscruci,
Vin trei haiduci
Pe cai mărunţi...

Die Glocke weint
wegüberall.
Der Nebel eint
sich dunklem Tal,
bergwärts zu eilen.
Vom Wirtshaus fort
am Bösen Ort
zum Kreuzweg hin
drei Räuber ziehn
auf kleinen Gäulen.

Grăesc încet...
Un scurt popas —
Şi spre brădet
Pornesc la pas
Cei trei călări...
Sus, peste plaiu —
Tăcutul craiu
Al nopţii reci,
Umbrind poteci,
Se nalţă'n zări...

Geraun zu dritt:
ein kurzer Halt
der Rast. Im Schritt
durch Tannenwald
reiten sie sacht.
Empor zum Joch
hebt still sich hoch
in Schatten schräg
kalt überm Weg
der Fürst der Nacht.

Şi neguri cresc,
S'anină'n crăngi;
Se tânguesc
Şi plâng tălăngi
Pe căi pustii...
Se duc uitaţi
Cei trei fârtaţi,
Săltând în şa,
Plutind aşa
Ca trei stafii...

Dar când ajung
La cotituri,
Un chiot lung
Din mii de guri
Dărâmă stânci...
Haiducii mei
Doinesc toţi trei;
Şi clocotesc
Şi hohotesc
Păduri adânci...

Der Nebel traut
dem Astwerk sich.
Der Glockenlaut
folgt weinerlich
auf öden Spuren.
In sich gekehrt
die Drei zu Pferd...
Im Sattel wankt's
und hüpft's und schwankt's
Wie Spukkonturen.

Dann, wie die Drei
am Ziel, wird wach
ihr wilder Schrei,
der tausendfach
im Fels geborsten...
Die Räuber mein,
sie singen ein
Lied, und es saust
und tönt und braust
tief in den Forsten.

VINTILĂ HORIA: *Cântec de nebun*

LIED DES WAHNSINNIGEN

Auf meine Hand, ins Sonnenlicht gesandt,
liess ein Insekt sich nieder eine Weile.
Die zarten Flügel raffte es in Eile
und sass auf meiner versgewohnten Hand.

Um meinen rechten Zeigefinger führte
es seinen Weg mit kleinem Schritt und scheute
den Tintenfleck; umging ihn zag und freute
Des Nagels sich, den Schimmer sterngleich rührte.

Dann breitete es summend seine Schwingen
und wandte in geheimnisvoller Weise
ins Ungewisse seine Weiterreise,
irgendein Werk im Abend zu vollbringen.

Ich hörte Donner dumpf, sah überbreiten
Rauch das Gemäuser in geschwärzten Schwaden.
Die Fliege zog gedankenschuldbeladen
in grossen Kreisen unberührt im Weiten.

In meiner Strasse blieb nicht Stein auf Stein.
In Erz und Asche fiel der Himmel nieder.
Es jaulte vor der Tür, gelähmt die Glieder,
ein Hund: Mach auf! Lass mich ins Leere ein!

Gequälten Fleisches Weinen sich entband
dem Leib der Welt und überrann die Trümmer...
Mein Auge forscht nun himmelwärts: Naht nimmer
die maledeite Fliege meiner Hand?

Von da an mord und töt ich. Würgend greife
ich, was im Flug zur Sonne will entschweben.
Nichts lass ich von der Erde auf sich heben —
nicht Flaum im Wind, noch auch den Rauch der Pfeife.

Traducere de VINTILĂ HORIA

T. S. ELIOT: *Murder in the Cathedral*
(fragment)

CORUL

Am adulmecat mesagerii morții, simțurile ne-au fost
ascuțite
De subțiri profeții; am auzit
Cântec de fluer la timp de noapte și cântec de cucuvae,
Iar la amiazi am văzut atârnând, caraghioase'n văzduh,
aripi cu solzi
Și-am simțit în lingură gustul putred al cărnii.
Am simțit pământul cum se'nfurie la căderea nopții,
neodihnit și absurd. Am auzit
Un râs în chemarea vietăților care fac zgomote ciudate: asinul,
șacalul, corbul; am auzit pasul șoarecelui și al cârtiței;
râsul coțofanei, pasărea ieșită din minți. Am văzut
Am văzut răsucindu-se gâturi cenușii, încolăcindu-se
cozi de șobolani în grasa lumină a zorilor. Am mâncat
Animale netede, încă trăind, cu gustul tare al lucrurilor
de subt ape; am gustat
Din omarul viu, din crab, din scoică, din stridie și din melc;
și acum, iată că trăesc și mi se înmulțesc în pântec, iar
pântecul și măruntaele mi se topesc în lumina zorilor; am adulmecat
Moartea în roză, moartea în măcieș, în măzăriche, în garoafă,
în margaretă și în ochiul-boului. Am văzut
Trompe și coarne, ghiare și copite, în locuri ciudate;
M'am întins pe podeaua mării și am respirat ca floarea de apă
și-am înghițit cu lăcomia buretelui. Am zăcut pe pământ
și-am vorbit despre vierme. În văzduh

Am zburat cu zborul eretelui, m'am aruncat cu eretele și m'am tupilat
cu pitpalacul. Am pipăit
Carapacea gândacului, solzii viperei, pielea mișcătoare, scorțoasă
și aspră a elefantului, burta feritoare a peștelui. Am adulmecat
Putregaiul din blid, tămâia în privăți, cloaca'n tămâie, parfumul săpunului
bun pe cărările pădurii, suave parfumuri diabolice pe cărările
pădurii
în timp ce se umflă pământul. Am văzut
Inele de lumină strângându-se, coborînd
Către spaima maimuței. N'am simțit,
N'am știut ceea ce avea să se'ntâmple? Era aici,
Totul era aici, în bucătărie, pe sală,
În grajd în pătul în hambare la târg
În craniile noastre în măruntaele noastre dar și în
Intrigăriile celor mari
Și în încercarea puterilor.
Tot ce e țesut la războiul destinului
Tot ce e țesut în sfaturile principilor
E țesut și în vinele noastre,
E țesut ca o urzeală de viermi vii
În măruntaele femeilor din Canterbury.

Am adulmecat mesagerii morții; acum e prea târziu
Pentru a mai face ceva, prea devreme pentru părerea de rău.
Nu mai e cu putință decât rușinosul leșin
Celor ce au încuviințat ultima umilință.
Căci am încuviințat, Prea Sfințite, am încuviințat.
Mă simt ruptă supusă și necinstită,
Împreunată cu carnea sufletească a naturii,
Domesticită de puterile animale ale spiritului,
Stăpânită de dorința arzătoare de a mă distruge,
Prin moartea ultimă, totală, definitivă a spiritului,
Prin extazul final al pustiirii și al rușinii.
O Prea Sfințite, o Toma Vlădică, iartă-ne nouă,
iartă-ne nouă, astfel ca și noi să ne putem ruga pentru tine
din fundul rușinii.

Traduceri de VICTOR BUESCU
(*Din florilegiul latin*)

PROPERTIU: *Blestem* (*III*, 25)
Iubitei (*III*, 24)

...Eram, pe la ospeţe, la chef, de râsul lumii
Şi pentru orişicine puteam fi ţinta glumii:
Cinci ani, şi cu credinţă, ţi-am îndurat sclavia...
...Ai să-mi regreţi amarnic şi-ades statornicia!
Nu mă mai mişti cu lacrămi, — e vechea-ţi viclenie:
Tu, Cynthio, plângi numai din prefăcătorie...
Plâng şi eu despărţirea, dar vina ta-i mai grea,
Că 'nlături astăzi jugul ce ni se potrivea.
Adio, prag, ud martor al lacrimelor mele,
Tu, uşă, nesfărmată de ciudă'n bucăţele.
...Ci ţie fie-ţi vârsta povară tăinuită,
Şi mândra-ţi frumuseţe s'ajungă hâd boţită!
Să vrei să-ţi smulgi tot părul cărunt, din rădăcine,
Şi-un imn al sbârciturii oglinda să-ţi închine!
Într-una ocolită, să 'nduri dispreţ trufaş!
Bătrână, să rabzi chinul pe care-l căşunaşi!

Aşa blestem teribil ţi-aduc în versuri ţie!
Deci, teme-ţi frumuseţea de ce va fi să fie!...

* * *

Prea mult te 'ncrezi, femeie, în frumuseţea ta,
Divinizată-atâta de ochii mei, cândva,
Căci laudele-acelea *iubirea* le-a adus;
Te ruşinezi tu însăţi că te-am 'nălţat prea sus!...
În faţa ta comună văzui desăvârşirea
Nu doar c'ai fost aievea, ci fiindc'a vrut iubirea.
Obrajilor aceia, aşa trandafirii,
Tu le păstrai candoarea spoindu-i cu-alifii...
N'au izbutit amicii să te pot da uitării
Şi nicio vrăjitoare, cu toată apa mării:
Nevolnic, fără vlagă, robit de nurii tăi,
Mă mistuia iubirea 'n amarnice văpăi.

...Acu'n limanul molcom stă nava 'nghirlandată,
Scăpată de primejdii, temeinic ancorată;
Din apriga furtună încep să-mi vin în fire
Şi rana căpătată îşi află lecuire.

De eşti divinitate, te-ador, o, Raţiune!
Căci Joe surd fu pururi la calda-mi rugăciune.

NEGRU PE ALB

Cronici, idei, fapte

Al. Odobescu la Copenhaga — În introducerea la *Pseudo-kynegetikòs* (« Scrisul Românesc », Craiova) — de fapt o prezentare concisă a personalității lui Odobescu, din care nimic esențial nu este trecut cu vederea — regretatul Al. Busuioceanu scria: « În 1869, cu prilejul unui congres internațional de antropologie și arheologie preistorică ținut la Copenhaga, Odobescu, reprezentând România, avea să facă o comunicare de un deosebit interes cu privire la antichitățile noastre preistorice. Discuțiunile care au avut loc în acel congres și la care au participat arheologi iluștri din toate țările, au atras atenția asupra țării noastre, inițiind astfel pentru știința preistorică un domeniu neatins de cercetători, care avea să ducă mai târziu la atât de bogate rezultate » (p. XV). Mai sumar și cu vădită intenție ironică, dealtfel deplasată, dl George Călinescu notează: « În 1869 participă la congresul de antropologie și arheologie preistorică de la Copenhaga (lumea îl credea la Londra) ». (« Studii și cercet. ist. lit. folc. » VII, 1958, p. 340).

Biografii lui Odobescu au știut deci de participarea acestuia la congresul dela Copenhaga, însă niciunul din ei nu a avut curiozitatea de a explora periferia evenimentului care, departe de a fi un fapt divers, avea să joace un rol important în itinerarul intelectual al fondatorului arheologiei românești. În studiul monografic citat, dl George Călinescu menționează la p. 364 « Actele »: *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte-rendu de la* 4e *session*, Copenhague 1869, publicat în 1875. E probabil însă că autorul nu a consultat personal volumul, căci informațiile pe care acesta le conține n'au fost folosite.

Aflăm astfel, la p. XVIII, că delegația românească, destul de numeroasă, era compusă, în afară de Odobescu, din profesorii Aureliano, Esancho (greșală pentru Esarcu), Mano, Urechia și dr. I. Kopernicky. Această enumerare este suficientă pentru lămurirea unei chestiuni filologice de care m'am ocupat recent. În articolul: *Le 'Vocabularium Valachicum' de Christ. Frid. Temler* (în « Etudes romanes dédiées à A. Blinkenberg », Copenhaga 1963, pp. 97-105) arătam că acest lexic român-latin din secolul al XVIII-lea i-a fost semnalat lui B. P. Hasdeu de către V.A. Urechia « în urma unei călătorii făcută la Copenhaga ». Ținând seamă de decalajul normal între procurarea unei informații, compunerea unui studiu și publicarea lui, e logic să credem că B.P. Hasdeu se referă, în articolul tipărit

în 1896, la această călătorie a lui V.A. Urechia. Cum se întâmplă totdeauna cu ocazia congreselor, delegații români au folosit vizita în capitala daneză pentru stabilirea unor relații științifice rodnice; ei au luat contact cu colegii străini și au făcut sondaje în bibliotecile și muzeele locale.

Am văzut, în citatul de mai sus, că Al. Busuioceanu amintește importanța comunicării lui Odobescu. Unele precizări complementare sunt însă necesare. Savantul care, în 1869, atrăgea atenția străinătății asupra țării noastre avea doar 35 de ani. Mai mult, această afirmare în domeniul științei avea loc doar la zece ani dela unirea Principatelor. Energiile românești descătușate de obsesia politicului se puteau manifesta liber aiurea. În comunicarea sa — al cărei ecou îl găsim și în presa daneză, spre exemplu «Berlingske Tidende» din 1 sept. 1869, no. 203 p. 2 — Odobescu a făcut o prezentare extrem de bogată a datelor arheologice românești, abordând mai multe epoci, nu numai cea preistorică, cum scrie Al. Busuioceanu. Când ne gândim că în acea vreme domeniul săpăturilor era pradă amatorilor — ca maiorul Pappazoglu ori Cezar Bolliac (acesta din urmă ridiculizat fin, dar definitiv, în *Fumuri arheologice scornite din lulele preistorice*, «Columna lui Traian» 1872) — nu ne putem stăpâni admirația pentru competența lui Odobescu. Astfel, după ce prezintă obiecte din epoca de piatră, trece în revistă problema vallum-urilor, a curganelor și a cetăților de pământ. Enumerarea impresionează căci avem aici, enunțate în câteva cuvinte, chestiunile fundamentale ale arheologiei românești. Abia acum, după aproape un secol, s'a ajuns la concluzii valabile asupra vallum-ului din Moldova meridională, construit de regele got Athanaric. Cât despre *limes transalutanus*, suntem departe de a fi atins rezultate definitive. Ca să nu mai vorbim de originea orașelor românești, care continuă a fi obiectul unor controverse aprinse. Din punctul de vedere al metodei, este demn de remarcat faptul că Odobescu compară, cel dintâi în istoriografia noastră, reliefurile Columnei Traiane cu obiectele descoperite în săpături. Procedeul avea să fie folosit ulterior, constant și cu rezultate excelente, de către V. Pârvan. Numai că Odobescu nu dispunea în 1869 de o bună ediție a Columnei, căci opera lui Conrad Cichorius, cu eruditul ei comentar — valabil și astăzi — a apărut abea în 1896. Dar nu de Odobescu ca fondator al arheologiei românești am intenția să scriu aici; voiesc în schimb să subliniez ecoul prelung pe care l-a avut în opera sa vizita la Copenhaga. (De remarcat că B. P. Hasdeu discută, cu știuta competență, ipotezele prezentate de Odobescu și în deosebi cea privind existența *palafittelor* în Dacia. Cfr. *Istoria critică*, I, p. 230).

În capitala daneză el a avut ocazia să facă o fericită legătură cu marea idee care i-a acaparat energia și inteligența: studiul tezaurului dela Pietroasa. Cum se știe, comoara germanică fusese descoperită în 1837. Interesul trezit, atât în țară cât și în străinătate, a fost imens. Statul român a acceptat expunerea pieselor în 1867 la Paris și la Londra, iar în 1872 la Viena. Pentru prima ocazie Odobescu a redactat prezentarea: *Notice sur les antiquités de Roumanie*, Paris, 1868, care constitue prologul operei sale postume. Aceleași date, împlinite cu considerațiile lui Charles de Linas din «Revue archéologique», le-a folosit și la Copenhaga în: *Notice sur le trésor de Pétrossa*, Acte p. 361. Cum e și firesc, problemele ridicate de

tezaur i-au pasionat pe germaniștii prezenți la congres. Ecoul acestor discuții precum și consecința legăturilor personale stabilite cu această ocazie le găsim în opera monografică: *Le trésor de Pétrossa, historique, description. Etude sur l'orfèvrerie antique*, Paris, I-III, 1899-1900.

Abordând acest capitol, o punere la punct se impune. Asupra lucrării apasă ipoteca unor prejudecăți de-a dreptul scandaloase. Unii savanți n'o mai cercetează, socotind-o «depășită», iar profanii grăbiți o condamnă de sus: «Voluminoasa și puțin consultata operă *Le trésor de Pétrossa* (...) a fost nu numai "la vache à traire" (sic) a arheologului, ci și un izvor de delicii pentru el. Ea e de fapt o epopee senzațională, pe ideea fatalității, condimentată cu erudiție. Începutul e nuvelistic» (G. Călinescu, art. cit. p. 354).

Acestea sunt ramele înguste între care este înghesuită o sinteză de știință și artă, care a umplut existența unui mare erudit și fin estet: ignorare și zeflemea. E drept că savantul se plimbă voluptuos printre citate și exemplificări. Compară «tava» tezaurului cu un platou corinthian, face apel la Boileau și invocă mozaicurile dela Ravenna. Propunând următoarea lectură pentru inscripția runică de pe colan «Pour un Goth, la patrie scythique n'est-elle pas sacrée?», trimite la *Tancrède* (III, 1) de Voltaire: «A tous les coeurs bien nés que la patrie est chère». Încheind descrierea vicisitudinilor prin care trecuse tezaurul — dosire, furt, mutilare —, declamă în proză ritmică: «Honis soient les ignorants cupides qui, au préjudice de la science, ont détruit ou altéré ces rares épaves du règne d'Odin sur terre».

De acest etalaj de erudiție și retorică se poate face haz ieftin, dacă uităm unele lucruri, și anume: Odobescu scria în secolul unor Michelet și Fustel de Coulanges, pentru care opera istorică era și operă de artă. El intenționa desigur să-și insereze «cloșca» în galeria marilor descoperiri ale secolului al XIX-lea: Troia lui Schliemann, Mykenes și Cnossos al lui Sir Arthur Evans. (Acesta din urmă a căzut și el recent victima unui diletant detractor: t'Serstevens. Ce demon îi împinge pe amatori, altfel oameni cumsecade și de talent, să se amestece intempestiv în treburile severe ale științei?) Odobescu n'a fost vizitat de scepticismul care avea să-l conducă pe Th. Mommsen la disperatul său testament științific; el credea în atotputernicia arheologiei de a reconstitui trecutul. În raportul său prezentat la Academia Română (Anale, Desb. IX, 1886-87), al cărui titlu e o mărturisire discretă: *Pia desideria*, străbate totuși o melancolică oboseală. Prin soluționarea problemelor legate de tezaurul dela Pietroasa, Odobescu voia să compună o adevărată introducere la metalurgia antichității. Avântat gând romantic? Desigur, și el ajunge pentru a-l situa pe arheologul scriitor în rândul făuritorilor de visuri mari, pe care i-a dat neamul nostru. Rămâne faptul că, la 63 de ani dela apariție, monumentala lucrare constitue singura referință de bază. Grație progresului înregistrat de runologie, inscripția colanului este astăzi interpretată diferit (v. articolul d-lui M. Isbășescu în «Revista fil. rom. germ.» I, 1957, pp. 107-133), punctul de plecare este însă tot Odobescu (*Trésor*, p. 357 și urm). Și nu putem concedia cu dispreț lectura savantului român când vedem în notele lucrării imensa documentare consultată. «Greșelile» sale sunt ale vremii. Ceeace merită să fie subliniat este faptul că informația

lui Odobescu e de mâna întâi. Notele arată că autorul a consultat în original principalele opere ale literaturii scandinave medievale (*Trésor*, p. 347 și urm.). Mai mult, el dovedește a fi la curent cu lucrările cele mai recente. Astfel expune competent expansiunea Vikingilor (p. 444) prezentată în 1877 într'o carte revoluționară de istoricul danez V. Thomsen. Citează corect, din izvoare sigure, inscripția runică a «leului din Pireu», transportat la Arsenalul din Veneția, și adoptă lectura arheologului danez Ch. C. Rafn. (Unele referințe indică o corespondență științifică de a cărei urmă nu am reușit încă să dau în investigațiile mele).

În sfârșit, e demn de amintit faptul că, în istoriografia noastră, Odobescu trimite cel dintâi la inscripția runică din insula Gotland atestând uciderea Vikingului Rothfos de către Valahi în secolul al XI-lea în regiunea Nistrului (*Trésor*, pp. 446-47). Savanții posteriori au folosit informația indirect, dar au uitat să pomenească numele precursorului. Eu însumi m'am făcut vinovat de aceeași omisiune (în articolul: *Vikings et Valaques au Moyen Age*, «Revue int. d'onom.» 1963 p. 112), drept care consemnez aici această rectificare.

Într'un cuvânt, Odobescu se dovedește a fi — alături de B.P. Hasdeu — cel mai temeinic cunoscător al nostru în domeniul scandinav, într'o vreme când I. Heliade-Rădulescu comitea confuzii comice (v. nota mea: *L'Arioste et la «Dacie»*, «Revue int. d'onom.» 1963, pp. 122-126).

Ecoul întâlnirii lui Odobescu cu civilizația scandinavă îl găsim și în *Pseudokynegetikòs*, carte pe cât de originală pe atât de ignorată — cel puțin în străinătate — și care ar putea fi așezată onorabil între Lessing și Malraux. În captivantul «muzeu imaginar al vânătoarei», pe marginea unei bune bibliografii a literaturii cinegetice, Odobescu notează: «se pare că destinele au voit ca, în timpii moderni, această ramură a artei (vânătorești), bogată și variată în identitatea ei caracteristică, să încolțească pe rând și să poarte rod treptat în fiecare din țările culte ale nordului Europei, fără ca'ntr'însa să se ivească vre-un interval de amorțire». Remarcă banală — s'ar putea afirma, dacă n'am ști că autorul cercetase entuziast și asiduu muzeele și bibliotecile din Copenhaga. Sper să arăt într'o zi — bazându-mă pe lucrările savantului suedez Gunnar Tilander (*Cynegetica*, vol. I-IX, Uppsala 1953-1963) — că și în această direcție Odobescu a făcut operă remarcabilă de pionier.

Pentru moment mă mulțumesc a trage concluzia că participarea la congresul din 1869, departe de a fi fost inutilă, a îmbogățit viziunea lui Odobescu — atât de vastă — cu o nouă perspectivă.

E. Lozovan

* * *

Scriitorul «angajat» — *I. În România* - Cuvântul «angajat» circulă de mult in limba română. L-am luat, ca atâtea altele, în veacul XIX, dela Francezi, l-am românizat și l-am folosit apoi într'un anumit înțeles.

Circulația termenului «a se angaja» era restrânsă la zonele orășenești. Poate prin contaminare sau sporadice manifestări de «Kulturwandel» («Cultural change») va fi ajuns și pe la țară, dar cuvântul românesc corespunzător lui «a se angaja» în sensul dat azi este «a se lega»; de exemplu: «mă leg să fac cutare lucru». Iar când era vorba de o «angajare» la lucru sau stăpân, se zicea «mă bag la stăpân» sau «intru la lucru» sau «mă tocmesc».

La oraș însă se vorbea altfel, de exemplu: «angajarea de lucrători». Sau: un actor «fără angajament». Deci acest «a se angaja» însemna a se tocmi la lucru pe o plată oarecare. Dar chiar la oraș mai curent era «a angaja lucrători» decât «a se angaja la lucru». Termen patronal, acest «a angaja lucrători» corespundea sensului francez din origini: «mise en gage» sau «engagement de meubles».

Normal era ca și la noi acest termen să fi evoluat către un sens figurat, cum s'a întâmplat în limba franceză: «Les passions et les *engagements* du monde lui parurent tels qu'il... (M-me de Lafayette, «Princesse de Clèves», cit. Littré), sau: «Vous avez deux choses à *engager*, votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude», Pascal, cit. Littré). Dar acest lucru nu s'a întâmplat. «Angajarea» în limba română s'a adaptat printr'un proces brutal de rapidă «aculturare» («acculturation») și a rămas la sensul cel mai «terre à terre». În terminologia militară «angajarea» a fost luată cu sensul de intrare în foc: «angajarea bătăliei», «angajarea unui corp de armată», etc. În viața civilă nu exista decât «angajament» la *lucru*, la *cineva*, și în schimbul unei *plăți*.

În timpul celui de-al doilea război mondial, termenul «s'engager» s'a îmbogățit cu un sens definit chiar și în popularul dicționar «Petit Larousse»: «prendre position activement sur les problèmes politiques ou sociaux de son temps». Micul dicționar este într'adevăr o carte populară, dar lucrată sub cel mai strict control științific. O sumă de publiciști și chiar scriitori au impus acest nou sens printr'un proces de contaminare totalitară, așa că dicționarul a trebuit să-l ia în seamă. Deci «angajament» înseamnă azi și «optare pentru o poziție activă sau alta».

Ajungându-se la acest sens, în limba franceză, nu s'a făcut un salt violent, deoarece «engagement» a avut, cum se vede din citatele precedente, de mult încă, o sumă de sensuri figurate.

În limba română, însă, vorbindu-se acum de «angajament» în sensul definit de «Larousse», se face un salt brutal dar și semnificativ în același timp. Și, anume, se trece dela «muncitorul angajat» la «scriitorul angajat», cum se trece dela vătaful însărcinat cu «angajarea» de lucrători la «partidul» care «angajază» spiritul.

Distanța dintre barbarismul «angajament» și românescul «legământ» ne apare în aceste condiții și mai clară.

Un «legământ» avea un dublu conținut: istoric și trans-istoric. Baza acestui legământ nu era nici «contractul» nici «silnicia», ci «cuvântul». Ruperea unui legământ avea consecințe mai ample decât ruperea «angajamentului», și acestea atingeau toate ordinele: socială, morală, spirituală.

Trecerea dela «legământ» la «angajament» a fost o lunecare dela primatul *calitativului* la primatul *cantitativului*.

Așa cum «angajamentul» în prima lui fază de viață «civilă» în România nu avea niciun sens figurat, fiind vorba de angajarea la lucru, la cineva, pe o plată, adaptarea noului sens definit, cum am văzut, nu numai că nu înalță termenul, dar îl coboară și mai rău. Cu alte cuvinte, «angajamentul» s'a generalizat supt o vătăfie unică: lumea se

« angajază » *obligatoriu* la « construcție » (= istorie), « construcția » este condusă de « partidul *unic* », iar plata este menținerea « angajatului » în viață cu minimum de preț, adică o hrană la limită, câțiva metri pătrați sub un acoperiș și câteva veșminte care să-l apere de intemperii.

Ce înseamnă în aceste condiții, în România, un scriitor « angajat »? Normal ar trebui să însemneze ceea ce se spune în « Larousse ». Numai că, într'un regim al « angajării » forțate, globale și totale, ca acela din România, nu se mai poate vorbi de « luarea unei poziții », nimeni acolo nu *ia* nicio poziție, pentrucă tuturor li se impune o singură poziție, aceea care li se *dă*. Așa că vechiul « angajament » a căzut nu cu o treaptă, ci cu o « scară » mai jos: dacă înainte nu era acesta decât un cuvânt, fără altă semnificație decât aceea a luării unei munci în primire, cu obligația de a o îndeplini și cu răsplata unui salariu, *dar cu libertatea de-a alege între un « angajament » și altul*, astăzi această luare a unei munci în primire, fie că e vorba de un salahor, fie că e vorba de un scriitor, nu se mai poate face decât dela un singur stăpân: « partidul », vătaful unic, și al brațelor și al cugetelor.

Un « stăpân unic » exista și în vremile « legământului », doar că acesta era « stăpânul lumii de aici și al lumii de dincolo », fiind creatorul lumii.

Acum « creatorul lumii » este un *partid*, iar « lumea » însăși s'a restrâns și ea la planeta noastră sau, cel mult, cum spune un mare filosof, și la alte câteva.

Ciclul dela « legământ », de la ceea ce se *întemeia* între oameni și supra-lume în « cuvânt », deci în « comunicare », la « angajamentul » care se întemeiază în *silnicie*, așa dar nu în « comunicare », s'a încheiat în România. Acum nimeni nu-și poate pune acolo problema « angajării » așa cum este pusă dincoace de noul zid chinezesc, iar « legământul » nu mai este posibil, deoarece « lumea » a fost (« in principio ») tăiată de « transcendent ». Dacă nu mai există alegere de țel, de patron și plată prin « angajament », « construcția lumii » fiind țelul impus de partidul-patron cu « plata cea mai mică posibilă », nu mai poate exista nici libertatea vreunui « legământ ». Și în acest fel *scriitorul a dispărut*.

II. În lumea liberă - Dar « angajarea » dincoace de noul zid chinezesc? Pregătirea răspunsului la această întrebare cere un mic ocol, care, de altfel, ne va duce el însuși la răspuns.

Un mare istoric al filosofiei face următoarea observație: « Dar procedeele tehnice grație cărora el (Raimundus Lullus) credea că va putea ajunge chiar la ignoranți și că va putea convinge și pe necredincioși, conțineau germenul unei idei a cărei carieră avea să fie considerabilă; aceste moriști pe care Lullus își întemeiază conceptele principale, reprezintă prima încercare a acelei « Arte combinatorii », pe care Leibniz, care menționează pe înaintașul său medieval, a visat s'o constitue mai târziu. În același fel în care timpurile moderne au vrut să întemeieze numai prin rațiune societatea universală, pe care evul-mediu o întemeia în credință, oamenii moderni au avut ambiția să pună în serviciul științei această artă universală a demonstrației, pe care gândirea medievală a vrut s'o pună în folosul credinței » (Etienne Gilson, « La philosophie au Moyen-Age », Paris, 1947).

În această lume a victoriei « principiului rațiunii », « principium rationis », declarat de Leibniz și tot de el calificat drept « principium magnum, grande et nobilissimum », « principiu generos, mare, și prea nobil », « cuvântul » a dispărut și el din « angajare ». Totul este, în regimul « marelui principiu », *socotelă*, într'un timp-eficiență exact retribuit; « țelul » este exploatarea cât mai bine calculată a tuturor izvoarelor de energie pentru a se stabili în lume un nivel *material* cât mai *ridicat*, mai *general* si mai aproape de *egal*; « stăpânul » este statistica în cadrul coordonatelor timp-spațiu, iar plata este participarea cât mai intensă la aceste « raționalizări ». Înlăuntrul acestui sistem, construit pe baza unui principiu « generos, mare și prea nobil », al cărui proces îl face Heidegger, « comunicația » este și ea departe de a mai fi în « cuvânt », care era mai întâi « calitate », și devine ceea ce ne spune filosoful timpului nostru: « Astfel crește la nesfârșit puterea chemării prin care se cere să fie dată o rațiune suficientă; și, sub constrângerea acestei chemări, se definește trăsătura fundamentală a existenței omului contemporan, care-și caută peste tot siguranța (în treacăt fie spus, Leibniz, tatăl « principiului rațiunii suficiente », este de asemenea inventatorul « asigurării pe viață »). Dar munca ce tinde să pună viața în siguranță trebue să fie și ea, la rândul ei, pusă mereu în siguranță. Cuvântul-cheie aplicabil la această atitudine fundamentală a existenței contemporane este acela de « INFORMATION », pronunțat și înțeles în felul anglo-saxon. « Information » înseamnă mai întâi o comunicare de știri, atât de rapidă, de întreagă și de îmbelșugată pe cât e posibil, și care înștiințează omul de azi de punerea în siguranță a nevoilor lui, de cantitățile pe care le dobândește și de izvoarele de împrospătare. Rezultatul evident este astfel că acea concepție, care face din *limbajul uman* un instrument de informare, se face din ce în ce mai necesară. Pentrucă, la bază, a fost numai definirea limbajului aceea care, ca mijloc de informare, a dat rațiunea suficientă, pe care stă construcția mașinilor de gândit și a marilor mașini de calculat. Dar, în timp ce mașina informează în sensul că înștiințează, ea informează și în sensul că hotărăște și conduce. Informația, întrucât transmitere de știri, este deci, de asemenea, și dispozitivul care dă omului, tuturor obiectelor și tuturor substanțelor, o asemenea formă încât aceasta să fie aptă de a asigura dominarea omului pe pământul întreg și chiar dincolo de el ». (Martin Heidegger, « Der Satz vom Grunde », Freiburg I.B., 1957, pp. 202-203).

Caracterul integral al « angajării » ne obligă să ne întrebăm: la ce? la cine?

Caracterul integral istoric al « angajării » face inutilă întrebarea: la cine? Nu există altă « angajare » decât la « istorie » sau față de istorie. Și ce este astăzi « istoria », de o parte și de alta a noului zid chinezesc, am văzut mai sus. Istoria este astăzi, cum observă Heidegger, definită de oamenii vremii: *era atomică*.

În ce fel se poate « angaja » scriitorul, azi, față de istoria, care se definește « era atomică »? Dacă dincolo de noul zid chinezesc « angajarea » este automată, prin naștere, deoarece acolo omul se naște determinat rasial și angajat istoric, dincoace de zid există încă libertatea angajării. Ba chiar se afirmă necesitatea unei angajări a scriitorului: « Rezultatul evident este astfel că acea concepție, care face din *limbajul uman* un instrument de informare, se face din ce în ce mai nece-

sară». Deci este «necesar» ca scriitorul să facă uz de încă existenta libertate a «angajării». Dar, cu sau fără această libertate, deci cu sau fără «era atomică», «angajamentul» scriitorului este un «legământ» față de cuvânt și chiar *în cuvânt*. Întâi, pentrucă acesta este singurul mijloc de efectivă «comunicare» inter-umană. Și, al doilea, pentrucă în *el* este și istoria, care s'a născut odată cu *el*.

Așa dar o «angajare» față de istorie este inevitabilă pentru scriitor, dar această angajare este în «cuvânt», pentrucă el face posibilă comunicarea inter-umană, iar «comunicarea» însăși este una din categoriile umane fundamentale (Karl Jaspers, «Existenzphilosophie»).[1]

Întrebarea «angajare la cine?» nu privește neapărat pe scriitor. Există un «cine» în originile «cuvântului». Acest «cine» se des-tăinue istoric în devenirea «cuvântului» și aceasta este însăși istoria culturii, în care s'a născut scriitorul.

Iar «plata» va fi aceea pe care i-o dă «cititorul» în schimb. Dacă scriitorul nu are cititori, cum se întâmplă cu scriitorii care scriu românește în exil, nu va fi nicio plată imediată. Va fi, poate, una în viitor, când ceea ce se scrie azi românește în libertate se va înscrie în «Istoria literaturii românești».

Dar și scriitorii care aparțin prin naștere lumii libere de azi nu au altă reală posibilitate de «angajare». «Problemele» *politice* sau *sociale* se rezolvă în cadrul acțiunilor politice și sociale, ținute azi în chingile «erei atomice». Dar pentru a se angaja față de «cuvânt», scriitorul trebue mai întâi să se «degajeze», românește să se «scuture», de istoria — eră atomică și de «problemele» social-politice corespunzătoare. De aceea, pentru a ajunge la «comunicare», trebue să se scuture de «INFORMATION» (cu pronunțarea și sensul indicate de Martin Heidegger).

Așa se explică, de altfel, toate tendințele anti-realistice din literatura superioară de azi din Occident. Așa se explică și căutările de «limbaj». Uzura limbajului comun prin «INFORMATION», unde *cuvântul* nu mai are greutate intrinsecă, este atât de mare, încât poeții luptă cu ultimele forțe să salveze cât se va mai putea din *cuvânt* într'un limbaj cu totul opus celui al hiper-planturoasei «INFORMATION».

«Sensul» scriitorului nu este decât în «cuvânt». Și «sens» la scriitor este analog cu «utilitate» la inginer, sub-inginer, maistru, sub-maistru, calfă sau simplu muncitor cu brațele. Și acest «sens al scriitorului» se confundă cu acela al «libertății».

III. O problemă și o sub-problemă - În ce măsură se sapă o prăpastie între scriitorul «degajat» de problemele social-politice și «INFORMATION»? Această întrebare poate să se transforme în «problemă», dar prin abuz s'a ajuns la o pseudo-problemă.

Preocuparea «comunicării» inter-umane este astăzi într'adevăr foarte acută, în sensul că lumea tinde către o «unitate», dacă nu printr'o limbă universală, cel puțin printr'un limbaj cât mai general, din care să fie exclus «polemeos»-ul, la ale cărui origini stau diferențele rasiale și culturale. Dar acesta va fi un proces lent, care de altfel trece de domeniul scriitorului. Rolul acestuia este cu mult mai restrâns într'un fel decât al altor factori din câmpul social.

[1] A se vedea de acelasi: «Über Bedingungen und Möglichkeiten eines neuen Humanismus».

Un alt motiv de preocupare în jurul comunicării inter-umane este fenomenul acuzat în diverse părți ale lumii, și anume acela al «singurătății în masă», rezultat al standardizării și al sărăcirii umanistice și religioase atât de accelerată în veacul XX.

Comunicarea inter-umană a fost acaparată în marile centre de civilizație occidentală nu numai de mașinile fabuloasei «INFORMATION», dotate cu creere electronice, dar și de artele-industrie, cum sunt cinematograful și televiziunea. Eflorescența *teatrului* în centre mari, cum este de pildă Parisul, sau în cuprinsul unei țări industriale, cum este Germania, arată tocmai necesitatea regăsirii oamenilor prin comunicarea în *cuvânt*.

Aceste probleme reale ale comunicării inter-umane se transformă însă în pseudo-probleme, în momentul în care se cere scriitorului *să scrie pentru toată lumea*.

Scriitor «pentru toată lumea» n'a existat și nici nu va putea exista vreodată. Cuvântul poate fi comun, dar sensul lui nu este întru totul comun. Filosofia, poezia, literatura, nu aparțin «comunului» din cuvânt, ci «misteriosului» pe care-l conține. În acest mister al cuvântului se întâlnesc scriitorul și cititorul cu vocație. Pentrucă așa cum există vocația de scriitor există și aceea de cititor. După cum nu sunt scriitori toți aceia care știu să scrie în sensul comun, nici toți aceia care știu să citească în sensul comun nu sunt neapărat cititori.

Cei ce caută «sensul» cuvântului scriind sau citind sunt rari în raport cu masele civilizate scoase din analfabetism. Cei mai mulți din cei ce scriu cărți sau articole scriu ca să «informeze», raportând despre *lucruri*, nu desvăluind sensuri ale cuvântului, cum fac filosofii, poeții și literații adevărați. Aceste «lucruri» despre care se raportează pot fi de multe feluri: cuvinte, tratate ca lucruri, fapte din trecut și prezent, mașinării, animale sau plante, astre, boli și leacuri, etc. Cei ce scriu despre aceste *lucruri* nu sunt scriitori în sensul «filosofului», al «poetului» sau al «literatului», care necontenit creiază în Cuvânt. Diferența între un cercetător al vieții sociale și între un romancier, de pildă, este fundamentală.

Scriitorii despre «lucruri» vor avea întodeauna mai mulți cititori, pentrucă fiecare om vrea să știe ceva despre un lucru sau altul, fiind angajat prin naștere de «necesitate». Confuzia totală între scriitori și reporterii lucrurilor se face în America, unde diverse case comerciale adună manuscrise despre orice, inclusiv manuscrise literare, și le distribue apoi la publicațiile corespunzătoare. Pentru «managerii» acestor case, cel ce trimite un articol sau o carte despre timbrele poștale, de pildă, este la fel de «scriitor» ca și acela care trimite un roman sau un volum de poeme.

Cuvântul, însă, deschide căile *libertății*. Așa că diferența între «reporterul» legat de necesitate și «scriitorul», care desleagă neîncetat *cuvântul*, este o deosebire fundamentală, în ciuda folosirii unei limbi și a unui alfabet comune.

IV. «Angajamentul» în «cuvânt» este local și universal - Paradoxul «cuvântului» este în dubla lui calitate: universal și local în același timp. «Angajamentul» față de cuvânt este posibil pentrucă acest cuvânt este *local*, iar acest angajament este absolut pentrucă în același timp «cuvântul» este universal.

Cel mai important scriitor român de azi, Mircea Eliade, vorbind despre unul dintre marii inițiați ai culturii românești,

face o afirmație capitală: « Nu este lipsit de semnificație faptul că reprezentanții de frunte ai tradiționalismului și naționalismului românesc au fost, ca să folosesc expresia lui Lucian Blaga, *oameni universali*». Și, în consecință: « Iar în zilele noastre provincialismul nu-l găsim la Lucian Blaga ci, bunăoară, la un Mihail Ralea » (« Destinul lui Hajdeu », *Cuvântul în Exil,* nr. 11).

Soarta lumii de mâine este în mare măsură dependentă de această bi-polaritate: local și universal. Atât « ideologia » totalitară de azi, cât și predominanța « principiului rațiunii », tind să distrugă această bi-polaritate, a cărei viață este întâi și întâi în *cuvânt* asigurată.

Un al doilea aspect al « angajării » scriitorului este datoria lui de a face necontenit actuală bi-polaritatea « local-universal » prin opera lui, mântuită de sistemele « necesității ».

HORIA STAMATU

C. Stere, ostracizatul — De câte ori într'un studiu, într'o publicație, într'o carte didactică și chiar într'un ziar din R.P.R. se pomenește de « Viața Românească » (și se pomenește mereu, revista aceasta și mișcarea din jurul ei devenind pentru actualele autorități dela București un far luminos în arborele genealogic pe care și-l făuresc singure) se așează înainte numele lui Ibrăileanu. Despre făuritorul și animatorul dintâi al revistei, despre C. Stere, nici vorbă, sau în treacăt vreo hulire. Revoluționarul și patriotul român, fără de care nu numai revista ieșeană, dar și istoria modernă a României și curentele de stânga care au străbătut această istorie, nu pot fi concepute, nici explicate, este total ostracizat de actualul regim ce-și zice totuși și revoluționar și patriot și popular.

În 1937, « Viața Românească » își dedica întregul număr de pe Ianuarie-Martie unui omagiu postum lui C. Stere, voind să pună în adevărata sa lumină figura aceasta atât de deseori lovită și de oameni și de destin. Unul din directorii de pe atunci ai revistei, Mihail Ralea, scria:

« În zile negre de asfixie, martiriul lui C. Stere ne-a dat formula etică, ne-a făcut suportabilă viața, ne-am refugiat în exemplul lui ca într'un liman. Aceasta, orice s'ar întâmpla vreodată, n'o putem uita ».

Astăzi când Mihail Ralea continuă să scrie la « Viața Românească » (noua versiune), însărcinările oficiale și răsplătirile lor i-au întunecat memoria pe care o făgăduia veșnică. « Orice s'ar întâmpla... »

Uitarea circumstanțială a lui Mihail Ralea o împărtășesc și alții, formați tot la școala etică a lui Stere. În acelaș număr al « Vieții Românești » din 1937, Demostene Botez afirma: « Merg după stâlpii C. Stere, și chiar dacă furtuna mă va doborî și epuiza, voi cădea lângă acești stâlpi de călăuză și totdeauna cine va voi va ști unde să mă găsească ». Azi îl găsim pe Demostene Botez în onoruri, în posturi și reviste pe care nu vedem cum le-am putea situa alături de « stâlpii de călăuză » ai lui Stere. Furtuna nu l-a doborît nici epuizat pe Demostene Botez deoarece el s'a pus prudent în direcția ei și a suflat împreună cu ea împotriva altora, contribuind și el la dărâmarea acelor « stâlpi » înalți, pe care se lăuda că totdeauna se va sprijini.

Iorgu Iordan, altă figură a actualului regim, scria tot în « Viața Românească »:

« Încheiu aceste rânduri slăvind memoria lui Constantin Stere, care, ca profesor, ca teoretician al poporanismului și ca militant politic a contribuit în cel mai înalt grad la formarea conștiinței mele cetățenești ». Destrămarea « conștiinței cetățenești » a lui Iorgu Iordan s'a îndeplinit odată cu vălul de uitare aruncat asupra memoriei lui C. Stere.

Doctorul N. Lupu își încheia articolul de omagiu și mai definitiv: « Stere va fi pururea ca o stea luminoasă, ca un far îndreptător spre limanuri. De aceea, atâta vreme cât va fi un popor și o conștiință românească, o viață și un suflet democratic (fără acestea, existența neamului însăși e primejduită), numele lui Stere va fi pomenit, viața și opera lui vor fi preamărite ». Putem deci trage concluzia: numele lui Stere nemai fiind pomenit, nici viața sau opera sa preamărite, înseamnă că nu mai există în România de azi o viață și un suflet democratic, și că existența neamului însăși e primejduită.

Peste aceste renegări spectaculare, peste aceste uitări și descompuneri de caractere și conștiințe, rămâne faptul major al ostracizării lui Stere de actualul regim, adică ostracizarea unuia din cei mai autentici revoluționari de stânga pe care i-am avut. Ironia aceasta a istoriei ar putea să surprindă pe foarte mulți; pe Stere însuși, însă, suntem siguri că nu l-ar fi surprins. Într'adevăr, paradoxul nu este decât aparent. Regimul instalat la București nu reprezintă altceva decât un agent al imperialismului sovietic, față nouă a unui imperialism vechiu, pe care Stere l-a cunoscut, l-a combătut, l-a denunțat, cu atâta îndârjire încât toată atitudinea sa în cursul primului război mondial, când a fost împotriva intrării noastre în război alături de Rusia, atitudine care i-a adus pe nedrept acuzarea de trădare, nu este explicabilă decât prin această certitudine a lui că Rusia și în trecut și în viitor ne primejduiește, prin tendințele sale expansioniste, însăși ființa neamului. Epitetele sub care se camuflează colonizarea actuală a României de către Rusia sunt secundare și nu corespund realităților. Despre ce fel de democrație poate fi vorba când un partid unic, susținut de o poliție atotstăpânitoare, înăbușe orice veleitate de contradicție până și în sânul lui? Despre ce fel de « egalitate comunistă » se poate vorbi când diferențele de nivel de viață între un simplu muncitor și privilegiații din « noua clasă » sunt mai mari decât în oricare altă societate contemporană ne-egalitară și necomunistă? Se acceptă în discuție, pentru a se vorbi de astfel de regimuri, termeni cu totul falși, ca democrație populară sau socialism, care nu corespund întru nimic realității, contrazicând-o chiar, termeni pe care Stere nu i-ar fi acceptat. Nu încercăm să impunem memoriei lui Stere o opinie a noastră: că este așa, că Stere ar fi subliniat caracterul de colonialism și expansiune rusească al actualei stări dela noi, o aflăm din toate scrierile lui, dinainte și dela începutul revoluției ruseșți.

Mai e nevoie să amintim evoluția existenței lui C. Stere? Înainte vreme am fi spus că nu! Chiar atacat, chiar nedreptățit, Stere a fost totdeauna bine cunoscut și prin prezența sa la Universitate, la « Viața Românească », în luptele politice ale timpului cum și prin masivul său roman autobiografic: « În preajma revoluției ». Acum însă, când ostracizarea a fost îndeplinită, pot fi unii, poate chiar mulți, care să nu mai aibe faptele precise în minte. Pe foarte scurt, deci, câteva date

esențiale. Născut în Basarabia, dintr'o familie boerească, de mic Constantin Stere — alias Vania Răutu din « În preajma revoluției » — simte o solidaritate totală cu cei umili, cu cei năpăstuiți. Dela această solidaritate până la răzvrătire și la transformarea lui, încă de pe băncile liceului rusesc, în revoluționar « profesional », drumul e direct. Tot atât de direct va fi drumul ce-l va duce din aceste cercuri revoluționare în închisorile rusești și în deportarea siberiană. Tânărul, aproape copilul Stere, se călește și se maturizează în condiții vitrege dar excepționale pentru un adevărat caracter. Aceleași încercări pot transforma pe tinerii idealiști în fanatici — de tipul Danilov din « În preajma revoluției » —, în epave, în agenți ai Okranei sau în oameni întregi. Un astfel de om avea să devină Stere. Citind imens în nesfârșita noapte siberiană, dar ferindu-se de abstracțiunea ideologică, el înțelege că teoria nu poate fi infirmată sau confirmată decât prin aplicarea ei în real, că scopurile sunt departe de a justifica mijloacele, mijloacele întrebuințate pentru a atinge un scop fiind acelea care caracterizează, de fapt, o mișcare, imprimându-i o pecete definitivă. Lupta cu oamenii și vânturile îl învață pe Stere să cunoască pe cei dintâi și să domine propriile lui furtuni interioare. Toți cei ce-l vor cunoaște apoi vor fi izbiți de acel foc de ghiață ce irumpe din el: avântul și îndârjirea tumultoasă fiind totdeauna acoperite la el de o aparență rigidă, distantă, rece. În Siberia, însă, Stere mai descoperă două fapte determinante pentru evoluția lui: primul, că este înainte de toate Român — acolo și citește primele texte de literatură românească — și apoi că, sub pojghița internaționalismului revoluționar, Rusul continuă a fi imperialist și mistic. În Artamon Danilov — prin care Stere a vrut să-l înfățișeze pe Lenin — Vania Răutu vede misticismul primejdios al Rusului etern: « Oricât de ciudat s'ar părea, dar am ajuns să cred că și în teoriile lui Danilov se reflectează tot misticismul adânc al firii rusești. În acest popor, dacă un țăran cărturar descoperă că — după Sfânta Scriptură — focul purifică toate păcatele, un sat întreg este în stare să-și umple casele cu paie și să le dea foc, cu femei și copii înăuntru — ca să se « purifice » cu toții... Și pentru Danilov pot pieri 90 % din norodul rus, numai revoluția mondială să fie săvârșită, cu ori ce mijloace și cu oricine, chiar și cu ajutorul tâlharilor de drum mare — piară, la urma urmelor, și 90 % din omenirea întreagă! Această concepție a revoluției « pure », de « revoluție pentru revoluție », e în realitate de aceeași natură ca și « mântuirea sufletului » și « viața pură » a sectanților... Cu toată identitatea de terminologie, ce deosebire de mișcările sociale din Apus! ».

Rusul, chiar revoluționar, nu e numai mistic, ci și imperialist, expansionist din fire. « Răutu, adânc impresionat, găsi în această povestire nu numai cheia imperialismului rusesc: Rusul întotdeauna vede și simte, se poate spune, în cadrul mondial. Țăranul visează cotropirea globului ca un drept al lui; omul de stat, dominațiune universală. Dar și un intelectual revoluționar, ca și cel mai umil muncitor aderat la mișcare, *simte* că rezultatele acțiunii lui nu se vor mărgini numai la hotarul împărăției ». Îndârjirea caracterului, obișnuința luptei, neîncrederea în teoria abstractă bună pentru toate neamurile și descoperirea acestui adevăr: misiunea României de a se așeza în

drumul cotropitor al țarismului rusesc și primejdia chiar și a mesianismului revoluționar ce poate conține același germen de expansiune rusească: iată ce-i dărueste Siberia lui Stere. Și iată ce fel este omul care, după deportare, alege să se instaleze nu în Basarabia anexată de Rusia, ci în România. Toată acțiunea lui viitoare se explică prin aceste date: despărțirea sa de marxismul abstract și dogmatic al partidului socialist din aceea vreme, care își punea speranța numai într'un proletariat inexistent, poporanismul său, adică sprijinirea și ridicarea prin reformă agrară, pentru care a militat ca puțini alții, a țărănimii, trecerea împreună cu « generoșii » la liberali pentru a grăbi reformele, democratizarea, și a împinge, dinăuntru, partidul spre stânga, și mai ales atitudinea sa în timpul războiului, când alăturarea noastră de Rusia i se pare primejdia cea mai mare și siguranța pierderii Basarabiei: acea Basarabie pentru a cărei alipire de România va juca un rol determinant.

Izbucnirea revoluției în Rusia în 1917 — la prima revoluție din 1905 fusese el însuși spectator, plecând clandestin în Rusia — nu-i potolește teama. Este primul om de stânga printre Români care-și dă seama că bolșevismul va continua pe linia imperialismului rusesc. În plin război avea să scrie: « În ori ce caz, nu Rusia poate fi chemată să indice omenirii civilizate cărările viitorului... Dealtfel, ar fi o mare greșală de a crede că țarismul a fost singurul purtător de cuvânt al politicei de expansiune a Rusiei mari. Rădăcinile acestei politici sunt adânc sădite în inima întregului popor « mare rus »... Această tendință explică și atitudinile Rusiei revoluționare față de revendicările naționalităților subjugate. În fond, nu e un neam mai intolerant, din punctul de vedere național, ca Rusul... Pe această cale, « dreptatea și egalitatea » duc în mod natural peste granițele etnografice din sânul imperiului. Dată fiind dublarea populației ruse în 45 de ani, tot pe această cale și tot așa de natural poate fi cu ușurință debordată ori care altă graniță... Pentru noi Românii, faptul acesta are o importanță cu atât mai mare cu cât pentru țărănimea rusă « Dunaiul » (Dunărea), ca și Țarigradul, de veacuri formează subiectul legendelor și cântecelor naționale. Revoluția (din Rusia) ne poate da numai răgazul necesar pentru a ne feri viitorul printr'o organizație temeinică ».

Ce tragică confirmare au primit cuvintele lui Stere, nu mai e nevoie s'o amintim, rezultatele le cunoaște și le suferă o întreagă țară. Și poate că singura dată când destinul s'a arătat milos cu Stere, el atât încercatul de soartă, a fost atunci când l-a lăsat să moară înainte de a vedea nu numai Basarabia smulsă din nou de către Ruși, dar întreaga Românie, pentru independența și totalitatea căreia s'a luptat fără încetare, ocupată de Ruși și cârmuită cum e cârmuită în numele revoluției, socialismului și dreptății. Cât timp aceste epitete sunt simplu camuflaj, ostracizarea lui Stere este din nefericire în firea pocită a lucrurilor, el care a fost și socialist și revoluționar și patriot. Și mai presus de toate: un caracter, lucru insuportabil azi în R.P.R.

MONICA LOVINESCU

Vitalitatea romanului românesc — Victimă a obsesiei imperialiste, boală grea care nu iartă, comunismul nu se mulțumește cu anexarea unor țări și popoare; vrea să anexeze timpul și spațiul. Cu

dela sine putere, s'a identificat, așa, abuziv, cu *istoria:* cine e contra comunismului e contra istoriei, e un reacționar; și cu *țara:* ești împotriva regimului dela București — și cum poți să nu fii, când *știi* ce se întâmplă acasă? —, te-ai pus rău cu țara, îți urăști neamul. E ca și când cineva, într'un moment de subită sminteală, ar pretinde, să spunem, că el e Dumnezeu; și cine nu i se închină și nu-l adoră, e un păgân ori un eretic și trebuie ars pe rug... Legitimitatea pretenției e cam aceeași.

O privire în fugă la literatura exilului ne convinge, și ea, că adevărata prelungire a țării adevărate suntem noi; și nu din cauza unor merite particulare, ci numai *întrucât* am ales libertatea. Climatul culturii românești dintre cele două războaie mondiale, cu efervescența sa creatoare, cu varietatea tendințelor, stilurilor, tonalităților, cu disputa rodnică de idei și credințe, chiar dacă atunci, la vremea sa, contradictoriul și adversarii ne iritau, îl regăsim astăzi numai peste fruntariile țării. Literatura reperistă e, cum bine spunea Alexandru Busuioceanu, el însuși un exponent de frunte atât al culturii din țara de ieri, cât și al surghiunului de astăzi, doar un « imens cimitir ». Viața gâlgâie, dimpotrivă, în literatura exilului.

Să ne referim numai la roman. Ce rodnic trai a avut romanul nostru în sfertul de veac dintre 1919 și 1944! Câteva zeci de nume și vreo sută de titluri vin în mintea fiecăruia, și bună parte din ele nu se tem de judecata riguroasă a istoriei literare, care cerne. Dela capitulare până astăzi n'a apărut în România ocupată nicio singură operă în proză valabilă altfel decât sub aspectul contingenței politice și al propagandei (cu excepția, poate, a unui roman neconformist al lui George Călinescu, imediat dispărut din librării). Mult lăudatul « Mitrea Cocor » e un accident nefericit în cariera de romancier a răposatului Sadoveanu. « Un om între oameni » putea fi scris, nu de Camil Petrescu, ci, de pildă, de Chivu Stoica. « Desculț »-ul lui Zaharia Stancu e sub orice nivel de mediocritate, iar « Moromeții » lui Marin Preda depășesc, fără efort, și această ultimă limită a decenței. Pricina — să ne înțelegem — nu e că Mihai Sadoveanu ori Camil Petrescu ori chiar fostul fascist fanatic Zaharia Stancu și-ar fi pierdut, dintr'odată, talentul netăgăduit. Dictatura și sufocantul analfabetism cultural al lui Leonte Răutu, umbră și apendice târzielnic al rău pomenitului Zdanov, le-au tăiat aripile, câte mai creșteau.

Din 1947, când a apărut sgomotos la Paris « La Vingt-Cinquième Heure » a lui C. Virgil-Gheorghiu, cu prefața elogioasă a lui Gabriel Marcel, și imediat a cucerit, și prin actualitatea dramatică a temei, publicul din toată lumea, fiind tradus într'o mulțime de limbi străine și retipărit în sumedenie de ediții, și până anul acesta, când tot la Paris Gallimard a publicat, în renumita colecție NRF, « romanul nou » al lui Theodor Cazaban — « Parages » —, bine primit de critica franceză de prestigiu, au trecut vreo cincisprezece ani. În acest răstimp destul de scurt, și în vreme ce la București scriitori buni și mai puțin buni, ori chiar nulități emerite, cocoțate la rangul de « artiști ai poporului», erau siliți sau se complăceau să mestece aceleași lozinci de partid, în care nimeni nu mai crede, exilul a dăruit literaturii românești și, poate, istoriei noastre literare: alte romane ale aceluiași C. Virgil-Gheorghiu (ne place să amintim în special, pentru calitățile-i neîndoioase, « Les sacrifiés du Danube », din 1957); excelentul « Le paresseux » al lui Constantin Amariu, încununat în 1955 cu premiul Rivarol (tot de dânsul, « Le pauvre d'esprit », 1958); admirabila frescă a societății românești contimporane, sinteza neegalată a valențelor spirituale, cu plus sau minus, ale păturii noastre intelectuale, din « La forêt interdite » (1955) a lui Mircea Eliade, operă căreia numai dimensiunile neobișnuite pentru grăbitul și distratul cititor occidental i-au împiedicat, probabil, o și mai amplă difuziune (peste cele două ediții avute); cele două romane din « trilogia exilului » a lui Vintilă Horia apărute până acum — « Dieu est né en exil » (1960), cu marea victorie *românească* a premiului Goncourt, și « Le chevalier de la résignation », carte minunată, care e și un document neiertător al timpurilor noastre (fără a uita mai recentul « Les impossibles », 1962); în sfârșit, « Rendez-vous au Jugement dernier » (1961) și « Incognito » (1962), impresionantele mărturisiri și biciuitoarele denunțuri, la nivel de artă, ale lui Petru Dumitriu: scriitorul, în care vătafii reperești ai realismului « socialist » își puseseră toate speranțele și care, după un proces de conștiință din cele mai patetice — a se vedea ultimele capitole din primul roman de pribegie —, evadează în Occident și, luându-și locul *combativ* între confrații care l-au precedat, se înscrie și dânsul, acum da!, pe linia sănătoasă a tradiției scrisului românesc liber, a *țării* și a *istoriei*.

Cu siguranță ne-au scăpat din vedere alte cărți și alți autori; acestora din urmă le cerem iertare. Dar și așa, probabil incomplet și fără îndoială sumar, acest tablou al romanului românesc de exil e luminos și încurajator. Între altele, el dovedește că «angajamentul» în sine nu e neapărat un *rău* estetic; important, pentru reușita artistică, singura care contează — altfel se face gazetărie, publicistică, propagandă —, e să crezi în ideile, idealul, mitul, realitatea (când e), pentru care te bați și pe care, cu arma proprie a condeiului, o servești.

MIRCEA POPESCU

Riscurile unei antologii oficiale — Nu putem spune că am deschis cu prea multe iluzii antologia întitulată « Nouvelles Roumaines », apărută nu de mult la Paris. Dacă le-am fi avut, ne-ar fi fost deajuns să aruncăm o privire la sumar pentru ca ele să spulbere. Dar, după cum am spus, iluzii nu nutream în vreun fel. Antologia aceasta, după cum este indicat din primele pagini, este alcătuită din texte alese de către Comisia națională din R.P.R. pentru UNESCO și lucrarea este publicată conform unui acord încheiat între UNESCO și guvernul din București. Este deci o antologie oficială. Dată fiind politica tendențioasă a regimului din România, riscurile unei astfel de antologii sunt mari.

Ultimele activități ale prefațatorului, Tudor Vianu, n'au fost nici ele de natură să ne lase speranța că astfel de riscuri ar fi putut să fie evitate. De când a scos, tot în limba franceză și tot prin buna îngrijire a aceleași comisii reperiste, pentru UNESCO, o broșură asupra literaturii române din care a exclus pe toți scriitorii care ar fi putut să stânjenească viziunea unei literaturi tinzând, dela origini până în zilele noastre, spre apogeul realismului-socialist, adică pe cei mai mari — de n'ar fi să pomenim decât de un Maiorescu sau Iorga —, dl Tudor Vianu

s'a clasat singur şi ne-a învăţat să nu mai căutăm în d-sa pe onestul profesor şi estet de altădată, ci să ne obişnuim cu ideea unei mutaţii, care-l face să scrie, să gândească şi să acţioneze ca orice gazetar comunist de mâna a treia. Fără scrupule şi fără nuanţe. Oricât de dureroasă va fi fost constatarea — ceva în noi se frânge decâteori ne vedem profesorii de altădată lepădându-se spectacular de ştiinţă şi conştiinţă —, a trebuit s'o facem şi să tragem concluziile. Le-am tras deci: dl Tudor Vianu nu mai constituie o referinţă, sau atunci una inversă, de supralicitare a tezelor culturale oficiale.

Singurul fapt care ne-ar fi îndemnat să sperăm că riscurile ar putea să nu fie majore, era girul acordat unei astfel de antologii de către profesorul sorbonard Jean Boutière, care prezintă volumul. Faptul că, în textul pe care-l semnează, d-sa se simte obligat să-şi ia distanţe faţă de volumul pe care-l prefaţează — lucru puţin obişnuit în materie — dovedeşte însă că girul nu este total şi că riscurile n'au fost evitate. Profesorul Boutière scrie într'adevăr, în încheierea prezentării, că antologia de faţă oferă o imagine destul de vie a prozei româneşti, în ciuda faptului că ea — citez — « n'a reţinut, în trecut, pe toţi scriitorii de valoare şi s'a limitat, în prezent, la cei trăind în interiorul frontierelor ». Votul acesta de blam avertizează dintru început pe cititorul, chiar şi cel mai neinformat, de lipsurile volumului, el nu poate însă — în cazul când acest cititor ar fi cu adevărat neinformat — să-i desvăluie tot tâlcul omisiunilor şi felul în care, până la sfârşit, ele deformează imaginea însăşi a literaturii astfel prezentate.

Nu puteam avea naivitatea de a crede că o antologie alcătuită la Bucureşti ar fi putut prezenta texte de scriitori exilaţi. Omisiunea, inevitabilă din punctul de vedere al responsabililor dela Bucureşti, nu este mai puţin flagrantă pentru cititorul francez căruia îi este destinat acest volum şi care, în ciuda eforturilor şi cheltuielilor R.P.R. pentru a-şi impune în străinătate valorile, nu cunoaşte literatura română contemporană decât prin operele — atât de răspândite şi apreciate aici — ale unor scriitori ca Mircea Eliade, Emil Cioran, Eugen Ionescu, Vintilă Horia, Petru Dumitriu. Trebue să mai recunoaştem că prin ceea ce se oferă aceluiaşi cititor în actuala antologie din scriitorii în viaţă din România, comparaţia nu poate fi decât în defavoarea acestora din urmă şi în favoarea celor exilaţi. Ne grăbim să adăogăm că nu punem în chestiune talentul scriitorilor din ţară. Dacă ei nu suportă comparaţia cu cei din exil, este în măsura în care trăesc şi scriu sub un regim care-i înăbuşe: atâta tot. Balanţa talentelor n'ar putea să înceapă a funcţiona decât atunci când scriitorii din ţară s'ar putea exprima, ca şi cei din exil, în libertate. Orice ar fi, diferenţa este atât de izbitoare între textele unor Galan, Marin Preda sau Eugen Barbu — din care bine înţeles nu s'a tradus din « Groapa », ci din « Şoseaua Nordului » — încât totul se petrece ca şi cum autorii antologiei de faţă ar fi vrut să aducă un omagiu scriitorilor din exil, punându-le în evidenţă valoarea, sdrobitoare prin comparaţie. Nu e de altminteri semnificativ că aceeaşi presă care comentează de fiecare dată îndelung cărţile scriitorilor români din exil, n'a prea aflat ce să spună despre antologia de faţă? Că propaganda se poate întoarce deseori împotriva celor care o fac, iată o evidenţă, verificată şi de data aceasta,

asupra căreia îi îndemnăm pe « culturalii » dela Bucureşti să reflecteze.

Trebue să-i recunoaştem dlui Tudor Vianu un singur merit: acela de a defini destul de clar intenţia antologiei de faţă şi tâlcul ei, deşi o face în termeni acoperiţi. « Prezenta antologie — scrie d-sa — îşi propune astfel de a fi un comentar la desvoltarea vieţii sociale a Românilor ». Cititorul francez este odată mai mult avertizat că nu se află în faţa unei adevărate antologii literare, caracterizată prin valoarea pur literară a textelor alese tocmai în funcţie de această valoare, ci în faţa unei ilustrări a unor stări sociale. Iată deci criteriul care a dominat alegerea ca şi omisiunile. Termenii sunt învăluiţi — spuneam — deoarece, de fapt, nu este vorba nici măcar de un comentar autentic la stări sociale adevărate, ci, printr'o îngrămădire abuzivă, şi o alegere tot atât de abuzivă, de ilustrarea unor *teze* asupra acestor realităţi sociale. Alegând dintr'o întreagă literatură numai anumiţi scriitori, şi din aceşti scriitori numai anumite scrieri, în funcţie de o singură obsesie, poţi să dovedeşti ce vrei: şi o teză şi contrariul ei. S'ar putea tot atât de lesne arăta, cu asemenea procedee, că în întreaga literatură română nu s'a vorbit decât de natură, sau de iubire, sau că trecutul ţării a fost făurit de boeri inimoşi şi fără pată, sau orişice altceva. Ajunge să alegi cu rea credinţă, în acest scop anume.

Probabil că în R.P.R. e încă tăinuit faptul că orice literatură este constituită de mai multe voci, care spun fiecare altceva, care cântă fiecare pe legea ei şi nu într'un cor la unison. Fără această pluralitate a vocilor, fără acest dialog al lor şi cele mai deseori fără discordanţa lor, nu există o literatură. Nu e nevoie de multă cercetare pentru descoperirea acestei evidenţe: ca orice evidenţă, ea se impune dela sine.

Iată de ce antologia « Nouvelles Roumaines » nu dă imaginea unei literaturi, ci oferă doar obsesia unui monolog. Vrând neapărat să caute în trecut doar premizele stărilor actuale, şi în scriitorii trecutului doar vajnici denunţători ai ordinei sociale, sbârnâitoare trompete pentru anunţarea zorilor noi, alcătuitorii antologiei nu s'au dat înapoi nici dela falsuri, nici dela omisiuni.

Scriitorul aplecat peste frământările sociale ale epocii, scriitorul protestatar: iată ce se reţine din literatura română dinainte de 1945. Pentru ca această imagine să nu poată fi contrariată, se procedează mai întâi prin omisiuni. În alegerea scriitorilor. E vorba de o antologie a nuvelei româneşti, nu? Să luăm o omisiune. Ea lămureşte pe toate celelalte: Eminescu. Nu există în acest volum nici « Cezara » nici « Sărmanul Dionis ». Lipsa lor de conţinut social le condamnă. Mai merită să comentăm? În aceeaşi antologie, din care lipseşte Eminescu, este prezent însă Al. Sahia. Să enumerăm pe absenţi? Lista e lungă. Iată totuşi câţiva. Dintre cei ce definesc însuşi genul nuvelei la noi: Gane, Gârleanu, Bassarabescu. Lipseşte apoi Matei Caragiale (ce lecţie socială putea oferi el?), Sandu-Aldea, Gib Mihăescu, Emanoil Bucuţa, G. M. Zamfirescu, Pavel Dan (tradus totuşi în franţuzeşte şi prezentat de Eugen Ionescu, înserarea lui în antologie ar fi fost cu atât mai preţioasă). N'am pomenit de clasici ca Alecsandri, Slavici, Vlahuţă sau Duiliu Zamfirescu. Să revenim spre moderni. Unde este Hortensia Papadat Bengescu? Unde, un creator al nuvelei moderne ca Anton Holban? D. D. Pătrăşcanu să fi

fost izgonit din pricini familiare şi de rezonanţă a numelui? Nu ne-ar mira. A fi tatăl lui Lucreţiu Pătrăşcanu constituie desigur un motiv suficient de prigoană, chiar şi *post-mortem*. Lipsesc Radu Tudoran, Emil Botta, Mircea Damian, Anişoara Odeanu... Dar câţi nu mai lipsesc! Să fie vorba de lipsa de spaţiu, păcat originar al oricărei antologii? Nu, deoarece e loc pentru Galan şi, într'o culegere întitulată « Nuvele româneşti », pentru foarte multe *fragmente de roman*, numai să fie semnate de Zaharia Stancu, de pildă.

De altminteri alegerea de fragmente de roman are şi ea tâlcul ei. Nu ni se oferă numai fragmente de roman din autorii care n'au scris nuvele, dar chiar şi dintre aceia care au nuvele. Şi aici alegerea corespunde preferinţelor politice. Sadoveanu, într'o antologie a nuvelei, nu e reprezentat printr'una din nuvelele sale, ci prin fragmente din « Mitrea Cocor ». Evident, colectivizarea, mai precis propaganda colectivizării, primează asupra literaturii. A doua proză nici ea nu e o nuvelă, ci un fragment din « Hanul Ancuţei ». Din Rebreanu nu se alege o nuvelă, ci un fragment din « Răscoala ». Din Cezar Petrescu, fragment de roman. Din Camil Petrescu, iarăşi, nu nuvele, ci roman. Şi, bineînţeles, nu « Patul lui Procust » sau « Ultima noapte de dragoste, prima noapte de război », ci « Un om între oameni », pe care proustianul Camil Petrescu, husserlianul Camil Petrescu, lucidul Camil Petrescu, ars de idei ca de o flacără, a trebuit să se străduiască să-l scrie cenuşiu şi fără acel fior al inteligenţei, care-i distingeau mai înainte proza, în care Camil Petrescu nu mai e decât umbra bietului Camil Petrescu, scoborît din noocraţie în Republica Populară.

Să continuăm? La ce bun? Prin omisiuni în serie, unele spectaculare, altele mai mărunte, dar tot atât de învăluite de tâlc, prin introducerea, în schimb, a unor autori care n'au ce căuta într'o antologie a nuvelei, şi a altora care n'au ce căuta într'o antologie a literaturii pur şi simplu, prin alegerea întemeiată pe motive de utilitate politică, prin prezentarea generală a lui Tudor Vianu, prin prezentările individuale ale scriitorilor cu trecutul răstălmăcit şi colorat în roz sau roşu, s'a ajuns la scopul dorit. O literatură de veacuri transformată în obsesia unui moment istoric, de obsesia unui moment istoric.

Cunoşteam procedeele şi nu ne făceam iluzii. Ca să putem judeca prin ochi neavertizaţi, am trecut volumul, fără niciun fel de observaţie preliminară, unor prieteni francezi. Ni l-au înapoiat stingheriţi. Politicoşi, nu prea ştiau cum să înceapă. E interesant, bine înţeles, ne-au concedat. Dar cam plicticos. Cam cenuşiu. Cam tern. Mereu acelaş lucru. Apoi nu şi-au mai putut stăpâni mirarea: dar cum e cu putinţă ca scriitorii români să nu fi avut dealungul vremurilor decât o singură preocupare: aceea socială? Altă întrebare nu şi-au pus? Altă nelinişte n'au avut? Nicio experienţă modernă a limbajului nu i-a ispitit? Nicio experienţă? Numai cei stabiliţi în Occident — prietenii francezi se refereau care la Eliade, care la Ionescu, care la Vintilă Horia, care la Petru Dumitriu (ultimul său roman e un mare succes de librărie în Franţa) —, numai aceştia să corespundă la ideea pe care ne-o facem despre varietatea necesară a unei literaturi? Le-am răspuns, desigur, şi le-am explicat. La lumina acestor explicaţii, au recitit unele texte şi au fost interesaţi (cum să nu recunoşti valoarea

unor Negruzzi, Creangă, Caragiale, Rebreanu, etc..?). Dar această valoare era topită pentru ei în cenuşiul general, mascată de oboseala obsesiei, acoperită de univocul întregului.

N'avem niciun motiv de complexe provinciale. Cultura noastră, o ştim, poate mărturisi pentru noi, ca neam, la modul major. De ce caută să ne văduvească, şi de ea, regimul dela Bucureşti, prezentând-o fals, trunchiat, atunci când are prilejul s'o facă? De ce acest neîncetat jaf spiritual?

MONICA LOVINESCU

Scrisoare deschisă lui Mihail Sadoveanu. (*) — Sub acest titlu, revista culturală « Carpaţii », care apare la Madrid, a publicat acum câtva timp o amplă, aspră şi amară scrisoare deschisă, adresată lui Mihail Sadoveanu de către fostul director al ziarului « Curentul » din Bucureşti, dl Pamfil Şeicaru.

Autorul articolului îl situiază pe marele prozator moldovean pe întâiul plan în cadrul literaturii româneşti dela începutul acestui veac, spre a-i face apoi un sângeros rechizitoriu, ca unui nou Golia Ticălosul al scrisului românesc, care dezertează la duşman în zilele cele mai negre prin care a trecut şi încă trece neamul nostru.

(*) Întâmplarea face să dăm peste acest text, transmis acum câtiva ani în cadrul emisiunilor românesti dela Radio Roma. Între timp, si Cotrus si Sadoveanu au dispărut dintre noi, la o mică distantă unul de altul. Judecata severă a marelui poet, care a rămas pe linia neamului, asupra creatorului « Fratilor Jderi», care dimpotrivă a trădat poporul său în modul cel mai umilitor si infam, rămâne totusi actuală si exemplară. De aceea am socotit potrivită publicarea în revista noastră, chiar asa de târziu, a conferintei radiofonice a lui Aron Cotrus.

Cum a putut el trece, ca într'un vis rău, în tabăra duşmanului, pe care l-a combătut şi l-a înfierat, cu pană maiastră, până la anul 1940? Să fi căzut, ca în fulgerarea unei clipe, toate resorturile morale ale acestui puternic prozator, care părea legat, până în cea din urmă fibră, de milenara respiraţie a neamului românesc?

În cuvântarea prin care îşi făcea, după rasboiul de întregire, intrarea solemnă în Academia Română, Sadoveanu se aseamănă pe sine însuşi cu un stejar uriaş, pe care l-a văzut la Orhei. Am fi fost cu toţii încântaţi şi mândri de autorul « Şoimilor », dacă l-am fi văzut rezistând crivăţului roşu sau căzând fulgerat ca un stejar sau ca un cedru, ale căror vârfuri înalte atrag mai uşor fulgerele.

Respiră reţinută amărăciune din paginile vibrante ale lui Pamfil Şeicaru când încearcă să desprindă din zarea trecutului figura de atunci a lui Mihail Sadoveanu.

La ce ameţitoare înălţimi s'ar fi putut ridica acest înzestrat scriitor dacă şi-ar fi ridicat dârz fruntea, ca un profet, în faţa cotropitorilor roşii, veniţi să-i îngenunche şi să-i jefuiască neamul! Rezistenţa lui în faţa cotropitorilor ar fi fost mai tare ca orice graniţă fortificată şi l-ar fi pus poate pe gânduri pe Stalin...

În prăbuşirea morală a lui Sadoveanu parcă s'ar fi prăbuşit şi ceva din înflorita noastră copilărie. Din momentul în care Mihail Sadoveanu s'a oferit să-i fie călăuză, prin România robită, lui Ilya Ehrenburg, s'a prăbuşit în sufletele noastre o boltă albastră a trecutului, din zarea căruia se înalţă, ca dintr'un vis frumos din cale afară, fruntea de luceafăr a lui Mihai Eminescu.

Călăuzele de ieri ale gândurilor şi sufletelor noastre ne-au părăsit şi ne-au vân-

dut mişeleşte, îndată ce au dat ochii cu duşmanii. Poate oare fi tristeţă mai cumplită pentru sufletul Românilor de treabă, în a căror istorie s'au scris pagini de neuitat despre jertfele fără de pereche ale străbunilor lor? !

Ce prăpastie fără margini dela Constantin Brâncoveanu la Mihail Sadoveanu! Parcă nu s'ar fi născut pe pământul aceluiaş neam!

Ne uităm înapoi pe drumurile furtunoase ale istoriei noastre şi nu găsim decât un luptător cu care să-l asemănăm: pe Golia Ticălosul, trădătorul viteazului Voevod moldovean Ion-cel-Cumplit.

În noul vălmăşag, care parcă se apropie, în ce adâncă gaură de şarpe se va ascunde Mihail Sadoveanu, superchiaburul care de zece ani încoace trăieşte împărăteşte din munca până la istov a ţăranilor şi muncitorilor români, care dela punerea României în lanţuri roşii şi până astăzi n'au mai ajuns să mai poată mânca măcar odată până se satură?

ARON COTRUS

Câteva consideratii despre Aron Cotrus si opera sa — Prin 1926-27, cu ocazia apariţiei volumului de poezii *În robia lor,* Perpessicius spunea despre Aron Cotruş că «este unul din cei mai unitari poeţi de astăzi, a cărui personalitate o desprinzi dintr'o sută»...

Recitind această frază a lui Perpessicius, făcută într'o vreme când Aron Cotruş era abia la începutul carierei sale literare, ne putem da seama de veridicitatea acestei afirmaţii, pe care el, dealungul anilor, n'a desminţit-o nici o singură dată. Ba, dimpotrivă, a reafirmat-o şi întărit-o, cu fiecare plachetă sau volum pe care l-a semnat. Şi nu trebue uitat că drumul pe care Aron Cotruş l-a străbătut din 1926 şi până la apariţia ultimului său poem *Cântecul desţărării* (Directoratul Cultural al Uniunii şi Ligii S.R.A., N. 1, Cleveland, Ohio, U.S.A., 1962) este lung (36 de ani). Şi că pe acest drum Aron Cotruş ne-a dăruit alte 14 culegeri de versuri, reafirmând, de fiecare dată, unitate şi personalitate poetică de netăgăduit.

Când moartea l-a răpit atât de crâncen dintre noi, şi atât de neaşteptat, Aron Cotruş se găsea pe piscul cel mai înalt al creaţiei sale poetice. Stăpân pe o viziune largă şi pe o tehnică aproape ireproşabilă, combinate cu o limbă românească din cele mai pure şi frumoase, în care arhaismele şi formele inverse ale cuvintelor joacă un rol extrem de important, cum limpede se poate vedea din complexul acestor trei versuri din *Rapsodia Iberică* (Editura «Carpaţii», Madrid 1954):

Sol mă trimite neamul meu şi soarele...
Carpaţii, Dunărea şi-ogoarele,
încărcatu-mi-au *cu daruri, pentru tine,*
carele...

Sau:

Îngropatu-te-ai, *Iberie, în milioane de*
morminte
subt al Indiilor tale soare fierbinte...

Oprindu-ne asupra celor două forme: *încărcatu-mi-au* şi *îngropatu-te-ai* şi încercând să le transcriem — *mi-au încărcat,* respectiv *te-ai îngropat* — şi să le punem astfel în balanţa versului, vom remarca o poticnire ce ar izbi neplăcut auzul şi ar compromite întregul vers. Aceasta se poate vedea mai limpede în a doua exemplificare, unde versul ar începe cu *te* şi ar sfârşi tot cu *te,* şi, luând în considerare că versul următor se termină tot cu un

te, pentru rimă, ne putem de seama că singura formă acceptabilă este cea utilizată de poet şi că versurile, numai astfel construite, au o rezonanţă internă — atât de dragă dealtfel poetului —, care alcătueşte pitorescul limbii şi poeziei lui Cotruş.

Acestea sunt numai două cazuri, luate la întâmplare, dar forme asemănătoare se găsesc cu duiumul în toată opera poetică a lui Aron Cotruş. Şi ele sunt atât de naturale şi raţionale încât e imposibil să le imaginezi altcum.

Prin 1924, s'a iscat o polemică în jurul limbii literare între Camil Petrescu, Tudor Vianu şi Perpessicius, pe marginea tălmăcirii *Iliadei* în limba română de către George Murnu. Camil Petrescu pescuise din traducerea lui Murnu o serie de expresii şi cuvinte pe care le dădea drept exemple de *siluire* a limbii literare româneşti. Estetul Tudor Vianu întâi, şi apoi criticul Perpessicius, au replicat imediat, scoţând în evidenţă paradoxul tezei lui Camil Petrescu. Camil Petrescu găsise anume că Murnu ar fi ales din dicţionar cuvinte *neaoş româneşti* şi că ar fi *fabricat* altele noi, pitoreşti, pe care, împreună, le-ar fi întrebuinţat la voia întâmplării, confundând sensul şi valoarea intrinsecă a cuvântului. Atât Tudor Vianu, cât mai ales Perpessicius, au demonstrat, cu lux de amănunte şi exemplificări, că Murnu nu greşise deloc încercând să pună în circulaţie cuvinte puţin uzate în limbajul literar, ci Camil Petrescu pornise dela o premiză greşită atunci când denunţase şi calificase drept *siluire* a limbii punerea în circulaţie a unor cuvinte rare sau creerea de derivate noi, fiind de părere că numai astfel se poate îmbogăţi limba literară.

Fără exagerare, trebue să recunoaştem că, ori de câte ori stăm în faţa unei opere poetice a lui Aron Cotruş, ni se pune aceeaşi problemă şi aceeaşi întrebare: siluieşte Aron Cotruş limba literară sau o îmbogăţeşte atunci când utilizează în poemele sale cuvinte şi termeni cărora le dă sensuri cu totul noi?...

Părerea noastră este că Aron Cotruş, asemeni lui Eminescu, Coşbuc, Arghezi şi Bacovia, a fost un mare cunoscător al limbii româneşti, pe care a mânuit-o cu o mare dexteritate. Este adevărat că multe din aceste forme utilizate de Cotruş nu circulă astăzi, dar nu este mai puţin adevărat că ele se găsesc în tezaurul limbii româneşti şi că nu sunt destinate să rămâie în dicţionarul limbii române, ci trebuesc utilizate în literatură, acolo unde elementele limbii sunt vii şi circulă, cum spunea Coşbuc într'o discuţie pe această temă.

Dar să ne oprim aici cu consideraţiile noastre în legătură cu limba literară şi expresia poetică a lui Cotruş. Trecând în revistă tot ce a scris şi ce ne-a rămas dela el, credem că *Rapsodia Iberică,* împreună cu *Rapsodia Valahă* şi *Rapsodia Dacă,* formează opera sa de căpătâi. N'am vrea să spunem cu asta că *Horia, Ţară, Eminescu, Minerii* sau ultima sa culegere mai amplă de poezii *Drumuri prin furtună* (Madrid, 1951) n'ar însemna nimic în palmaresul literar al lui Cotruş sau că valoarea lor literară ar fi de neglijat, pentru că ele reprezintă tot atâtea urcuşuri pe drumul biruinţei şi afirmaţiei literare a lui Cotruş, care au intrat de mult în patrimoniul literaturii noastre, chit că opera sa a fost epurată din toate bibliotecile din zisa Republică Populară Română (dar influenţa sa se poate întrezări şi astăzi în producţiile câtorva poeţaşi reperişti). Toate scrierile lui Aron Cotruş au contribuit la consacrarea unui poet de

uriaşe orizonturi şi posibilităţi, aşa cum marile sale poeme scrise sub cupola cerului iberic, la înălţimile luminoase ale Montserratului, l-au consacrat — pe bună dreptate — rapsod al latinităţii. Cele trei rapsodii, însă, atât prin motivul inspiraţiei lor, cât mai ales al liniilor vaste şi al perspectivei larg-desfăşurate, care le caracterizează, formează trinitatea indivizibilă a operei lui Cotruş.

Ultimul său poem, care se tipărea în tiparniţele ziarului «America» din Cleveland, în Statele Unite, atunci când poetul se cununa cu marile tăceri, *Cântecul desţărării*, ne aduce încăodată dovada marilor posibilităţi creatoare ale celui ce a fost poetul Aron Cotruş. L-am putea considera, fără teamă de desminţire, testamentul poetic al marelui maestru şi învăţător, dela izvorul spiritual al căruia se vor adăpa, fără doar şi poate, încă multe generaţii de viitori poeţi de limbă românească.

Când vă simţiţi mai frânţi şi mai mâhniţi,
pe lângă voi păşesc, fără s'o ştiţi.
Freamăt de codri româneşti aşi vrea să fiu,
sufletul în voi neîntinat să-l ţiu,
să vă fac să mergeţi împotriva gerului şi-a vântului
oriunde aţi osteni pe întinsul pământului,
drepţi ca stejarii să staţi
chiar de-aţi vorbi cu regi şi cu'mpăraţi,
adevărul, chiar şi-atunci când v'ar pierde,
să-l spuneţi verde!...

Acesta este mesajul pe care ni-l trimite, de dincolo de mormânt, Aron Cotruş în *Cântecul desţărării*, care, nu ştim din ce motive, a trecut aproape neobservat şi nebăgat în seamă de către presa exilului, deşi aduce încă odată dovada celui mai unitar şi autentic poet de limbă românească al veacului nostru.

NICOLAE NOVAC

In memoriam — În ultimii ani, cultura românească a fost greu lovită prin pierderea multor elemente de elită, cu cari s'ar fi mândrit orice ţară din lume. Nu era destulă enorma jertfă din Patria eternă, unde împrejurările triste au înmormântat mai toate valorile naţionale, unele cu renume mondial. Nemiloasa moarte a cules şi din puţinii fii aleşi ai Neamului românesc, rătăcitori în Occident, exilaţi voluntari.

Dacă fraţii scumpi din Patria eternă au pierit în condiţiuni atât de dureroase şi de necrezut, exilaţii au închis ochii cu imaginea unei ţări călcate în picioare şi pe care o visau liberă şi neîntinată. Ei au murit luptând până la extenuare, cu cuvântul şi cu condeiul, apărând demnitatea, onoarea şi cultura naţională — singura mângâere permisă.

S'au scris multe articole bio-bibliografice asupra profesorului Sever Pop. Nu mai repet nimic din ce s'a scris asupra vieţii lui. Aş vrea doar în câteva linii să amintesc pe omul de ştiinţă şi pe românul Sever Pop.

Studiile strălucite dela universităţile din Cluj şi Paris, contactul cu profesorii J. Gilliéron, A. Meillet, M. Roques, J. Vendryes, A. Thomas, abatele Meunier şi H. Pernot, i-au format concepţia asupra geografiei linguistice şi i-au sugerat metoda. Anchetele linguistice în Franţa, Catalonia şi Italia, alături de L. Gouchat, J. Jud, J. Jeanjaquet, E. Tappolet, A. Duraffour, A. Griera, U. Pellis şi P. Scheuermeier l-au versat în metoda ce-avea s'o utilizeze cu folos el însuşi. Metoda? Linguistul să părăsească biroul şi biblioteca şi să meargă pe teren — ca şi arheologul — să petreacă zilele conversând, notând, observând limba vie a păstrătorilor limbii naturale, limba nescrisă şi nealterată a ţăranilor analfabeţi şi a femeilor, cele mai bune conservatoare ale limbii neîmpestriţate cu orăşenisme.

Între 1930-1937 desfăşură o uriaşă activitate în România spre a culege materialul linguistic în vederea alcătuirii ALR. Profesorul Sever Pop a cercetat 308 localităţi, cu un chestionar propriu de 2200 întrebări. Materialul a fost notat în 677.600 fişe. Experienţa culeasă din anchetele linguistice din străinătate şi România i-a dictat unele principii importante ale metodei, cari pot sluji de exemplu pentru cercetătorii interesaţi. În general, trebue să se ţină seamă de chestionar, anchetatori, punctele anchetate, alegerea subiectelor, grafia, aparatele utilizate şi publicarea materialelor. Articolul *L'Atlas linguistique de la Roumanie* publicat în «Revue de Linguistique Romane» IX, pp. 87-120, este edificator, şi harta «Mijlocul Postului Mare» arată rezultatele la care se poate ajunge.

Remarcăm două articole necitate în bibliografii. Primul, *Atlasul linguistic al României*, publicat de Sever Pop în «*Societatea de Mâine*», Cluj, X, pp. 233-36. Se studiază numai cuvintele vii din cuprinsul Ţării, şi cu variantele lor. Din materialul anchetat rezultă că se tinde la înlocuirea cuvintelor străine din provinciile alipite prin cuvinte venite din centru, că judeţele periferice sunt mai conservatoare (teoria lui M. Bartoli), că nu există graniţă precisă între graiurile diferitelor provincii, că există inovaţii ce pornesc dela Nord spre Sud şi că surprinde bogăţia şi varietatea termenilor de obârşie latină.

Pretutindeni, modestul Sever Pop accentuiază că realizarea ALR se datoreşte iniţiativei şi preparativelor Muzeului Limbii Române din Cluj.

Al doilea articol al lui Sever Pop întitulat *Cu prilejul Buletinului Atlasului linguistic italian* şi publicat în «Dacoromania» VII, pp. 163-174, arată influenţa acestui atlas şi a chestionarelor străine asupra ALR.

Dealtfel, materialul ALR confirmă teoria lui M. Bartoli privitoare la conservatismul ariilor laterale prin termenul *pecorarius* şi desinenţa *-amus* păstrate în arii laterale. Se evidenţiază asemănări şi deosebiri între cele două atlase, cum şi alte interesante probleme generale de geografie linguistică.

Între 1931-1939, alte anchete linguistice sunt întreprinse în Ungaria, Cehoslovacia, Italia, Istria, Bulgaria, Jugoslavia şi Grecia, cu acelaş scop de a studia *pe teren* limba română dialectală a Românilor din acele ţinuturi şi a-şi întregi astfe ALR.

Pentru Sever Pop a fost mereu chinuitor titlul acestei măreţe lucrări naţionale: *Atlasul linguistic al României* sau *Atlas linguistic român*. Lesne de înţeles pentru ce a biruit al doilea titlu.

Între 1948 şi 1956 întreprinse anchete linguistice în Portugalia şi Belgia, iar în 1957-58, prin conferinţe, determină curente în favoarea acestei discipline noi - «geografia linguistică» - în Statele Unite şi Brazilia.

Atlasul Linguistic Român, ALR cel adevărat, nu cel falsificat de impostorii din Patria însângerată; *La Dialectologie*, 2 voll.; şi *Grammaire roumaine*, sunt cele trei mari opere ale ilustrului dispărut.

Colecţia buletinului *Orbis* reprezintă maximum de efort şi sacrificiu cari au încoronat pe învăţatul Sever Pop.

Fondarea acestui *Centre International de Dialectologie* şi organizarea strălucită a acelui *Premier Congrès International de Dialec-*

tologie Générale dela Louvain şi Bruxelles, în 1960, i-au adus o faimă durabilă

Omul Sever Pop este un exemplu de jertfă eroică. Ardelean viguros, dur în constituţia sa fizică şi neclintit ca un stejar în voinţă, n'a cunoscut alt ideal de vieaţă decât iubirea de Ţară şi munca necondiţionată în slujba Ei.

Mi-este penibil că trebue să destăinuesc unele lucruri din corespondenţa noastră personală, dar cari sunt necesare evidenţierii personalităţii acestui mare om. Îmi scria:

« Noi n'am plecat din ţară ca să fugim de moarte sau de primejdie, noi am plecat ca să continuăm o luptă dârză, pe care acolo n'o puteam desfăşura ».

Mă găseam odată într'o situaţie morală şi materială mizeră. Sever Pop îmi scria:

« Nu uită că fiecare dintre noi suntem câte un Meşter Manole, datoria noastră este să creiăm şi să jertfim ».

Consolarea pe care o aşteptam dela el, eu găsindu-mă greu bolnav de două săptămâni, îmi vine într'o scrisoare:

« Să nu uiţi c'ai intrat în faza a doua a vieţii şi să te obişnuieşti cu moartea ».

Atâta seninătate în faţa morţii şi atâta conştiinţă clară faţă de « marele necunoscut » m'au speriat.

Între ultimele cuvinte şoptite pe patul de moarte al spitalului din Herent, comunicate de îndurerata Doamnă Alexandra Pop:

« Faptele oamenilor se judecă în lumea aceasta numai după ceeace lasă după ei ».

Cunoaşterea limbii în toată fineţea ei, a tradiţiilor, a trecutului istoric al României, veşnic latină, a vieţii sufleteşti a poporului român au imprimat un puternic suflu naţionalist în pieptul lui Sever Pop, care a înţeles să fie *Român* în toate acţiunile lui. Şi *Român* a rămas şi după moarte. Nu l-au speriat sărăcia, lipsurile înfiorătoare şi suferinţele scumpei familii, şi nici grija materială a zilei de mâine. Urmăreà înfrigurat liberarea Patriei, liberare în care credeà nestrămutat, şi pentru onoarea şi demnitatea Patriei a muncit până când s'a prăbuşit. O vieaţă exemplară, într'adevăr!

Prietenia lui Sever Pop m'a onorat şi amintirea lui o vom păstrà toţi cei ce i-am preţuit via inteligenţă, vasta cultură, forţa excepţională de muncă, idealismul lui sfânt în slujba României şi sinceritatea lui, prea tare uneori faţă de prieteni.

I.G. Dimitriu

RECENZII

Maria Găzdaru, *Ţara de departe*, vol. II, Buenos Aires, 1963.

După şapte ani dela apariţia primului abecedar de Crăciun, doamna Maria Găzdaru din Argentina ne umple din nou casele exilului cu lumina patriei brodată la gherghef. A apărut al doilea volum din « Ţara de departe », în editura « Cuget românesc », Buenos Aires, 1963. În 266 de pagini bătute cu grije şi gust la maşina de scris şi trecute apoi la multiplicator, se împletesc pagini alese din istoriă şi literatura neamului nostru. Desenele în linie tremurată ale architectului Ovidiu Coatu par a fi altiţe în text, inspirate din tot ce are mai curat şi mai sfânt icoana României noastre: voevozii şi ctitoriile lor, motive din covoare, ţesături, ulcele, ouă de Paşte, într'un cuvânt fericit tot ce constituie tezaurul etnografiei româneşti, aşa cum scria Octavian Goga în « Poeme cusute pe pânză de in »: « De la porţile sculptate în lemn de stejar ale Gorjului până la ultimul ciob care astâmpără setea unui călător... ». De când factorul poştal ne-a adus cartea în casă, copiii noştri ne cer la ora mesei să le citim câte ceva din « Ţara de departe ». Nu e chip să intre lingura în supă fără să-i auzim: « Adesso leggi qualche cosa dal libro romeno... ». Îmi închipui că şi în alte familii de exilaţi scene asemănătoare se petrec în decursul zilei. Este poate cel mai mângâietor elogiu pe care sufletul mare al doamnei Găzdaru îl poate avea.

Cei ce încă nu au văzut cartea o pot comanda la adresa autoarei, în Calle Mariano Acosta 81, Buenos Aires. În « Cuvânt de lămurire şi de mulţumire », la sfârşitul lucrării, doamna Maria Găzdaru încheie aşa rândurile sale: « Cu suflet umilit, închin această lucrare eroilor din toate veacurile, care s'au jertfit pentru neamul românesc ». Multe ar fi de spus şi de întrebat, rămânând cu ochii pironiţi asupra volumului. De exemplu: de ce nu se găseşte nimeni în Occidentul românesc, care să dea o divulgare mai mare lucrării, tipărind « Ţara de departe »? La o anumită vârstă, însă, şi după multe experienţe, nu ne mai facem nicio iluzie... Cartea e închinată, cum am amintit, *numai* eroilor din toate veacurile, care s'au jertfit pentru neamul românesc.

Eugen Drăgutescu

Basil Lapadat, *Jorge Coşbuc*. Mexico, Universidad Nacional Autonoma de Mexico, 1960. XIII, pp. 282, ilust.

O lucrare didactică preţioasă prin metoda utilizată de autor, prin materialul prezentat, printr'o bibliografie bogată (pp. 271-280). După introducerea de rigoare, explicită şi clară, urmează vieaţa şi activitatea literară. Autorul indică genurile poetice cultivate de George Coşbuc, cum şi natura inspiraţiei şi izvoarele ei. După cum ştim, poetul cultivă balada exotică (« El-Zorab »), baladele fantastice şi istorice, basmele în versuri, legendele şi anecdotele. Subiectivismul poetului se transpune prin poezia descriptivă — pastelul —, culminând cu capodopera « Noapte de vară ». Se trece, apoi, la odă şi satiră. Obiectivismul lui Coşbuc redat prin elegii, idile şi balade lirice. O analiză a elementului liricoidilic comparat, documentat cu suficient material sugestiv şi convingător. Este interesantă comparaţia cu poetul mexican Manuel José Othón. un peisajist de seamă al literaturii mexicane. Remarcăm o mică scăpare din vedere a domnului B.L.: Mitropolitul Petru Movilă (Mohilă), organizatorul vieţii monahale din Rusia, creatorul Academiei teologice din Kiev, susţinătorul influenţei culturii latine în teologia rusească, nu era numai « el hijo de un rumano » (p. IX), ci fratele Domnului Moldovei, Simion Movilă, şi fiul lui Ieremia Movilă. Părerea noastră, în care insistăm, este ca, atunci când scriem numirile proprii şi clasice ale noastre: George Coşbuc, Ion Creangă, Ştefan cel Mare, Mihail Eminescu, etc., să nu le traducem numele de botez în limba de traducere. Pe poet nu-l cheamă Jorge Coşbuc, şi nu există un Jean

Creangă sau Juan Caragiale sau chiar Michel Eminesco. Noi nu traducem în românește Ion Goethe, Ion Molière, Ion Papini, Gheorghe Hegel sau Nicolae Lenau. Să ne respectăm numirile noastre proprii, iar străinii interesați vor căuta să înțeleagă singuri numele noastre românești. Prea marele zel din partea traducătorilor numelor dăunează.

I. G. Dimitriu

Mircea Eliade, *Nuvele* (colecția « Destin », Madrid 1963)

Scriitori și cititori, deopotrivă, suntem îndatorați și recunoscători domnului George Uscătescu, directorul revistei « Destin », pentru admirabila-i faptă de cultură a editării primului volum de proză literară, *în românește*, de Mircea Eliade, « Nuvele », scrise în exil, o dată cu prima culegere de poeme, tot din exil, « Recitativ », de Horia Stamatu. Un îndoit eveniment pentru tradiția vie și creatoare a scrisului românesc, în continuitatea lui firească, nestânjenită.

Despre poezie s'a vorbit mult, după primul război mondial, în legătură cu exigența unei « purități », care avea să se ivească, inevitabil, din situația *de fapt* a literaturii, unde au existat întotdeauna, și există mereu, împrumuturi, întrepătrunderi și adulterări reciproce între poezie și proză. Tot astfel, putem vorbi și despre o exigență simetrică a unei « purități » prozaice. Acesteia îi corespunde — în mod exemplar, cred — proza nuvelistică a lui Mircea Eliade.

Nu voi încerca acum o nouă definire — după atâtea altele — a poeziei « pure » și a prozei « prozaice ». Desigur, « puritatea » e numai a conceptelor, ea fiind inexistentă în « compromisul » literaturii. Criteriul suprem al poeziei este implicit: *prezența* însăși, realitatea ei vădită — nici pură nici impură — printr'o asociere misterioasă și inexplicabilă a cuvintelor, însă neîndoielnică — *poezie*. Neputând-o defini, putem reține totuși sensul efortului răscumpărător al poetului, sugerat de Mallarmé: *Donner un sens plus pur aux mots de la tribu*. Un fel de a fi al graiului în lume, prin care lumea se răscumpără vorbă cu vorbă din înțelesurile trăite zilnic, de la mână la gură.

Proza, fiind forma obișnuită a comunicării noastre, va trebui să fie clară, inteligibilă, cu riscul de-a ajunge, chiar, « pe înțelesul tuturor ». Intimitatea poeziei poate fi apărată prin umbrirea înțelesurilor ei. În cazul prozei, aluziile, vagul, reverberațiile sugestive îndeplinesc o funcție asemănătoare umbrelor din pictură, clarificând limitele, adâncimea și echilibrul compoziției, într'un cuvânt « înțelesul ». Proza trebuie înțeleasă, și în acest sens am numit exemplară proza nuvelistică a lui Eliade, pentrucă toate elementele care o compun contribuie desăvîrșit la claritatea ei.

Aș numi-o și edificatoare, în sensul că îmbogățește o tradiție începută cu C. Negruzzi, tradiție care asigură trăinicia și continuitatea literaturii noastre, permițându-i în același timp îndrăsnelile cele mai aventuroase.

Dintre cele șase « Nuvele » publicate de Mircea Eliade în colecția « Destin », cea mai veche datează din 1945, iar cele mai recente din 1959. Trăsătura caracteristică tuturor este că dinapoia planului aparent al întâmplărilor surprinzătoare povestite — într'o atmosferă de *suspense* întețită, prin contrast, de observația realistă până la obsesie a detaliilor — se străvede ca un filigran, așazicând, de sugestii și aluzii răspunse dincolo de înțelesurile imediate. Această lectură în transparență, pe care o implică proza nuvelistică a lui Eliade, o și deosebește, de pildă, de realismul fabulos al lui Creangă (« Dănilă Prepeleac ») și de fantasticul pur al unor Pavel Dan (« Copil schimbat ») și Caragiale (« Hanul lui Mânjoală »), unde firea supranaturală a întâmplărilor începe în cuprinsul strict al narațiunii, fără deschidere către un « dincolo ». Arta contrastelor — de atmosferă, de atitudini, gesturi și comportări — o întâlnim pretutindeni, în « Nuvele », practicată cu tot atâta măiestrie ca și dozarea efectelor; aceasta din urmă, de pildă, în nuvela « Un om mare », într'un crescendo neîntrerupt și într'o proiectare metafizică de o putere sugestivă, cred, unică în literatura noastră. Deosebit de potențialul ei metafizic, nuvela mi se pare, sub raportul literar, o capodoperă a prozei fantastice. La același nivel, suprem realizată socotesc și ultima nuvelă a volumului, « Douăsprezece mii de capete de vită » — exemplu « clasic » de sobrietate și echilibru al compoziției. Eroul nuvelei, Iancu Gore, ca și Gavrilescu din « La țigănci », sunt creații literare memorabile; și nu numai aceștia doi, dar și alții, apariții rapide, episodice, mărunte. Victime aparente ale unor întâmplări ciudate, printre care se poticnesc nedumeriți și aiuriți, « omenia » lor firească umanizează parcă fantasticul, extraordinarul, suprafirescul. Oamenii nuvelelor lui Eliade sunt atât de autentici și vii încât orice li s'ar întâmpla devine — prin arta scriitorului — nu numai omenește posibil, dar și verosimil. « Douăsprezece mii de capete de vită » ilustrează cazul turburător al unei « ieșiri din timp », nu la nivelul extatic al experienței mistice, dar în împrejurările anecdotice și pe pământul traiului zilnic. Problema timpului e o veche preocupare a lui Mircea Eliade, și această proiectare subiectivă a noastră asupra realității — timpul — fusese ilustrată de autor, c'un farmec straniu și obsedant, într'o lungă nuvelă apărută înainte de război, în țară, « Nopți la Serampore ». Interferența, în actualitatea timpului povestirii, a unor trăiri inedite, fie dintr'un timp anticipat, fie dintr'un timp reversibil, întors, reapare în « O fotografie veche de 14 ani » împletită cu tema principală a unei vindecări miraculoase — și în prima nuvelă, cea mai lungă, a volumului, « La țigănci ».

Eroul acesteia, profesorul de muzică Gavrilescu, e un « artist », un « visător », ca fiecare din noi, întrucâtva, ca oricine: un om « încurcat » în lume, care tot caută câte ceva ce nu găsește pe unde caută, prin buzunare sau în viață. În loc să fi rămas cu Hildegard, femeia iubită pe care o cunoscuse ca tânăr student în Germania, se « încurcă », printr'un foarte omenesc accident, cu Elsa și se întoarce cu ea în țară, însurându-se și renunțând la « artă », ca să trăiască, greu, din lecții de pian. Se încurcă de altfel și în gesturi, printre călătorii din tramvai, uită să coboare la stație și ajunge, fără să ia seama cum, « la țigănci ». Rătăcirea lui din viața trăită împotriva soartei — pe care n'a fost în stare să și-o « ghicească » — ne-o sugerează peripețiile bizare prin care trece « la țigănci », cu fugăriri labirintice la capătul cărora o va regăsi pe Hildegard, femeia iubită. Lui Gavrilescu i se pare că visează, dar Hildegard: « Toți visăm, spuse. Așa începe. Ca într'un vis... »

Această ne-hotărîre finală în care sun-

tem lăsați iluminează retrospectiv, într'o strălucire, taina întregii povestiri, fără să o divulge. Ca «efect», desnodământul e admirabil: lovitura de teatru — apariția Hildegardei — se transfigurează, prin vorbele femeii iubite, într'o învăluire de somn sau de vrajă.

Sfârșitul nuvelei «Ghicitor în pietre» e, la fel, surprinzător. Și aici, zâmbetul unei fete — Hildegard «zâmbise» rostind cuvintele citate — vrăjește un desnodământ pe care-l așteptam fatal. Presimțirea catastrofică dispare ca prin farmec, o dată cu încordarea așteptării noastre, iar senzaționalul brut al povestirii se topește într'o blândețe neașteptată, promițătoare a unui nou început.

Deosebit de claritate, și de modularea mereu captivantă a narațiunii, stilul lui Mircea Eliade are și o calitate negativă, aș spune: nu-i «perfecționist». E atât de natural că nu *pare* frumos. Nu ia ochii, ci întreagă atenția cititorului, cucerit prin toate simțurile de împlinirea firească și farmecul povestirii. Sugestiile misterice și deschiderile metafizice sunt implicite în aceste proze, asemeni aluatului din frământătură. Parcă totul s'ar petrece în carne și oase, înăuntrul misterului suprem al Întrupării, din care decurg și se dau la iveală toate tainele perindării noastre pământești.

MIHAI NICULESCU

HORIA STAMATU, *Recitativ* (colecția «Destin», Madrid 1963).

Într'o cronică din «Libertatea» (Septembrie 1952, Madrid), Horia Stamatu nota că «poezia care nu duce la un plus de cunoaștere e nulă».

Această preocupare, mai bine zis exigență a poetului față de poezie, au încercat-o, în ultima vreme, mulți poeți. Printre ei, Alexandru Busuioceanu, care făcea din poezie o nouă metodă a cunoașterii.

Unii au considerat poezia ca un «gen literar», limbajul poetic a fost nu rareori confundat cu metrica, poezia cu versificația, de unde ceata nenumărată a versificatorilor cu pretenții de poeți.

Epoca noastră, turburată de problema omului și a destinului, a trecut peste bariera unor delimitări stângace și nesemnificative. Ea încearcă să redea poeziei substanța ei intimă și să libereze harul de sclavie. Creația poetică, asemeni oricărei creații care merită acest nume, se realizează la o temperatură la care artistul se substitue omului și universului înconjurător, pentru a ni-l reda în adevărata lui esență. În sensul acesta, și numai în acesta, poetul e un «inspirat». Singurătatea lui trebue să aspire — spusese Alexandru Busuioceanu — la «condiția perfectă». Horia Stamatu explică această singurătate astfel: «*...tot ce se vede, cu tot ce se aude într'una / și cu cel ce vede și aude una sunt...*».

Nu vom căuta în «Recitativul» lui Horia Stamatu «probleme». El însuși afirma, în aceeași revistă «Libertatea», că poetului nu-i place să i se atribue «probleme». Ne vom opri, însă, asupra limbajului său poetic, aspirând la perfecția expresiei și a tematicei. Tematica tinde să cuprindă totul; expresia, să aducă unele inovații. Ne vor contraria anumite «tonalități», «formule», dar limbajul e masiv, pătrunzător, delicat și robust.

Poemele strânse în acest volum sunt fructul de maturitate al unei sensibilități poetice stăpânite, lucide, un fel de sensibilitate atemporară, în care vârsta lumii

și a cuvântului păstrează o secretă, turburătoare tinerețe. Într'o lume stăpânită de moarte și absurd, păcat și crimă împotriva omului, poetul nu poate muri de atâta moarte, mai ales a sufletului.

S'ar putea ca «Locus solus» să fie numai temnița spiritului, locul unde: «*...pereții nu sunt blăniți / spoiala opacă e peisagiul indiferenței / Umbrele nu lasă urme. Se poate scrie / direct cu ghiarele...*»

Dar e și tristețea inteligenței în fața atâtei perfecte, rotunde prostii, incapabilă să vadă «*...pajiștea în care n'au loc / ziduriile căptușite cu plută sau bumbac*».

«Nedespărțiți» trezește în noi un ecou binefăcător ca un vânt purificator și în același timp răzbunător «*...Cum bate vântul de cătrănit / cum bate de lihnit după sfânta / dreptate, vântul turbat...*»

Același vânt care n'a încetat să bată în Țara minunilor și a basmului, când, e drept, era un vânt privilegiat: «*...Vântul era Crai și Luceafăr, cu aripi de argint, / cu plete de aur și toiag împletit din trestii și flori...*»

Ori, un vânt de nădejde: «*...și mângâe-l, vântule, cu răcoare / de-l arde cu foc de înghiață, / și spune-i în taină / Spune-i că'n țara vracilor cu inimi de ceas, / cu minți ca apa tare, în țara doftorilor / cu zapis semnat, în sânge semnat pe piele de om, / stă omul de piatră, omul din urmă, / nu-l surpă vremuiri, nu-l smintesc cârmuiri, / nu semnează zapis, nu plânge, nu râde, / ci vede și aude și știe și străvede*».

Horia Stamatu crede în cuvânt: «*...Din tot ce e n'ar fi nimic / de n'ar fi fost întâi povestea / de nu s'ar fi spus...*».

Iată cum «Recitativul» lui Horia Stamatu redă poeziei chemarea, mesagiul ei, mai actual, mai răscolitor ca oricând.

ANTOANETA BODISCO

VASILE POSTEUCĂ, *Calapeteasmă bucovineană*, (schițe de Nicolae Petra), Mexico, 1963.

Domnul Vasile Posteucă este, credem, unul dintre cei mai prolifici poeți ai exilului românesc, alături de domnul Ion Țolescu. După *Icoane de dor*, în volumul comun *Poeme fără țară* cu N.S. Govora și semnatarul acestor rânduri, poetul Vasile Posteucă ne-a dat *Cântece din fluer* (1961), *Poeme ghivizii* (1962) și, acum, acest admirabil poem, în care cântă Bucovina cu mânăstiri și fagi, leagănul copilăriei și adolescenței sale. O realizare majoră, pe care suntem ispitiți a o așeza alături de minunatele Rapsodii ale lui Aron Cotruș.

Poetul deschide orizonturile poemului cu o apocaliptică viziune: «*Ard fagii... Ard fagii...| Uriașe vâlvătăi dela Suceava'n Igești| Așa cum i-au crescut, viforoși, Pădurarii:| De strajă'n inima vetrelor strămoșești,| Înfruntând împătrite furtuni și fruntarii...| Ard fagii, bătând cerului la fereștí,| Vorbind cu morminte, cu stejarii| Plecați mioritic în cer și'n poveștí*». Și astfel, din vers în vers, din imagine în imagine, se înfiripă istoria unui colț de țară destinat să vorbească neamului și omenirii cu iureșul și cu lacrima, cu biruința și cu tragerea pe roată, scriind astfel, cu propria-i trăire, schimbarea veacurilor: «*Numai veacul e altul: pacostea-i una.| E-acelaș Satan, asmuțind uraganul:| Ieri, cruzii barbari, semiluna...| Azi, Fiara, cu secera și ciocanul*». Și, în cele din urmă, totul coboară în mioritica resemnare românească: «*Pentru huzur și pentru străvechii arginți|Ne-a vândut, Doamne, Apusul...*»

Cu scrisul lui Vasile Posteucă suntem familiari de-acasă, din paginile acelei reviste creatoare de școală literară: *Iconar*, făclia purtată de prietenul comun, Mircea

Streinul, precum şi din alte publicaţii. De atunci, de când poetul Posteucă se căuta pe sine în scrisul său, şi până la acest poem, drumul e cu adevărat lung. Parcurgând distanţa dintre Cernăuţii românesti până în King City canadian, povara visului a fost grea şi apăsătoare pentru sufletul unui poet, care-şi căuta realizarea şi împlinirea în tradiţia, în datina şi în matricea unui neam martir. Dar suferinţele personale s'au altoit pe suferinţele neamului, ca să ne pună astăzi în faţa unui poet matur, copt sub alte constelaţii, dar la dogoarea dorului şi a iubirii de ţara în care a văzut lumina zilei. Creaţiile de astăzi ale lui Vasile Posteucă îmbogăţesc tezaurul literar al exilului şi vor fi integrate în patrimoniul literar românesc în ziua când România va fi iarăşi liberă...

După viziunea unui nou început de ev istoric: «*Sună trâmbiţa... Sună.../ Vuieşte furtuna, şi văd venind Cruciadă.../ Ard fagii Bucovinelor şi urcă'n baladă*», poetul îşi încheie poemul cu nădejdea de aur a unor vremi de întoarcere, înviere şi pocăinţă, pentru toţi: «*Şi curând vor vedea vânzătorii din Ialte,/ Caiafa cu viţelul de aur şi Comisarul ateu,/ Cum se ridică din morţi neamul meu;/ Spre-altarul tău, din lumi mai înalte, / Cum coboară majestuos Dumnezeu*»...

Noi considerăm poemul *Catapeteasmă bucovineană* cea mai mare şi cea mai reuşită realizare a domnului Vasile Posteucă. Din toate punctele de vedere. Nu ştim ce anume va rămâne din tot ce-a scris Vasile Posteucă, dar suntem siguri că acest poem va dăinui vremurilor.

Schiţele d-lui Nicolae Petra sunt sugestive şi împodobesc frumos placheta, ţâşnind uneori din pagini ca nişte săgeţi de lumină, iar alteori transformându-se în lujere de floare sau înscriind cruci la margini de drum şi destin. Un cântec din linii al eternei Bucovine.

NICOLAE NOVAC

DUMITRU NIMIGEANU, *Însemnările unui ţăran deportat din Bucovina*. Prefaţă de Grigore Nandriş. Paris, Fundaţia Regală Universitară Carol I, 1958. pp. 248, 3 fot., 2 hărţi.

Este poate cea mai cutremurătoare carte a suferinţei româneşti, care mi-a căzut în mână până acum. Autorul este agricultor, fără pretenţii scriitoriceşti, dar paginile sunt scrise cu sânge. Suferinţa familiei Nimigeanu este suferinţa miilor de suflete târîte spre pustiurile asiatice de cei ce predică dezarmarea, pacea şi iubirea în lume: toată suferinţa îndurată din Tereblecea lor dragă până în fundul Kazakstanului. Acest document istoric, cum numeşte cartea, în prefaţă, domnul prof. Nandriş, ar trebui tradus în toate limbile culte. Impresionante, cele două mari capitole ale cărţii: *Drumul în robie* şi *Zori de libertate*, în care sunt descrise suferinţele familiei Nimigeanu, dar şi toate cele văzute şi auzite de autorul cărţii. Prefaţa domnului prof. Gr. Nandriş este un strigăt de revoltă contra comunismului şi un impresionant apel către lumea americană spre a înţelege şi curma suferinţele unei lumi întregi, care aşteaptă dreptate.

I. G. DIMITRIU

Ofrandă, poezii din închisori, colecţia Dacoromania, Madrid, 1963. — O literatură, mai exact o poezie a rezistenţei româneşti sub regimul ruso-comunist există, şi valoarea-i, chiar artistică, e de necontestat. Ecourile ei au ajuns până în lumea liberă, cum am avut dovada cu volumaşul îngrijit de prof. Victor Buescu, cuprinzând poeme atribuite lui Ion Stegaru şi lui Onofrei Puşcăriaşu, cu neuitatul volum «Mărturia Poeziei» al lui Virgil Vasiliu, cu diferitele poeme apărute în publicaţiile exilului, în special în preţioasele «Caete de dor» ale lui Virgil Ierunca.

Iată o nouă antologie de cântece din temniţele ţării robite, pe care ne-o prezintă dl D. Bacu: internat la Aiud, la Gherla, la canal, la Timişoara, la Jilava, la «centrul de reeducare studenţească dela Piteşti» — asupra căruia tot dânsul raportează fapte înfricoşătoare într'alt volum din aceeaşi colecţie «Dacoromania» —, dl Bacu a cules versurile pe care deţinuţii şi le spuneau, le cântau, şi le transmiteau din gură în gură. Strofele din «Ridică-te Gheorghe, ridică-te Ioane!», cunoscute deja exilului, le-a găsit sgâriate cu acul pe peretele unei celule de pedeapsă din închisoarea dela Aiud.

Este vorba de adevărate cântece populare — noul folclor românesc —, care circulă în toată ţara, se modifică, se şlefuiesc, intră în comoara literaturii noastre populare, alături de «Miorita», «Meşterul Manole», «Ghiţă Cătănuţă», «Toma Alimoş», alături de doinele de înstrăinare. E bocetul unui neam întreg. Profunda, duruta autenticitate a acestei poezii ar putea face abstracţie, firesţe, de judecata critică: un lux pentru alte vremi şi alte situaţii. Numai că şi judecata critică, oricât de riguroasă, se pleacă în faţa acestei poezii de înaltă şi nobilă calitate.

MIRCEA POPESCU

HANS DIPLICH, *Rumänische Lieder* (Nachdichtungen. Zweiter Teil) München, Verlag des Südostdeutschen Kulturwerks, 1963, pp. 88.

Acum zece ani, Hans Diplich dădea la iveală perle din poezia populară românească, pe care o cunoaşte perfect, într'o formă de rară frumuseţe. Şi scrisesem că nu mai par traduceri, ci adevărate prelucrări. De astă dată bucuria noastră nu este, iarăşi, mică. Alt material, selectat cu simţ estetic, este prezentat cititorilor. Cunoaştem traducerile germane anterioare dela W. von Kotzebue (1857) până la A. Roth (1941). Sunt încercări frumoase şi lăudabile, dar, afară de Carmen Sylva şi Roth, ceilalţi erau departe de grădina poeziei. Diplich este poet adevărat şi om de cultură. Aşa se explică nu numai frumuseţea traducerilor, ci şi interpretarea lor logică. «Die Doine» redă nu numai traducerea fidelă, ci muzicalitatea şi tonalitatea cântecului. «Das Kloster am Argesch» este cea mai bună traducere a baladei în limba germană (dăunăzi am întâlnit minunata traducere în limba franceză a dlui N.A. Gheorghiu). «Der Drache» şi «Sol und Luna» sunt prezentate iarăşi în formă impecabilă. Colindele sunt reuşite şi cadenţa cunoscută. «Numărătoarea mare», colindul din Banat, este nu numai creaţie populară neobişnuită, dar izvor de legende în legătură cu crucificarea Domnului Iisus. Numai laudă se cuvine lui Diplich pentru traducerea măestrită a «Pluguşorului»: «*Bald vor einem Jahr / Aufgestanden war / Väterchen Trajan / Und bestieg sodann / Sein Lieblingsross, den Star / Des Sattel golden war / Des seidne Zügel prächtig/ Wie die Rebe schmächtig/*»

Cu mult simţ artistic traduce bocete,

deochiul, paparuda, cântece de leagăn, strigături, ghicitori, proverbe şi locuţiuni.

Într'o viitoare istorie a literaturii româneşti, la capitolul « traduceri şi traducători » numele lui Diplich va fi evident.

I. G. Dimitriu

Artur Maurer, *Die Mundart von Burgberg. Laut- und Formenlehre eines siebenbürgisch-sächsischen Dorfes.* (colecţia: Deutsche Dialektgeographie. Untersuchungen zum Deutschen Sprachatlas, Heft 53) Marburg, N.G. Elwert, 1959, pp. 153.

Autorul este elevul lui Sextil Puşcariu, G. Kisch şi Sever Pop, şi a studiat germanistica la Universitatea din Cluj, cu specializări în Franţa şi U.S.A. Se observă metoda geografiei linguistice din această interesantă lucrare de dialectologie după planul clasic. Satul Burgberg datează de pe la 1377, documentar: Românii îl numesc Vurpăr, iar Ungurii Vurpód. Rare legături cu vecinii. Saşii se ocupă cu agricultura şi creşterea vitelor. Bogaţii se numesc: *Gabùren*, adică *Gebauer*, ceeace în româneşte a dat *Chiabur* (n.n.). Locuitorii sunt muncitori, economi, ironici uneori. Prin muncitorii români localnici, cari lucrează ogoarele săseşti, se fac împrumuturi lexicale, desigur deformate. Vocalismul dialectului burgberghez este ţărănesc, vulgar, cu construcţii vechi, iar dialectele din Mediaş şi Bistriţa sunt orăşeneşti. La consonantism nu se pot face deosebiri între dialecte, totuş se pot urmări din tabelele de rigoare palatalizarea şi guturalizarea specifică dialectului din Burgberg. În fonetică şi morfologie nu se observă influenţe străine; vocabularul conţine un şir de expresii din domeniul păstoritului. Meritoria lucrare a domnului Maurer este un model de monografie ştiinţifică.

I. G. Dimitriu

Ştefan Lucaciu, *Însemnări istorice în jurul Unirii Principatelor Române şi a domniei lui Alexandru Ioan Cuza.* Madrid, « Carpaţii », 1961, 88 pp.

Desluşeşte atmosfera vremii, ce precedă Unirea Principatelor, şi apoi redă împrejurările în care s'au desfăşurat marele eveniment naţional şi alegerea lui Cuza ca domnitor. Sunt demne de relevat liniile concise şi calde în care prezintă figurile ierarhilor şi clericilor vremii. Autorul evidenţiază legislaţia bisericească din timpul lui Cuza şi urmările fireşti. Foarte interesantă, expunerea istoriei influenţei exercitate de Muntele Athos asupra vieţii bisericeşti din Principate. Părintele Arhimandrit Lucaciu realizează o lucrare necesară tuturor pentru cunoaşterea acestui mare capitol al istoriei Românilor: Unirea Principatelor la centenarul ei. Bibliografie bogată.

I. G. Dimitriu

Pamfil Şeicaru, *Istoria partidelor naţional, ţărănist şi naţional-ţărănist*, ed. « Carpaţii », Madrid, vol. I şi II, 1963.

La încheierea celui de al doilea volum, întitulat polemic « Quidquid delirant reges... », autorul face o patetică mărturisire de credinţă: « Rând pe rând, cei din generaţia mea se strecoară tăcuţi dincolo de hotarul vieţii. În ultimii doi ani au scăpat de suferinţe Lucian Blaga, Cezar Petrescu, Al. Busuioceanu, Aurel Dragoş şi câţi alţii, de a căror moarte vom afla târziu, când ne vom reîntoarce.

Sunt pentru mine triste avertismente, interzicându-mi să aştept vremurile când aş putea folosi toate izvoarele de informaţie. Cu inerentele insuficienţe de documentare, în linii generale, evenimentele, oamenii care le-au determinat sau cari au participat la ele au fost redate cu râvna de a nu altera adevărul ». Iar, ceva mai înainte, ilustrând motivul acestor două preţioase volume, pe care le va completa în curând, pentru politica externă, cu o monografie dedicată lui Nicolae Titulescu, spune: « Eram obligat să încerc a face un tablou al acestei epoci de frământări, cu încleştări de pasiuni deslănţuite, de idei antagoniste, de tendinţe opuse una alteia şi mult mai puţin de interese materiale. Martor al acestei epoci, prin profesia mea de gazetar, indirect am participat la toate evenimentele care s'au succedat dela 1913, astfel că pot aduce de bună seamă o contribuţie utilă pentru istoricii de mâine. Profesia mi-a înlesnit relaţii, cunoaşterea a ceea ce se petrecea în culisele vieţii politice, aşa cum am cunoscut şi pe regizorii spectacolului, cari aveau o mare grije şi interes să nu fie descoperiţi ». Vrând să aducă « o contribuţie folositoare celor cari vor încerca să facă sinteza unei epoci », Pamfil Şeicaru ilustrează, cu pretextul unei istorii de partide, mai bine de un secol de viaţă românească, folosind o memorie formidabilă, uluitoare, care-şi poate permite uneori, ca o cochetărie, luxul greşelii; o cultură pe cât de dezordonată, din toate domeniile cele mai disparate, pe atât de vastă; ca şi participarea-i personală la evoluţia politică a ţării, de dinainte de primul războiu mondial până în anii celui de al doilea; şi prieteniile ori duşmăniile, pe care le-a cultivat cu marii protagonişti ai istoriei contimporane româneşti. N'am dori deloc să le displacem mulţilor adversari, pe care fostul director al « Curentului » şi i-a creiat mai ales în aceşti ani de exil, pe bună ori pe ne-bună dreptate, însă trebuie să spunem că nouă întreaga publicistică şi literatură a domnului Şeicaru din ultima vreme, monografiile atât de dense închinate unor Iorga, A. C. Cuza, Goga, Stere, Arghezi, ni se par o comoară de date, informaţii şi idei, de care istoricul viitor nu va putea face abstracţie, oricât va avea de ales neghina de grâu. Şi în aceste două volume, care încep dela considerarea atentă a luptei naţionale din Ardeal, de pe timpul lui Inocenţiu Micu, şi merg până la dezastrul naţional din 1944, judecat cu toată severitatea, autorul dovedeşte bine cunoscutele-i calităţi de memorialist, de « moralist » în sensul francez al cuvântului, de teoretician politic — mă refer la numeroasele pagini, la zi cu informaţia, consacrate partidelor şi democraţiei —, de ideolog. Nu scapă de sub lupa nemiloasă a gazetarului-scriitor niciunul dintre protagoniştii istoriei moderne a României, dela Ion I. Brătianu la Mihail Manoilescu, dela Take Ionescu la Madgearu. Dar atenţia cea mai mare le e rezervată, fireşte, lui Iuliu Maniu, Ion Mihalache, Vaida-Voevod, Grigore Iunian, drului Lupu. Mai puţin bătăios decât în alte pagini, mai puţin pătimaş şi nedrept, dl Şeicaru tinde, în sfârşit, spre istorie; şi dacă nu i-ar lipsi o filosofie proprie, dacă ne-ar recomanda un ideal de societate şi de Stat, în care să creadă cu adevărat, opera sa, oricum meritorie de înscriere în istoria culturii româneşti, chiar dincolo de nenorocitele împrejurări de astăzi, ar avea o latură pozitivă în plus: nu s'ar pierde, cum se întâmplă adesea, în analiză, dând impresia unei neputinţe de a

atinge sinteza creiatoare. E o rezervă, care de altfel se poate aplica tuturor memorialiştilor, dela Saint-Simon încoace, sau, dacă vreţi, dela Plutarh, şi care nu anulează, desigur, aportul considerabil pe care neobositul şi mereu vulcanicul Şeicaru îl dă culturii şi istoriei româneşti.

MIRCEA POPESCU

GEORGE USCĂTESCU, *Profetas de Europa*, ed. Nacional, Madrid, 1962; *El tiempo de Ulises*, ed. Nacional, Madrid, 1963.

Pare un gen uşor, când, în realitate, e hazardat şi riscant; poate da impresia unei genericităţi şi chiar a superficialităţii, în timp ce presupune o cunoaştere profundă a problemelor şi o limpezire a lor în perspectiva critică. Parafrazându-l şi completându-l pe Pascal, am putea spune că e mai simplu să scrii pe larg, bunăoară un tratat filosofic, decât, pe scurt, un eseu ca acestea, cu care de ani de zile, de pe vremea neuitatei « Europe absente », din 1952, şi apoi a « Morţii Europei » ori a « Revoltei minorităţilor », adică a elitelor, George Uscătescu ne dăruieşte, trasând în faţa noastră profilurile credincioase ale celor mai de seamă gânditori contimporani de o anumită statură şi orientare (Ortega, Spengler, Keyserling, Berdiaev, Toynbee, etc.) ori desbătând, cu pro şi contra, probleme actuale şi presante: Stat şi societate, utopie şi istorie ori politică, timp, cultură, rolul şi datoria intelectualului în epoca noastră. Şi acestă două volume din urmă, dedicate « profeţilor » Europei şi vremii lui Ulise — vremea noastră de căutare, de îndoieli, de exil —, aduc interpretări în mare parte noi, chiar când scrisul e cu totul ocazional: o comemorare, o recenzie, o aniversare. Dan Botta şi Noica ne reprezintă neamul şi spiritualitatea în modul cel mai demn în această aleasă considerare a creatorilor culturii de astăzi.

MIRCEA POPESCU

JAMES DUGAN & CARROL STEWART. *Ploeşti*, Bantam Books, New York, 1963.

Istoria bătăliei aeriene, şi bombardarea cetăţii petrolului sud-estului european din ziua de 1 August 1943, este prezentată publicului american, în toate momentele ei dramatice, pentru prima dată, într'o ediţie de popularizare. După documente oficiale, mărturii personale şi memorii ale aviatorilor, care au supravieţuit zilei de apocalips a lui 1 August 1943, precum şi ale câtorva români cari, mai mult sau mai puţin, au fost implicaţi în vâltoarea acestui eveniment, fie înainte, fie după efectuarea bombardamentului, cei doi autori încearcă să reconstruiască una dintre cele mai dramatice bătălii din istoria aviaţiei. În consideraţiile generale asupra situaţiei politice din România, premergătoare războiului, autorii au fost, în multe cazuri, eronat informaţi. Fiindcă nu se poate spune că România a fost ocupată de trupele germane şi nici că acestea s'ar fi purtat în România ca într'o ţară ocupată. Dealtfel, aceasta se poate vedea limpede din chiar conţinutul cărţii, unde, într'un capitol, câţiva aviatori americani povestesc un incident, după paraşutare, când soldaţii români nu-i predau nemţilor şi nici nu-i lasă pe aceştia ca să-i maltrateze. Firește că aceasta dovedeşte cu prisosinţă că România nu era o ţară ocupată şi nici la cheremul nemţilor.

În general, impresiile aviatorilor americani sunt favorabile ţării şi poporului român. Astfel, ni se povesteşte că, sburând deasupra peisajului românesc, la mică înălţime, sergentul Bartlett a spus că: « *totul era curat şi frumos ca'n film* ». Iar aviatorul Anderson a declarat că aceasta este « *cea mai frumoasă ţară din câte-am văzut, după Statele Unite* ». În ceea ce priveşte ospitalitatea românească, avem declaraţia aviatorului O'Reilly făcută principesei Ecaterina Caragea, în care spune, când sunt ospătaţi nu ca duşmani, ci ca oameni: « *Noi numai ce am bombardat şi mitraliat acest loc, şi cu toate acestea ei ne dau nouă această gustoasă mâncare* ».

Prepararea şi bombardamentul sunt descrise în toate amănuntele. Iar, după ce cerul s'a limpezit iarăşi, ni se spune că « *Gerstenberg* — comandantul german al apărării anti-aeriene — *a dat ordin ca aviatorii americani morţi să fie înmormântaţi cu toate onorurile militare. Au avut astfel loc înmormântări în massă de americani şi germani, împreună, cu trompete şi paradă, iar gărzile de onoare trăgând salve de ultim salut* ». Faptul că autorii americani recunosc cavalerismul germanilor este desigur lăudabil şi oarecum în contradicţie cu soldatul german prezentat de industria filmului şi televiziunii americane, care nu are nimic omenesc în el.

Nu cunoaştem informatorii români ai celor doi autori. Remarcăm însă unele greşeli, ce nu le fac deloc cinste. Astfel, la pagina 216, după ce ni se descrie cum răniţii au fost puşi în căruţe şi camioane, pentru a fi transportaţi spre Bucureşti, cu şiruri de femei în urmă plângând şi bocindu-se de parcă cei răniţi ar fi fost propriii lor bărbaţi sau feciori, şi când apoi, în spital, primii grav răniţi încep să moară, « *femeile îngânau doina, un bocet ţigănesc vechi* ». Că doina este cel mai străvechi şi mai pur cântec de dor şi jale românesc, o ştie oricine, şi este surprinzător şi neplăcut să citim asemenea afirmaţii într'o carte de mare popularizare. În altă parte, la fel, istoria este falsificată. Ni se spune cum principesa Caragea, cu riscul de a fi executată de Garda de Fier, vine în ajutorul aviatorilor americani. Ori, la acea dată, gardiştii nu numai că nu erau la putere, dar erau prin lagărele din Germania, prin închisori sau prin batalioanele de reabilitare pe front, în Rusia.

Lăsând la o parte cele câteva informaţii eronate menţionate mai sus, în general cartea ne este favorabilă şi oglindeşte adevăratul suflet al poporului nostru, care nu-şi pierde cumpătul nici în zile grele.

NICOLAE NOVAC

The education of a Russian Statesman. (The Memoirs of Nicholas Karlovich Giers, translated and edited by Charles and Barbara Jelavich), University of California Press 1962, Berkeley and Los Angeles, 241 p. — Pasionata cercetătoare din Statele Unite Barbara Jelavich se dedică de mai mulţi ani problemei relaţiilor din trecut ale ţărilor româneşti cu Rusia ţaristă, publicând — singură sau împreună cu soţul său, cunoscutul profesor Charles Jelavich — mai multe studii în legătură cu acest subiect.

După volumul privitor la Unirea Principatelor (« Russia and the Rumanian National Cause, 1858-1859 » by Barbara Jelavich, vol. XVII, Indiana University Publications, Slavic and East European Series, 1959, 169 p.) şi un articol referitor la Principatele Dunărene sub protectoratul rus (« The Danubian Principalities and Bulgaria under Russian Protectorship », în « Jahrbücher für Geschichte Osteuropas », vol. 9, caetul 3, Octombrie

1961, pp. 349-366), ulterior a apărut materialul documentar despre viața și activitatea diplomatului rus Giers. Cartea este deosebit de importantă pentru sprijinirea cauzei românești — inclusiv problema Basarabiei —, deoarece sunt redate reflecții ale unui fost ministru de externe țarist, așa cum rezultă din propriile sale memorii. Notările făcute de Giers în timpul călătoriilor sale prin Basarabia și Moldova constituesc documente concludente atât privitor la structura etnografică a acestei provincii, cât și în ce privește politica rusească față de ținutul anexat. Astfel, el mărturisește printre altele:

« *Partea Basarabiei pe care am străbătut-o se deosebește de Moldova doar prin poștalioanele cu cai și gările ce se aseamănă stilului rusesc. Populația este însă aceeași — Români, ce au doar un neînsemnat amestec rusesc* » (p. 211).

« *În orașe predomină utilizarea limbii ruse, dar este rar cazul în care băștinașii 'țăranii' înțeleg ruește* » (p. 211).

« *Satele seamănă exact cu cele din Moldova* » (p. 212).

La fel de semnificative sunt însemnările pe care le face Giers la trei decenii după anexarea Basarabiei, relativ la vitregia cu care acest ținut era tratat:

« *M'am întors cu un sentiment de adâncă melancolie din această călătorie. Au trecut mai bine de 30 ani de când noi am anexat Basarabia și mă întreb ce am făcut oare pentru a ajuta la creșterea prosperității ei? Am introdus oare legi noi administrative sau de judecată? Am făcut oare ceva pentru progresul civilizator al regiunii? Am construit oare noi drumuri? Vai, la toate aceste întrebări trebue să dăm un răspuns hotărît negativ. Sentimentele mele patriotice sufereau adânc, atunci când comparam Basarabia cu cealaltă provincie ruptă Moldovei — Bucovina —, unde Austriecii au reușit să introducă o ordine exemplară, demnă de respect* » (p. 212).

În ce privește neglijarea lucrărilor de întreținere la gurile Dunării, Giers recunoaște că aceasta era o tactică premeditată, care reflecta politica rusească în regiunea mării Negre:

« *Noi posedăm acum toate brațele Dunării spre mare...* ».

« *Cași estuarul Nilului — cu formă de deltă — estuarul Dunării are baraj de nisip, încât navigația este adesea împiedicată. Răspunderea de a curăți estuarul îi revine Rusiei; însă ea s'a limitat a realiza această lucrare doar în aparență; căci nu este în folosul nostru a ușura drumul comerțului exterior spre marea Neagră în dezavantajul Odesei, a cărei dezvoltare a putut progresa în ultimii ani* ».

În afara unor astfel de însemnări, valoroase pentru obiectivitatea cu care se recunoaște, indirect, cauza românească în problema Basarabiei, memoriile lui Giers conțin interesante momente trăite de autor pe pământul românesc, precum și descrieri sugestive din viața și obiceiurile țării în secolul XIX.

CONSTANTIN SPOREA

Agrarumwälzung in Osteuropa (editura Terrapress Hamburg, 1959, p. 72). — Din inițiativa unui bun cunoscător al spațiului Europei de Răsărit, Harald Laeuen, câțiva cercetători științifici germani și-au luat sarcina să analizeze aspectele agrare din țările blocului sovietic, căutând să întrevadă, pe baza experienței de până acum, modul cum va evolua această problemă în viitor. Chestiunea rurală în România este analizată de publicistul Georg Mergl, care s'a ocupat adeseaori în studiile sale de această temă. În expunerea sa, înfățișează caracterele

fundamentale din trecut și de azi ale agriculturii românești, arătând retrospectiv formele proprii ale evoluției și revoluției acesteia. Plin de optimism, el consideră țăranul român drept « cel mai neîmpăcat dușman al comunismului, care va supraviețui actualei subjugări, așa cum a trecut și peste ocupațiile străine anterioare » (p. 47). În același timp, el subliniază că doar puține națiuni europene posedă o astfel de rezervă vitală cum este săteanul român, și conchide că acesta « va veni de hac și imperialismului comunist » (p. 47).

« *Românul — scrie Mergl — a învățat din trecut că istoria nu se face în ani, ci în secole; cu dârzenia ce-l caracterizează, el preferă să accepte o înrăutățire a existenței materiale momentane, decât să renunțe la libertate și independență* » (p. 40).

Mergl recunoaște că pătura conducătoare românească din trecut a avut defecte și a comis greșeli; îi aduce însă totodată elogii pentru admirabila viziune politică, dovedită în materie agrară, prin înfăptuirea timpurie de reforme adecvate și realizarea împroprietăririi țăranilor. Modul în care s'a desfășurat evoluția istorică a agriculturii românești îl determină pe autor să afirme cu convingere că, dacă România nu ar fi căzut sub jugul dominației sovietice, ea ar fi trecut peste anii care au succedat celui de-al doilea război mondial fără transformări sociale importante (p. 42).

După cercetarea specificului agrar în fiecare stat din blocul sovietic, profesorul Otto Schiller a sintetizat unele concluzii finale, remarcând, drept constatare valabilă pentru fiecare din aceste țări, necesitatea unui regim agrar propriu, adecvat particularităților poporului respectiv.

El își încheie concluziile prin cuvintele: « *Chiar dacă după dispariția 'tutelei' Moscovei, aceste țări ar năzui și pe mai departe spre un regim socialist, fiecare stat își va găsi fără îndoială forma de ordine economică și socială, care să corespundă — mai bine decât șablonul sovietic — necesităților naționale proprii. Atunci se va găsi și pentru țărănimea esteuropeană o formă organizativă prin care să i se garanteze caracterul ei fundamental de reprezentantă a tradiției și specificului acestor popoare* » (p. 72).

CONSTANTIN SPOREA

Dokumentation der Vertreibung der Deutschen aus Ost-Mitteleuropa (herausgegeben vom Bundesministerium für Vertriebene, Flüchtlinge und Kriegsgeschädigte).

Band III: *Das Schicksal der Deutschen in Rumänien*, Berlin 1957 (182 pag. text, 408 pag. documente, XVIII și o hartă). — În scopul prezentării obiective a împrejurărilor care au determinat deplasări de populație germană în ultimile decenii, Ministerul pentru refugiați și deportați din Bonn a inițiat vaste anchete, având ca scop studierea regimului existent în diferite țări relativ la minoritățile germane, precum și modul în care dispozițiile în vigoare au fost aplicate în statele respective. După ce veracitatea afirmațiilor făcute de martori oculari a fost verificată prin multiple declarații confruntative, materialul a fost selecționat și publicat sub formă de volume documentare.

Față de aspectele problemei în Cehoslovacia, Polonia, Ungaria, Iugoslavia și zona sovietică a Germaniei, volumul care se ocupă de tratamentul populației minoritare în România atrage atenția atât prin amploarea sa (peste 600 pagini), cât și prin titlul semnificativ, ce poartă indicația « Soarta » Germanilor și nu « Deportarea » lor, așa cum apare pe coperta altor broșuri

similare. Conținutul materialului documentar confirmă indicațiile preliminare, deoarece se evidențiază că în această țară relațiile dintre populația dominantă și minoritatea germană indică un caracter deosebit de regimul din statele învecinate; această notă deosebită a fost imprimată pe de o parte de politica statului român după primul război mondial, pe de altă parte de atitudinea înțelegătoare a Românilor, evidențiată în mod special sub regimul sovietic de ocupație.

Pentru o clară înțelegere a situației din România, expunerea documentară începe cu o prezentare retrospectivă a evenimentelor de după 1918, subliniindu-se influența favorabilă pe care unificarea țării a avut-o asupra formării conștiinței unitare a Germanilor din diferite provincii. Astfel se recunoaște textual:

« *La început, populația germană din România nu constituia o unitate nici în ce privește spațiul de colonizare și nici din punct de vedere istoric; ea se compunea din grupuri separate, care abia după primul război mondial — prin crearea României Mari — au venit în legătură politico-statală mai strânsă* » (p. V).

Referitor la adeziunea hotărîtă exprimată de Germanii din diferite provincii în favoarea creerii României Mari, se menționează că această expresie de interese comune își are explicația în « rezistența unită din trecut a Românilor și Sașilor împotriva politicii de maghiarizare » (p. 27 E).

Se menționează de asemenea că, după 1919 — față de tendințele revizioniste maghiare și sovietice —, înșeși oficialitățile din București au încurajat în mod susținut activitatea asociației Șvabilor (« Deutsch-schwäbische Volksgemeinschaft »), sprijinind astfel afirmarea unui « instrument de renaștere a specificului german, aflat pe cale de dispariție » (p. 29 E).

Comparându-se situația creiată în România după primul război mondial cu cea din alte țări, în volumul documentar se recunoaște că aici, între anii 1920-1938, partidul german a avut o reprezentanță parlamentară puternică, ceea ce în acel timp nu exista nici în Ungaria și nici în Iugoslavia (p. 30 E).

În ce privește relațiile pozitive de colaborare între Germani și Români în politica internă, se remarcă solidaritatea tradițională a Sașilor cu partidul naționalist din Ardeal al lui Iuliu Maniu, devenit ulterior partidul național - țărănesc. Se adaugă, totodată, că menținerea acestor bune raporturi a devenit problematică abia după 1930, când conducerea moderată burgheză a Germanilor din România a fost înlocuită prin forțe radicale (p. 31 E).

Însăși apariția inevitabilă a unor nuanțe de șovinism românesc este explicată justificativ, relevându-se totodată aspectul moderat al acestora:

« *Resentimentele șoviniste naționale — care la Români se manifestau mult mai slab decât la Slavi sau Maghiari — au exercitat asupra politicii naționalităților din această țară, în general, doar o influență neînsemnată* » (p. 20 E).

Se recunoaște pe de altă parte că statul român era nevoit să-și întărească prin diferite mijloace poziția sa față de minoritățile compacte, care la început dominau anumite domenii din viața țării. Politica dusă în acest scop a inclus însă și repetate concesii, mai ales în domeniul cultural, menite să înlesnească încadrarea minorităților în unitatea statală (p. 21 E).

În ce privește tratamentul minorităților după 1940, se admite că războiul și urmările lui au decimat și împrăștiat populația germană din România, dar se remarcă, în același timp, faptul că această țară nici nu face parte din grupul celor menționate în acordul dela Potsdam ca să ia măsuri de deportare, și că într'adevăr o asemenea acțiune de fapt nu a avut loc.

Se consideră însă drept o necesitate imperioasă clarificarea situației Germanilor rămași aici; aceasta, cu atât mai mult cu cât măsurile pe care regimul din București le-a adoptat în ultimii ani constitue în unele privințe « un exemplu plin de învățăminte despre politica naționalităților dusă de comuniști » (p. VI).

Numeroase și impresionante sunt mărturiile, care evidențiază atitudinea înțelegătoare și umană pe care Românii au arătat-o față de minoritatea germană — de multe ori cu riscul unor represalii asupra propriei lor persoane — în aplicarea diferitelor dispoziții impuse de puterea sovietică, precum: internarea în lagăre, transporturile spre Rusia și deplasările forțate de Șvabi din Banat în Bărăgan.

Obiectivitatea cu care vastul material este înfățișat, precum și concluziile semnificative care rezultă din el, imprimă studiului o valoare deosebită, mijlocindu-se astfel o apreciere justă asupra politicii românești față de populația minoritară, atunci când statul putea decide în această privință, nesilit de presiuni străine.

CONSTANTIN SPOREA

Wirtschaftswissenschaftliche Südosteuropa-Forschung. Grundlagen und Erkenntnisse (ausgewählt und redigiert von Theodor Zotschew). Südosteuropa-Schriften, 4. Band, München 1963.

Plecat de pe plaiurile ardelene cu zeci de ani în urmă, profesorul Hermann Gross, originar din Brașov, este considerat azi cel mai bun cunoscător german al problemelor economice sudesteuropene, bucurându-se de elogioase aprecieri în toate cercurile internaționale de specialitate. Cu prilejul împlinirii vârstei de 60 ani, conducerea societății germane « *Südosteuropa* » a hotărît a evidenția meritele vicepreședintelui ei, Hermann Gross — care dela înființarea organizației și până azi s'a dovedit a fi unul din principalii ei sprijinitori — prin publicarea unui volum omagial. Lucrarea a apărut sub îngrijirea economistului Theodor Zotschew și cuprinde numeroase articole, care, deși se referă la subiecte diferite, constituesc însă o unitate armonioasă prin ideile comune pe care le conțin: exemplificări și indicații pentru înlesnirea cercetărilor economice în general și în special a fenomenelor din Europa răsăriteană.

Pe lângă relatări despre viața și activitatea prodigioasă a profesorului Hermann Gross — sintetizată într'o bibliografie detailată a lucrărilor sale —, volumul prezintă și studii semnate de cunoscuți economiști sovietologi ce tratează felurite probleme esteuropene: transformări economice, sociale și ideologice (Boris Meissner, Franz Ronneberger, Bruno Knall, Jens Meier), relații între statele blocului sovietic (Theodor Zotschew, Georg Strobel), încercări din trecut pentru colaborare academică Est-Vest (Friedbert Gluck).

Seria de contribuții științifice este completată de un material îndrumător, menit să înlesnească aprofundarea unor astfel de teme: indicații referitoare la centrul de cercetări economice din Kiel, o bibliografie a bibliografiilor sudesteuropene și o catalogare a celor mai importante publicații periodice pentru economia sudesteuropeană.

În acest fel, volumul apare ca un indispensabil ghid documentar în ajutorul celor care analizează aspectele multilaterale și complicate ale spațiului Europei de Răsărit.

CONSTANTIN SPOREA

ANEXE

ACTIVITATEA SOCIETĂŢII ACADEMICE ROMÂNE

CONGRESUL AL SAPTELEA AL SOCIETĂTII ACADEMICE ROMÂNE

Nijmegen, 6-12 septembrie 1963

Al şaptelea congres al Societăţii Academice Române s'a ţinut la Nijmegen, în Olanda, dela 6 la 12 septembrie 1963. Lucrările, care s'au desfăşurat în Palatul Universităţii catolice locale, au avut drept temă generală: « Cultură universală şi originalitate naţională ».

Comitetul de patronaj al congresului a fost onorat de prezenţa Eminenţei Sale Cardinalul Bernard Jan Alfrink, Arhiepiscop de Utrecht; a Rectorului Magnific al Universităţii din Nijmgen, prof. dr. H. J. Lammers; şi a primarului orasului, domnul Ch. M. J. H. Hustinx. Ajutorul celor trei personalităţi a fost esenţial pentru reuşita manifestaţiei.

Comitetul de organizare al congresului s'a compus din: păr. dr. Jean G. Remmers, preşedinte al Apostolatului pentru unire; dl J. A. De Jonge, preşedinte la Raad van Arbeid; şi domnul dr. N. E. Pop, care a pus tot sufletul la realizarea în cele mai bune condiţii a întâlnirii dela Nijmegen. Dânsului i-a revenit, între altele, sarcina primirii şi a cazării imediate a congresiştilor.

Şedinţa solemnă de inaugurare a celui de al şaptelea congres al Societăţii Academice Române a avut loc vineri, 6 septembrie, la orele 10,30, în sala de ceremonii a Universităţii. După deschiderea oficială a congresului, anunţată, cu un salut de bun sosit, de preşedintele Societăţii Academice Române, care a citit, deasemenea, o parte din mesajele şi scrisorile de adeziune sosite din toată lumea la comitetul de organizare, au luat cuvântul, în faţa unei asistenţe numeroase şi atente: Prea Sfinţitul Mons. J. G. M. Bluyssen, episcop auxiliar de Bois-le-Duc, care a vorbit în numele Cardinalului Alfrink; Rectorul Universităţii din Nijmegen, prof. dr. H. J. Lammers; primarul oraşului, dl Ch. M. J. H. Hustinx; şi preşedintele Societăţii Academice Române, Mons. Octavian Bârlea. Cele patru cuvântari inaugurale sunt publicate integral în paginile ce urmează.

În aceeaşi dimineaţă de 6 septembrie, într'o sală a Universităţii, a început să lucreze efectiv, sub preşedenţia Mons. dr. Paul Wolff, secţia de literatură şi artă. Au vorbit

domnii: J. N. Manzatti despre « La musique roumaine », despre cea populară în special, şi prof. Marcello Camilucci, care a evocat « Esperienze di un viaggiatore italiano » (în România).

Tot în cadrul secţiei de literatură şi artă, care a continuat lucrările şi după amiază, sub preşedenţia dlui prof. Giuliano Bonfante, au vorbit: prof. Dem. Marin (« Originalità e imitazione nelle dottrine antiche »); prof. Ernesto Koliqi (« Correnti tradizionalistiche e d'avanguardia nella letteratura albanese del Kosmet »); şi prof. P. Iroaie (« Pensiero e stile di Dimitrie Cantemir »). Această comunicare din urmă a provocat discuţii asupra occidentalismului şi orientalismului în cultura românească, la care au luat parte domnii Koliqi, Bonfante, Manzatti, Beratti, Beldiceanu, Onciulescu, Popinceanu, Şerbănescu, Teodorescu. Comunicarea despre literatura albaneză a oferit ocazia atât conferenţiarului, cât şi domnului Beratti, să amintească cu gratitudine de ajutorul pe care românii l-au dat albanezilor pe vremea luptei de independenţă şi libertate a acestora.

În dimineaţa zilei de sâmbătă 7 septembrie lucrările s'au desfăşurat sub preşedenţia domnului prof. Koliqi; şi au prezentat comunicări domnii: prof. Ion Popinceanu (« Originalität und Anleihe in der Entwicklung der rumänischen Sprache »); prof. Giuliano Bonfante (« Il neutro in romeno e in albanese »). Cele două conferinţe pe teme lingvistice au provocat intervenţia domnilor: Koliqi şi Beratti, care au adus unele precizări cu privire la dialectele albaneze; prof. Iroaie, dr. Ştefan Teodorescu, prof. Onciulescu. A urmat conferinţa dlui prof. Florian Şerbănescu (« Aspects quantitatifs dans les études lingustiques »): accepţia specială, în care a fost folosit termenul « linguistică » de către orator, a stârnit reacţiunea glotologilor şi filologilor prezenţi. Ultima conferinţă, în limba italiană, a dlui prof. T. Onciulescu, privea problema introducerii limbii române în învăţământul universitar italian, acum exact un secol. Cu această ocazie, s'a dat ştirea că secţia din Italia a Societăţii pregăteşte comemorarea centenarului la Roma.

În după amiaza de sâmbătă 7 septembrie, Rectorul Universităţii din Nijmegen a oferit o recepţie în cinstea congresiştilor, care au avut ocazia să cunoască instituţia şi mai ales noua Facultate de Medicină, unde au cerut şi li s'au dat explicaţii.

Duminică dimineaţa, 8 septembrie, preoţii români prezenţi la congres, în frunte cu Mons. Octavian Bârlea, preşedintele Societăţii Academice Române, au oficiat o slujbă solemnă românească, în rit bizantin, la biserica Sf. Iosif din Nijmegen. A dat răspunsurile corul olandez « San Salvator » din Oorten, cu concursul părintelui Vasile Zăpârţan. La predică, păr. P. Zacharias a ilustrat, în faţa marei mulţimi de credincioşi, importanţa prezenţei atâtor savanţi şi oameni de cultură români la Nijmegen, şi a pomenit astfel de tragedia de astăzi a ţării, unde, împreună cu credinţa, e prigonită şi cultura liberă.

În seara aceleiaşi zile, la Raad van Arbeid, basul Aurelian Neagu dela Opera din Düsseldorf a executat un concert de muzică populară românească şi de muzică de operă, cu acompaniamentul pianistului Paul Theissen. Succes enorm. Manifestaţia a continuat, într'o atmosferă mai intimă, pur românească, la hotelul Esplanade, unde erau găzduiţi cei mai mulţi congresişti. În afara basului Aurelian Neagu şi-a dat concursul, foarte apreciat, la memorabila serată maestrul J. N. Manzatti, care a executat, între altele, câteva din propriile-i compoziţii.

Lucrările congresului s'au reluat luni dimineaţă, 9 septembrie, când, în cadrul secţiei de filosofie, şi sub preşedenţia dlui Vintilă Horia, şi-au prezentat comunicările: doamna Antoaneta Bodisco (« L'apport de l'exil à l'originalité roumaine »); păr. Al. Mircea (« Fenomenologia dello spirito romeno »); şi dl prof. Mircea Popescu (« Una nuova interpretazione di Eminescu »). Primele două comunicări au prilejuit precizări şi discuţii asupra valorilor celor mai de seamă din exilul românesc de astăzi. La desbaterea pe marginea cărţii prof. Del Conte despre « Eminescu şi Absolutul » au luat parte domnii Iroaie, Marin, Camilucci, Mircea Eliade, Teodorescu. În aceeaşi dimineaţă, a vorbit şi dl dr. Dinu Adameşteanu, abia sosit dela un congres internaţional de archeologie dela Paris, pe tema: « Le bassin carpatho-balkanique: ce qu'il a reçu et ce qu'il donné ». Au adus precizări şi integrări domnii Bonfante şi Eliade.

Seara, la Raad van Arbeid, s'a inaugurat expoziţia pictorilor Nina Batalli, Eugen Drăguţescu şi Dim. Berea, care, prezenţi la *vernissage*, au primit felicitările călduroase şi urările de succes ale numerosului public de faţă, ca şi mulţumirile Societăţii Academice, onorată de intervenţia celor trei artişti.

Ziua de marţi 10 septembrie a fost consacrată unei lungi şi foarte instructive excursii la Rotterdam, Amsterdam, Haga, Delft, Utrecht, şi la uriaşele lucrări de zăgăzuire a apelor în deltă.

Secţia teologică a Societăţii şi-a ţinut şedinţa de lucru, sub preşedenţia dlui Eliade, în dimineaţa zilei de 11 septembrie, când au prezentat comunicări: păr. dr. Alexandru Mircea (« Rapporti tra originalità cristiana e originalità etnica »); dl dr. George Racoveanu (« Das Jesusgebet bei den Rumänen — ein Beitrag zur Geschichte des rumänischen Klosterlebens des 18. Jahrhunderts »); păr. dr. Flaviu Popan (« Influences russes dans la théologie roumaine contemporaine »); şi Mons. dr. Octavian Bârlea (« Entre Byzance et Moscou »). Cele patru conferinţe au provocat discuţii interesante cu privire la spiritualitatea şi religiozitatea poporului român, la situaţia actuală a Bisericii în ţara ocupată, la specificul românesc, mereu jefuit de străini. Au intervenit cu precizări, pe lângă oratori, care au răspuns la unele întrebări, domnii Ştefan Teodorescu, Marcello Camilucci, Dim. Marin, Petru Iroaie.

Ultima zi a congresului a fost consacrată problemelor istorice, sociale, economice şi politice. Au prezentat comunicările anunţate pe program domnii: dr. N. Beldiceanu (« L'acceptation de la suzeraineté turque - Conséquences »); av. I. V. Emilian (« En marge de quelques listes de pertes »); dr. Th. D. Zotschew (« Wirtschaftliche Eigenständigkeit und Aussenhandelsabhängigkeit der südosteuropäischen Staaten »); dr. C. Sporea (« Eigentümliche und fremde Wesenszüge in der rumänischen Agrarumwälzung »);

dr. N. Crişan (« Die Südost-Länder im Rahmen der allgemeinen Wirtschaftslage Europas »); şi dr. A. Maurer (« Volkstum und Wissenschaft bei den Deutschen in Rumänien »). Au participat la intensa discutie, între altele pe marginea diferenţelor dintre ocupaţia otomană de ieri şi ocupaţia sovietică de astăzi, a contribuţiei eroice a poporului nostru la al doilea război mondial, a aspiraţiilor la independenţă în ţările satelite, a condiţiilor ţărănimii în spatele cortinei de fier, domnii: dr. Teodorescu, care a şi prezidat lucrările secţiei, şi dr. Racoveanu, pe lângă cei şase conferenţiari, care au dat lămuriri ulterioare.

În după amiaza zilei de 12 septembrie, şi-au prezentat comunicările anunţate domnii: dr. G. De Smet (« L'origine des Saxons de Transylvanie ») şi Dem. Beratti, care a evocat, în limba română, istoria şi pitorescul Bucureştiului de altădată.

Preşedintele Societăţii Academice Române a citit apoi titlurile numeroaselor comunicări primite dela membri ai Societăţii, care n'au putut veni, din motive neprevăzute, la Congres. Textele vor fi publicate, împreună cu comunicările citite sau expuse la al şaptelea congres, în volumele de « Acta » ale Societăţii.

Înainte de încheierea oficială a congresului al şaptelea, domnii prof. Şerbănescu, dr. Sporea, dr. Teodorescu, dr. Crişan, Ministrul Beratti, păr. Al. Mircea au făcut o serie de propuneri pentru o şi mai bună organizare a manifestaţiilor viitoare. S'a insistat asupra necesităţii de a se reduce numărul comunicărilor şi de a se creia şi o secţie a ştiinţelor cantitative. S'a discutat apoi asupra viitorului congres, asupra locului, datei exacte şi temei generale.

Rezumând discuţiile, preşedintele Societăţii Academice Române, Mons. Bârlea, a subliniat rodnicia săptămânii de studiu dela Nijmegen, le-a mulţumit participanţilor, comitetului de organizare şi în special dlui dr. N. Pop, care a avut greaua sarcină a punerii la punct a părţii materiale a congresului.

* * *

Cu ocazia celui de al şaptelea congres s'a ţinut, deasemenea, în ziua de 7 septembrie 1963, şi adunarea generală a Societăţii Academice Române, care, sub preşedenţia domnului Ministru Beratti şi având ca secretară pe doamna Antoaneta Bodisco, a procedat, după rapoartele de activitate în anul trecut prezentate de secretarul general şi de casier, la alegerea noului comitet de conducere şi a noilor comitete de secţii. În unanimitate a fost confirmat ca preşedinte, cu aplauze, Mons. Octavian Bârlea; ca secretar general a fost reconfirmat dl prof. Mircea Popescu; casier general, dl prof. T. Onciulescu. Păr. Flaviu Popan a fost ales secretar al Societăţii Academice Române. Prim cenzor, dl prof. George Caragaţă.

Cât priveşte comitetele de secţii, rămân stabilite astfel: la secţia de filologie, dl prof. Dim. Găzdaru preşedinte, dl. prof. George Caragaţă secretar; la secţia de literatură, dl Vintilă Horia preşedinte, dl Virgil Ierunca secretar; la secţia de istorie, dl N. Beldiceanu preşedinte, dl C. Sporea secretar; la secţia de teologie şi filosofie, păr. Al Mircea preşedinte, dl prof. Zevedei Barbu secretar.

S'a procedat după aceea la cooptarea unor noi membri în Societate şi la propuneri pentru activitatea de viitor. Cu privire la acest punct din urmă, Societatea Academică Română, ca organizaţie unitară şi prin membrii ei, va trebui, între altele, să caute să apere interesele şi drepturile româneşti oridecâteori în publicaţii occidentale, în special în enciclopedii şi volume de massă ori divulgare, aceste interese şi drepturi apar lezate.

CUVÂNTĂRILE DIN ŞEDINŢA DE INAUGURARE

Prea Sfinţitul Msgr. J. G. M. Bluyssen, *Episcop auxiliar de Bois-le-Duc, reprezentant al Eminenţei Sale Card.* B. J. Alfrink:

Monsieur le Président, Chers Messieurs,

C'est pour moi un grand honneur de vous saluer au nom de Son Eminence le Cardinal Alfrink et de l'Episcopat Hollandais à cette séance d'ouverture du septième congrès international de la Société Académique Roumaine. De leur part aussi, le Cardinal et les Evêques Hollandais vous souhaitent de tout coeur la bienvenue et ils vous envoient leurs meilleurs voeux pour une semaine d'étude productive, animée et bénie.

La Roumanie et la Hollande sont très éloignées l'une de l'autre, selon les idées européennes. Nous savons peu de vous et nous ne nous connaissons que superficiellement. La situation politique d'après-guerre a renforcé encore cette ignorance. Malheureusement la Roumanie fait partie de ces pays qui sont pratiquement inaccessibles pour nous et pour vous. Néanmoins, nous nous sentons unis à votre patrie par une grande sympathie à cause du rôle que le peuple roumain doit remplir dans l'histoire du monde d'aujourd'hui.

Avant tout nous nous savons unis au peuple roumain par le lien intérieur et indissoluble de notre vie dans le Christ. Depuis les premiers temps, le peuple roumain est un peuple profondément chrétien. Malgré une séparation séculaire, le christianisme occidental doit beaucoup à l'Orient, aussi bien à la Roumanie. C'est pourquoi nous sommes heureux que ce petit morceau de l'Occident, qu'est la Hollande, a l'honneur de donner de l'hospitalité à ses frères venant de l'Orient.

Vous allez réfléchir sur les différents aspects de la « culture universelle » et de l'« originalité nationale ». Dispersés partout, contraints de vivre loin de votre patrie (ce qui est un des plus grands sacrifices que l'on peut imposer à l'homme), il est compréhensible et digne d'éloge que vous essayiez toutefois de garder présente la tâche nationale qui vous est propre. Et pour nous, il sera un grand bienfait si vous continuez à nous enrichir des forces spirituelles et des trésors culturels, qui vivent parmi le peuple roumain. Comme chaque homme a sa tâche et sa mission vis-à-vis de la communauté humaine, ainsi pour chaque peuple. Nous tous, nous devons donner du meilleur de tout ce que nous possédons. L'originalité ne peut pas rester entassée dans des vases

fragiles; elle demande essentiellement de se partager, de se proférer pour enrichir le prochain. L'originalité implique toujours une mission.

« Culture universelle ». La culture, de quelque façon qu'on comprenne ce terme, signifie une des plus grandes possibilités de l'homme, ou plutôt: c'est un grand composé de possibilités, qui permettent ensemble à l'homme de se développer, de s'exprimer et d'amener le monde au plus grand développement. Il y a de la culture, la culture existe, parce que l'homme a reçu la possibilité de travailler parmi les choses créées tout en se servant d'elles. L'homme est créé selon l'image et la ressemblance de Dieu, c'est ce que nous apprend l'Ecriture Sainte. Et elle nous dit par cela, en premier lieu, que l'homme est comme Dieu, pour autant justement qu'il peut régner et maîtriser, créer et former, jouir et s'extasier, et tout cela dans l'amour et par l'amour; l'homme peut comprendre et aimer. Dieu donne une variation infinie de possibilités et de capacités à un être limité, et naturellement alors dans une forme limitée. C'est pour cela que l'homme n'est pas une copie, mais une image. Cependant de telle façon que l'homme repense, à sa manière, les pensées de Dieu, qui sont répandues partout dans la création. Et autant qu'il le fait comme Dieu, c'est-à-dire autant qu'il le fait par l'amour de Dieu pour soi-même et pour les hommes, autant la pureté de son travail répondra à la pureté de l'activité créatrice de Dieu.

Ce n'est pas si facile pour l'homme moderne de conserver le sens de la dimension divine de son activité. Ceci est étroitement lié, me semble-t-il, au fait que nous sommes inclinés à considérer la création même d'un point de vue exact, uniquement, et objectif. Nous, les chrétiens, nous devons aider le monde à déterminer les choses créées non seulement selon la science naturelle et chimique. Les choses sont beaucoup plus qu'une formule physico-chimique. L'eau, par exemple, n'est pas seulement la formule chimique H_2O, mais (comme je l'ai vu formulé dernièrement) l'eau est aussi l'étanchement, l'extinction, l'ablution, la fertilité, la source, la force détruisante, la décadence et le salut. Ce n'est que lorsqu'on a découvert et expérimenté tout cela, que l'on sait ce que c'est l'eau. Pour un chrétien, l'eau est aussi l'instrument dans la Main Rédemptrice de Dieu. La foi même nous fait voir la création comme beaucoup plus qu'une collection d'objets déterminés et de faits établis. La foi rend tout transparent, si bien que la réalité créée devient, selon la pensée de Theilhard de Chardin, la diaphanie du Divin.

La Révélation nous montre que l'homme n'est abandonné en rien à son sort. A la conquête de cette vue nouvelle et large sur la réalité créée, le Saint-Esprit nous aide. Il nous est donné comme le grand Maître, qui doit nous inspirer et nous apprendre comment nous devons agir selon l'image de Dieu, c'est-à-dire comment notre travail créateur et culturel doit être porté par l'amour.

« L'Esprit de Dieu planait au-dessus des eaux ». Aussi bien maintenant, l'Esprit-Saint forme du chaos cette disposition riche du monde créé. C'est Lui qui donne le coeur et l'esprit nouveau, nécessaire à cela. Quand le Seigneur envoie son Esprit, tout sera recréé et l'aspect de la terre sera renouvelé. C'est Lui qui fait le nouveau ciel et la nouvelle terre, la nouvelle création, qui perfectionne l'ancienne. Alors tout sera achevé.

Messieurs, de tout coeur je vous souhaite une bonne semaine d'étude fructueuse. Une semaine pendant laquelle votre vue croyante de votre tâche culturelle et scientifique sera approfondie. Une semaine où vous puiserez de la joie et de la force en union avec vos compatriotes pour féconder d'autant mieux la société internationale par votre culture nationale. Que dans vos travaux scientifiques l'Esprit Saint vous éclaire, qu'Il vous guide et qu'il vous réconforte.

Domnul Prof. Dr. H. J. LAMMERS, *Rectorul Universităţii din Nijmegen:*

Monsieur le Président de la Société Académique Roumaine,
Mesdames et Messieurs les congressistes,

En qualité de Recteur Magnifique de cette université, je vous souhaite à tous: soyez les bienvenus!

C'est pour nous un honneur et à la fois un plaisir de vous saluer, chers congressistes, qui, arrivés de loin, vous êtes donnés la peine de vous réunir dans le cadre du 7e Congrès International.

En vous offrant cette hospitalité, notre université remplit avec fierté une des tâches des plus essentielles, dont, depuis des siècles, chaque université s'est fait un devoir d'honneur. C'est ici qu'on trouve, à côté de l'enseignement universitaire et la préparation aux professions académiques sociales, l'exercice de la science, sans intérêt, libre de chaque préjudice et de chaque contrainte du dehors. Pour accomplir cette tâche, voici les conditions essentielles: liberté d'expression, liberté d'accueil pour tous qui désirent se rencontrer dans un dialogue scientifique.

Nous vous offrons cette liberté et hospitalité, et, en l'acceptant, vous nous donnez l'occasion de remplir cette tâche de l'université. A ce sujet nous vous sommes reconnaissants.

Notre université est la plus jeune des universités des Pays-Bas, mais pour plusieurs raisons nous sommes fiers, et nous allons vous montrer demain, qu'en beaucoup d'aspects elle n'est pas la moindre.

Qu'il me soit permis de souligner un curieux contraste: la jeunesse de notre université, située dans une très vieille ville. Si nous voulons croire les historiens — et moi, comme non historien, je dois l'accepter — la ville de Nimègue est une des plus vieilles villes des Pays-Bas. En effet, cette ville est à l'origine une fondation romaine, il y a plus de deux mille ans. Pour ceux parmi vous qui s'intéressent de cette origine romaine de notre ville, il y aura peut-être la possibilité de visiter le musée, avec les preuves de son origine romaine, preuves trouvées en grand nombre dans le sol de cette ville.

Monsieur le Président, je vous souhaite de tout coeur que votre congrès puisse finri avec un grand succès.

Chers congressistes, veuillez me permettre de finir avec les mots de Charlemagne, qui sont à la fois la devise de notre université: « In Dei nomine feliciter ».

Domnul Ch. M. J. H. HUSTINX, *Primarul oraşului Nijmegen*:

Monseigneur,
Monsieur le Président,
Mesdames,
Messieurs,

Je tiens à l'honneur de vous accueillir ce matin comme visiteurs et comme hôtes de Nimègue, et cela comme visiteurs très spéciaux à qui il est donné de porter un jugement par la distinction d'esprit et par l'expérience, et à qui il est donné aussi de comparer les paroles aux faits en ce qui concerne leur vérité.

Quand je vous affirme donc que je vous souhaite la bienvenue à Nimègue et que je souhaite un grand succès au septième congrès de la Société Académique Roumaine, je m'exprime très prudemment. Cependant le temps vous apprendra que, quant aux faits, je ne me rends pas coupable d'exagération, tandis que le reste est une question de coeur dont les sentiments ne se laissent même pas mesurer par l'esprit le plus subtil.

Mesdames, Messieurs,

Chaque homme intelligent qui va séjourner pendant quelques jours dans une ville inconnue se donne de la peine pour se renseigner sur l'histoire et l'atmosphère culturelle de la ville en question moyennant des dépliants et d'autre matériel. C'est pourquoi je crois pouvoir me décharger de la tâche de vous donner un compte-rendu de l'histoire de Nimègue.

Cependant je tiens à vous informer brièvement de l'état actuel de notre ville. En premier lieu, je crois pouvoir prétendre que l'homme du vingtième siècle est toujours enraciné ici dans un sol d'un passé riche en traditions. A travers les âges, Nimègue s'est toujours orientée de façon internationale grâce à sa position comme Ville Impériale et à sa situation favorable sur le plus grand fleuve de l'Europe occidentale. Aussi la loyauté avec laquelle le Nimégois accueille l'étranger est une acquisition historique.

Nous voyons un exemple explicite de cette qualité, que j'aime relever avec fierté, dans les affirmations des officiers et soldats de la quatre-vingt-deuxième division de parachutistes américains qui pendant la deuxième guerre mondiale ont contribué à la libération de notre ville. C'est à Nimègue qu'au premier contact ces vétérans ont accepté pour la première fois à boire et à manger de la part de la population.

Tout à l'heure vous pourrez donc vous mettre à table tout tranquillement!

Grâce à l'essor énorme aussi qu'a pris l'université catholique par son ensemble croissant d'édifices hypermodernes, Nimègue est toujours plus souvent élue comme ville de congrès internationaux. Il y a à peine une semaine, plus de douze cents assistants sociaux de toutes les parties du monde ont été nos hôtes. De la part des organisateurs de ce congrès j'ai déjà appris que le tout a été un grand succès. Ceux qui suivent les cours du Programme Américain Fullbright les ont déjà remplacés.

A un niveau peut-être moins élevé, mais d'autant plus spectaculaire, se trouve la manifestation sportive qui se tient chaque année ici et notamment presque cinquante ans de suite: les marches de quatre jours où participent des milliers de promeneurs venant de beaucoup de pays d'Europe, d'Amérique et d'Israël.

Il faut avoir vu l'entrée dans la ville de cette légion multicolore de douze mille hommes et femmes pour pouvoir sentir et apprécier l'atmosphère de fraternisation entre le participants et les spectateurs, entre tous les hommes de bonne volonté.

A titre de certaines fonctions que j'occupe et comme vacancier, je voyage régulièrement à l'étranger. Ce qui me frappe toujours alors, c'est qu'en général on y fait montre d'une plus grande réserve envers l'étranger que chez nous. Evidemment cela flatte mon chauvinisme, mais cela fait également nourrir mon espoir que Nimègue pourra empoigner de façon catalytique tout ceux qui se rassemblent ici, pour arriver à l'état d'esprit qui facilite l'entretien sincère avec l'étranger.

Je suis convaincu qu'il ne faut pas attendre que la collaboration et l'amitié entre les peuples soient décrétées par les autorités, mais nous-mêmes, les citoyens tout ordinaires doivent mettre la main à la pâte.

Que votre congrès aussi — et peut-être même grâce à l'action stimulante de l'atmosphère de Nimègue — contribue à la réalisation de ces idées, pour que le monde à l'avenir puisse être celui d'une paix et d'une prospérité pour tous les peuples en dépit de leur teint ou de leur nationalité.

Je tiens à vous répéter que vous êtes les bienvenus à Nimègue.

Mons. Dr. OCTAVIAN BÂRLEA, *Preşedintele Societăţii Academice Române*:

Excellence,
Monsieur le Recteur,
Monsieur le Maire,
Mesdames et Messieurs!

C'est un honneur pour moi de pouvoir exprimer toute la reconnaissance, au nom de la Société Académique Roumaine, pour les paroles de grande portée, prononcées par les membres du Comité de Patronage dans cette séance d'ouverture de notre Congrès.

En premier lieu, nous rendons grâce à Son Excellence Mgr. BLUYSSEN, Evêque auxiliaire de Bois-le-Duc, pour la bonté de nous apporter les hauts enseignements de Son Eminence le Card. ALFRINK et de nous bénir. La participation de Son Excellence a imprimé à nos efforts la dimension du Sacre. Nous nous permettons de le prier de bien vouloir présenter aussi à Son Eminence nos hommages les plus respectueux et notre profonde gratitude pour le patronage accordé.

A Monsieur le Recteur Magnifique, Prof. LAMMERS, nous offrons la plus vive reconnaissance pour le chaleureux accueil fait à notre Congrès dans l'enceinte de cette Université. Ses paroles de bienvenue nous ont fait reconnaître combien le haut savoir ici est intimement lié aux qualités du coeur. Et l'accent mis sur la liberté de recherche et de discussion nous a conduit à apprécier de plus cette condition tellement importante pour l'essor d'une culture.

A Monsieur HUSTINX, Maire de la Ville de Nimègue, nous présentons également nos meilleurs remerciements pour l'hospitalité avec laquelle la ville et le pays nous viennent

à la rencontre. Nimègue certainement offre aux congressistes de larges perspectives dans l'histoire. Le fait qu'elle fut fondée par l'empereur romain Trajan, en 105, nous rend heureux. Car Trajan, par la conquête et la colonisation de la Dacie, est considéré aussi comme le Père du peuple roumain. Nous nous trouvons donc, ici à Nimègue, en quelque manière — j'ose le dire — en famille. Les échos du passé donneront assurément une plus grande résonance à nos travaux.

J'ajoute notre témoignage de gratitude aux membres du Comité d'Organisation, Très Rév. Dr. Remmers, Président de l'Apostolat pour l'Union, M. De Jonge, Président de Raad van Arbeid, et M. le Docteur Pop, pour l'effort fait en vue de la réussite de notre Congrès.

Notre reconnaissance se dirige aussi à tous ceux qui de loin ou de près sont venus, pas sans sacrifices, à ce Congrès.

* * *

Les travaux de ce Congrès — le VII[e] depuis la fondation de la Société Académique Roumaine — ont comme thème central *l'originalité* de la culture roumaine. Ce problème ne se pose pas aujourd'hui pour la première fois: on le trouve chez les auteurs de la fin du XVIII[e] siècle, qui ont mis bases à la culture roumaine moderne, on la découvre chez les écrivains du siècle dernier, et on l'aperçoit surtout dans les mouvements culturels, qui ont eu lieu entre les deux guerres mondiales. C'est précisément entre 1920 et 1940 qu'on a essayé, en Roumanie, de tâter toute l'étendue du problème, en parlant de l'originalité roumaine dans la littérature, dans l'art, dans la philosophie, en droit, en stratégie, en politique et même en religion: on voulait trouver partout une originalité, afin de la faire fleurir!

Pourtant les connaissances, et même l'état d'âme, avec lesquelles on a abordé ce problème, n'étaient pas les plus justes. L'élan d'une jeune culture a poussé aux pas trop hardis. L'effondrement politique, à la fin de la guerre, a mis à une rude épreuve certaines théories et a apporté des changements d'orientation culturelle dans la Roumanie officielle. Ainsi le soin pour l'originalité a cédé la place à un esprit d'imitation dirigé surtout vers Moscou et le monde slave. Ce fut aussi le point le plus bas — il me semble — que la culture roumaine enregistra dans l'époque moderne.

L'abaissement que la culture roumaine a subi en Roumanie pose aux roumains, qui sont en liberté, l'obligation de reprendre le problème de l'originalité, en lui mettant des bases plus larges et solides. *Une culture, qui ne veut pas être satellite, doit affronter la question de l'originalité.* Nous tâcherons donc, dans ce Congrès, de l'aborder dans un cadre revisé. Le fait de nous réunir en Hollande constituira pour nous une grande aide: l'essor de l'âme roumaine sera miroité dans le calme et la mesure erasmiens.

Le programme du Congrès indique les dimensions vers lesquelles nous aspirons. La culture, pour nous, n'est pas seulement une question de valeurs quelconques, mais de valeurs non faussées, qui conservent leur prix devant Dieu. Dans nos recherches, donc, elle aspire à enfoncer bien ses racines dans la terre, et ses cimes à les élever aux portes du Ciel.

MESAJE ȘI SCRISORI DE ADEZIUNE ȘI URĂRI

Utrecht, le 30 Juillet 1963

Monsignore,

Je vous remercie de votre lettre bien aimable du 23 Juillet. Il m'est un grand honneur de présider le Comité de Patronage du Congrès de la Société Académique Roumaine qui aura lieu à Nijmegen du 6. au 12. septembre a.c.

D'autre part je regrette beaucoup de ne pas pouvoir trouver l'occasion d'assister à l'ouverture du congrès ou à la Messe Pontificale en rite byzantin-roumain le 8 septembre, puisque je serai hors du pays.

En souhaitant au congrès le meilleur succès sous la protection de Dieu et l'intercession de la Sainte Vierge, je vous prie de bien vouloir agréer l'expression de mes sentiments dévoués.

L'Archevêque d'Utrecht
Bern. Card. Alfrink

Min. Ref. Johannes Maurer
im
Bayerischen Staatsministerium
für Arbeit und Soziale Fürsorge

München, den 9.9.1963.

Sehr geehrter Herr Präsident!

Haben Sie herzlichen Dank für die mir übersandte Einladung zur Teilnahme an der Eröffnung bzw. den anderen Sitzungen Ihres 7. Internationalen Kongresses in Nymegen. Leider ist es mir nicht möglich an der Veranstaltung teilzunehmen. Ich möchte jedoch sowohl Ihnen, sehr geehrter Herr Präsident, als den Mitgliedern Ihrer Akademie, von Herzen einen recht erfolgreichen Verlauf auch im Hinblick auf Ihre weitere wissenschaftliche Tätigkeit wünschen. Meine Mitarbeiterin, Frl. Elsler, schließt sich meinen Wünschen an.

Mit herzlichen Grüßen
Ihr
J. Maurer

Regierungsdirektor Dr. Franz Treppesch
Bayerisches Staatsministerium
für Unterricht und Kultus

München, den 2. Sept. 1963

Hochwürdiger Herr Dr. Bârlea!

... Von Herzen wünsche ich Ihrer Tagung einen vollen und im höchsten Maße befriedigenden Verlauf...

Dr. Franz Treppesch

Katholischer Akademikerverband — Bonn, den 27. August 1963

... Von Herzen wünsche ich Ihrem Kongreß Gotessegen und einen guten Verlauf...

Dr. Paul Wolff

Katholisches Auslandssekretariat — Beuel/Rhein, 26. Aug. 1963

Sehr geehrter Herr Präsident!

Herzlichen Dank für die freundliche Einladung, die Sie mir zum VII. Internationalen Kongreß zukommen ließen.

Seitdem ich vor und während des letzten Krieges die Ehre und Freude hatte, öfter in Rumänien zu weilen und mit vielen Bürgern dieses Landes in der alten Heimat und auch später in Deutschland Verbindung hatte, interessiert mich alles, was besonders das geistige Leben Rumäniens anlangt. Ich bedauere es deshalb außerördentlich, daß es mir nicht möglich ist, Ihrer freundlichen Einladung zu folgen, und wünsche Ihnen einen recht guten Erfolg.

Mit dem Ausdruck meiner ganz besonderen Hochachtung bin ich.

Ihr sehr ergebener
A. Büttner
Apostol. Protonotar

Forschungsinstitut für den Donauraum — Vienne, 4 septembre 1963

Messieurs,

Je vous remercie beaucoup de votre invitation au Septième Congrès International de la Société Académique Roumaine, 6-12 septembre 1963.

Je regrette de ne pouvoir assister à votre congrès étant occupé à Vienne avec des affaires urgentes.

Messieurs, veuillez bien agréer mes meilleurs souhaits pour un bon succès de votre congrès, avec l'expression de ma plus haute considération.

Dr. Peter Berger
secrétaire général

Institutul Român de Cercetări
Biblioteca Română
Freiburg i. Br. — 2 Sept. 1963

Monseniore,

În numele Instituţiei noastre, cât şi al meu personal, doresc a vă exprima — cu ocazia celui de al VII - lea congres al Societăţii Academice, sincerele noastre felicitări şi calde urări de succes pe drumul acestei fructuoase realizări şi dăruiri personale pentru cauza Neamului Românesc.

Cu respectuoasă afecţiune românească
V. Mihăilescu

Auguralmente aderiamo vostro Congresso ad esaltazione libera cristiana spiritualità cordialmente

Venezia

Anelli - Filipponi - Padalino

La ringrazio del cortese invito che mi onora stop Nella impossibilità di essere presente formulo voti per la felice riuscita della iniziativa di cui Ella est l'anima

Milano

Rosetta del Conte

Auguriamo congressisti buon lavoro et ottimi risultati affermazione cultura originalità romena

Venezia

Constantin-Valeria Horodniceanu

Neputând participa trimitem călduroase salutări membrilor prezenţi şi sincere felicitări conferenţiarilor pentru buna reuşită a congresului

Roma

Morariu - Tocanel

Trimit cele mai bune urări spor la muncă

Belluno

Giambattista Pellegrini

Urez succes deplin congresului

München

Valeriu Pop

Much regret duties not unconnected with cause we all trying sere prevent my presence Nijmegen stop Wishing R.A.S. every success

Tunis

Ion Ratiu

Succès pour réussite du Congrès spécialement félicitations pour oeuvre importante accomplie grâce Mgr. Bârlea

Paris

RÉNÉ THÉO BIRE

Comme journaliste roumaine remercie Votre Excellence pour amicale organisation congrès académique auquel regrette vivement mon absence saluant président compatriotes et superbe pays d'artistes

Genova

ZOE GÂRBEA TOMELLINI

* * *

Ho trovato, rientrando a Roma giorni sono, il programma del prossimo Congresso, che è particolarmente interessante e vario.

Mi rallegro per l'ottima preparazione, sicuro che i risultati non saranno da meno e dimostreranno ancora una volta la vitalità della Società Accademica, e saranno una nuova eloquente e degna riaffermazione dei nobili ideali che essa rappresenta. Anche il tema del Congresso e le relazioni annunciate ne sono una anticipata conferma.

Il mio sentimento e i miei auguri saranno con gli Amici Romeni, che fra pochi giorni si riuniranno a Nimega. Mi dispiace che anche quest'anno non potrò essere presente di persona vicino ad essi, e Lei voglia scusare e far scusare la mia assenza, dovuta alla impossibilità assoluta, per ragioni del mio ufficio, di allontanarmi da Roma in questo periodo.

Con le mie espressioni di viva e sentita solidarietà con i fini, le opere e con tutti i membri della Società Accademica, voglia gradire, Rev. Monsignore, gli atti della mia cordiale e profonda considerazione.

Roma

BRUNO MANZONE

... Formulo i miei migliori voti per il successo dei lavori del Congresso stesso, e La prego voler porgere a tutti i partecipanti il mio più cordiale saluto ed il mio augurio più fervido...

Roma

MARIANO BAFFI

... Vă rog să comunicaţi tuturor prietenilor cele mai calde salutări şi doresc congresului mare reuşită...

Glasgow

ZEVEDEI BARBU

Mă adresez Sfinţiei Voastre cu rugămintea de a vă face interpretul meu pentru a exprima participanţilor celui de al şaptelea Congres al Societăţii Academice cele mai bune urări de reuşită în frumoasa manifestaţie de cultură şi de atitudine românească ce v'a reunit la Nimègue...

Paris

THEODOR CAZABAN

Dragă monseniore Bârlea,

... Până în ultimul moment speram să pot veni... Încă odată vă rog să ne scuzaţi şi să prezentaţi scuzele noastre Congresului Societăţii Academice Române căruia îi urăm spor şi reuşită...

Paris

ANTON Z. CERBU

... Dorind congresului succes deplin ...

Londra

VICTOR CORNEA

... Avec regret je dois vous communiquer que je ne pourrai pas venir à votre Congrès. Je vous souhaite plein succès et courageuse continuation ...

Chevetogne

DOM IRÉNÉE DOENS

Ich bedauere lebhaft infolge anderwertiger Verpflichtungen nicht daran haben teilnehmen zu können, hoffe aber an einem Ihrer nächsten Kongresse anwesend sein zu können. Ich hoffe, dass der Kongress in Nijmegen zu aller Zufriedenheit verlaufen ist... Für das Gelingen der Tagung spreche ich Ihnen meine besten Wünsche aus...

Mainz

Univ.-Prof. Dr. W. TH. ELWERT

... Mi è impossibile prendere parte al VII Congresso Internazionale organizzato a Nimega dalla Società Accademica Romena ed è per me motivo di rammarico non potere ascoltare quanto verrà autorevolmente detto intorno alla cultura universale e alla originalità nazionale. Le sarò grato se vorrà recare alla Presidenza del Congresso il mio devoto saluto, nonché il mio più fervido augurio di felice svolgimento dei lavori. Coi migliori sentimenti personali

Università di Palermo

Prof. GAETANO FALZONE

... Participând cu gândul la întrunirea din Nijmegen, trimit salutările cele mai călduroase tuturor prietenilor şi urări pentru întruniri plăcute şi utile, cari, în ciuda pribegiei, menţin viu simţământul de unitate al tuturor Românilor ...

Weston, Mas. (USA)

RADU A. FLORESCU

... En vous souhaitant, ainsi qu'à votre Société Académique Roumaine et à son vénéré Président, le plus complet succès ...

Paris

MARCEL FONTAINE

... Je suis de coeur avec vous, avec votre mouvement; mais hélas trop d'occupations contraignantes m'empêcheront d'être à Nimègue à ce moment-là. Je vous prie de bien vouloir excuser mon absence ...

Facultés Catholiques de Lyon
Gabinet du Recteur

P. GARDETTE

... Vă doresc... succesul bine meritat ...

Paris

P. GHERMAN

... Ich habe... überlegt, wie ich es einrichten könnte, wenigstens einige Tage am Kongress in Nijmegen teilzunehmen, aber zu meinem grossen Bedauern geht es nicht, da es technisch einfach nicht einrichten lässt. Sie wissen wie sehr ich das bedauere und ich weiss auch, dass Sie, verehrte Monsignore, und viele meiner rumänischen Freunde diese Tatsache nur mit Bedauern zur Kenntnis nehmen werden... Mit den besten Wünschen... für einen erfolgreichen Kongressverlauf ...

Hamburg

W. GIESE

... Cele mai calde urări de deplin succes pentru congresul S.A.R. ...

Philadelphia

AL. GREGORIAN

... Herr Prof. Hoffmann bedauert aufrichtig, nicht daran teilnehmen zu können und wünscht Ihnen einen recht guten Verlauf des Kongresses ...

Ebenhausen

SEGELTAN

... Cu gândul mă asociez la această măreaţă şi creştinească acţiune şi luptă de eliberare naţională şi independenţă a neamului ...

Toronto

H. MATEI HOJBOTĂ

... Vă doresc mult succes ...

Freiburg/Br.

PAUL MIRON

... Vă urez mult succes la congres! ...

Padova

ALEXANDRINA MITITELU

... Cu prilejul Congresului anual al Academicei, ce se ţine în Ţările de Jos, Vă rog să primiţi urările mele cele mai calde de deplin succes al lucrărilor ... Un pas înainte va fi făcut de Societatea Academică, iar spiritualitatea românească se va afirma şi mai vârtos. Ani mulţi şi bogaţi în roade, deci, Societăţii Academice! ...

Roma

M. E. MOSCHUNA-SION

... Doresc tot succesul posibil Congresului şi sunt sigur că va fi mare reuşită...

Weston (U.S.A.)

RADU R. FLORESCU

... Dorindu-Vă încă odată cel mai deplin succes cu ocazia Congresului ...

Gary (U.S.A.)

NICOLAE NOVAC

Dear Monsignor Bârlea,

Just a few lines to wish the 7 th Congress every success and to say how sorry I am not to be with you. It is always a very pleasant occasion, and one meets old friends.

University of London
School of Slavonic and East European Studies

ERIC TAPPE

... Non ho parole per esprimerLe il mio profondo rincrescimento di non poter partecipare alla importante riunione, alla quale tuttavia La prego di volermi considerare presente in ispirito ...

Roma

LUCIANO TEMPESTA

Praesidi Societatis Academicae Romaniae
doctissimo Dr. Octaviano Bârlea
salutem dat plurimam

et valde dolet quod itinere peregrino et commoratione externa impeditur quominus adsit conventui septimo internationali Societatis academicae Romaniae diteturque esca spirituali quae ex ore multorum oratorum auditoribus tribuetur.
Vota quod faustum, felix fortunatumque sit toto corde nuncupans

Te, honoratissime praeses, venerabundus salutat
F. J. DE WAELE
in Universitate Catholica professor

... Îmi pare foarte rău că nu pot veni la Nijmegen din cauza lucrărilor urgente. Doresc ca congresul să fie un mare succes pentru Societatea Academică Română ...

Hamburg-Fuhlsbüttel

HUGO WECZERKA

... Le presento i miei migliori auguri per la sua persona stessa e per il pieno successo del Convegno ...

Nijmegen

Prof. ZACCARIA, cappuccino

O MANIFESTATIE A SECTIEI DIN ITALIA A SOCIETĂTII ACADEMICE ROMÂNE

În ziua de 15 decembrie 1963, la Roma, în localurile Societății « Dante Alighieri » și în colaborare cu această instituție de faimă și prestigiu mondial, secția din Italia a Societății Academice Române a comemorat centenarul introducerii limbii române în învățământul universitar italian. În fața unui numeros și ales public de oameni de cultură italieni, profesori universitari, literați, jurnaliști, reprezentanți de Universități și Academii străine, domnul profesor Teodor Onciulescu dela Universitatea din Napoli a vorbit despre « Inizî e sviluppo dell'insegnamento del romeno in Italia ». Au fost prezenți la manifestație profesorii de Limba și literatura română dela Universitățile din Italia, precum și mulți dintre foștii profesori italieni din România, în frunte cu fostul director al Institutului italian de cultură dela București, domnul profesor Bruno Manzone, actualmente președinte al secției din Italia a Societății Academice Române. Cu ocazia acestei comemorări universitare s'a amintit și aniversarea din decembrie 1918 a Unirii Transilvaniei, precum și împlinirea a cincisprezece ani dela suprimarea Bisericii unite în țara ocupată. Corul « Armonia » al Bisericii române din Roma, de sub conducerea Monseniorului Tăutu, a executat câteva cântece patriotice și populare românești.

NOI PUBLICATII ALE SOCIETĂTII ACADEMICE ROMÂNE

În cursul anului 1962, au apărut alte trei volume editate de Societatea Academică Română:

Radu R. N. Florescu, The struggle against Russia in the Roumanian Principalities, 1821-1854, ca vol. II din « Acta Historica » (München 1962), pp. 342, 8 doll., 5.000 lire it.

Nicolae Iliescu, Il Canzoniere petrarchesco e Sant'Agostino, ca vol. II din « Collana di studî e saggi » (Roma 1962), pp. 152, 3 doll., 2.000 lire it.

« Revista Scriitorilor Români », n. 1 (München 1962), pp. 160, 4 doll., 2.500 lire.

Ornamentarea numărului 2 din « Revista Scriitorilor Români » cu motive de covoare este opera domnului George Racoveanu. Primul număr al revistei a fost împodobit cu motive din iconografia noastră bisericească de maestrul Eugen Drăguţescu. Paginaţia ambelor numere, orânduirea şi îngrijirea materialului i se datoresc lui Mircea Popescu.

CUPRINSUL

	Pag.
Hélène Vacaresco: La vie d'Enachitza Vacaresco	5
Al. Gregorian: Inscripţie pe humă	47
Ştefan Baciu: Colţ de stradă în Bucureşti	48
Mircea Eliade: Şanţurile	50
Horia Stamatu: Colind	71
Paul Miron: Exil	73
George Racoveanu: Omorîrea lui Robete	74
I. G. Dimitriu: Făt-Frumos către Ileana Sânziana	80
Al. Petra Silistreanu: Cui să-i spui?	82
J. N. Manzatti: Don Juan	83
Vasile Posteucă: Sărutând un bulgăre de lut	88
Nicolae Novac: Anotimpuri	90
Mihai Niculescu: O singură linişte	91
Virgil Ierunca: Ora exactă	105
Yvonne Rossignon: Sunt, între muguri	107
Antoaneta Bodisco: Atlantica	109
Ionel Miloş: Variaţii despre fericire sau versuri nefericite	112
Theodor Scortescu: Simple note	117
Georg Drozdowski: Traduceri în limba germană din Eminescu, Şt. O. Iosif, Vintilă Horia	120
Vintila Horia: Traducere în românește din T. S. Eliot	124
Victor Buescu: Traduceri în românește din Properţiu	126
Negru pe Alb: Cronici, idei, fapte	129

Eugen Lozovan: Al. Odobescu la Copenhaga; Horia Stamatu: Scriitorul angajat; Monica Lovinescu: C. Stere, ostracizatul; Mircea Popescu: Vitalitatea romanului românesc; Monica Lovinescu: Riscurile unei antologii oficiale; Aron Cotrus: Scrisoare deschisă lui Mihail Sadoveanu; Nicolae Novac: Câteva consideraţii despre Aron Cotruş şi opera sa; I. G. Dimitriu: In Memoriam (Sever Pop). *Recenzii*: Eugen Drăgutescu (Maria Găzdaru, Ţara de departe); I. G. Dimitriu (Basil Lăpădat, Jorge Coşbuc); Mihai Niculescu (Mircea Eliade, Nuvele); Antoaneta Bodisco (Horia Stamatu, Recitativ); Nicolae Novac (Vasile Posteucă, Catapeteasmă bucovineană); I. G. Dimitriu (Dumitru Nimigeanu, Însemnările unui ţăran deportat din Bucovina); Mircea Popescu (Ofrandă); I. G. Dimitriu (Hans Diplich, Rumänische Lieder); I. G. Dimitriu (Artur Maurer, Die Mundart von Burgberg); I. G. Dimitriu (Ştefan Lucaciu, Însemnări istorice în jurul Unirii Principatelor şi a domniei lui Cuza); Mircea Popescu (Pamfil Şeicaru, Istoria partidelor naţional, ţărănist şi naţional-ţărănist); Mircea Popescu (George Uscătescu, Profetas de Europa şi El tiempo de Ulises); Nicolae Novac (James Dugan & Carrol Stewart, Ploeşti); Constantin Sporea (The education of a Russian Statesman); Constantin Sporea (Agrarumwälzung in Osteuropa); Constantin Sporea (Das Schicksal der Deutschen in Rumänien); Constantin Sporea (Wirtschaftswissenschaftliche Südosteuropa-Forschung, Grundlagen und Erkenntnisse).

Anexe (Activitatea Societăţii Academice Române)	169

Congresul al şaptelea al Societăţii Academice Române; O manifestaţie a secţiei din Italia; Noi publicaţii.

Printed in Italy

Roma, 1963 - S.p.A. Tipografica Castaldi - Via Casilina, 49